

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-UNIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

PHILOSOPHIE
GENERALE:
METAPHYSIQUE,
MORALE,
ET THEOLOGIE.

PROFESSION DE FOI

DES THEISTES,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

O vous qui avez ſu porter ſur le trône la philoſophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enſeigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puiſſe triompher comme vos armes.

Nous ſommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler *théiſtes*; nous oſons en atteſter le DIEU unique que nous ſervons. Si l'on pouvait raſſembler tous ceux qui ſans examen ſe laiſſent entraîner aux divers dogmes des ſectes où ils ſont nés, s'ils ſondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur ſimple raiſon, la terre ſerait couverte de nos ſemblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme abſolument étranger au monde qui oſe nous démentir, quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, ſiégeans dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les égliſes, répandus dans toutes les profeſſions, revêtus enfin de la puiſſance ſuprême,

Notre religion eſt ſans doute divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par DIEU même, par ce maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, et à nous : Adore-moi, et ſois juſte.

Notre religion eſt auſſi ancienne que le monde, puiſque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, ſoit que ces premiers hommes ſe ſoient appelés *Adimo* et *Procriti* dans une partie de l'Inde, et *Brama* dans l'autre, ou *Prométhée* et *Pandore* chez les Grecs, ou *Oshireth* et *Isheth* chez les Egyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'*Eon ;* ſoit qu'enfin on veuille admettre les noms d'*Adam* et d'*Eve*, donnés à ces premières créatures dans la ſuite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un ſeul DIEU auquel elles ont rendu un culte ſimple et ſans mélange qui ne put être infecté d'abord de dogmes ſuperſtitieux.

Notre religion, ô grand homme! eſt donc la ſeule qui ſoit univerſelle, comme elle eſt la plus antique et la ſeule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille ſectes différentes, le théiſme eſt la baſe de vos édifices fantaſtiques ; c'eſt ſur notre vérité que vous avez fondé vos abſurdités. Enfans ingrats,

nous ſommes vos pères, et vous nous reconnaiſſez tous pour vos pères, quand vous prononcez le nom de DIEU.

Nous adorons depuis le commencement des choſes la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu, et vengereſſe du crime; juſque-là, tous les hommes ſont d'accord, tous répètent après nous cette confeſſion de foi.

Le centre où tous les hommes ſe réuniſſent dans tous les temps et dans tous les lieux eſt donc la vérité, et les écarts de ce centre ſont donc le menſonge.

Que DIEU *eſt le père de tous les hommes.*

SI DIEU a fait les hommes, tous lui ſont également chers, comme tous ſont égaux devant lui; il eſt donc abſurde et impie de dire que le père commun a choiſi un petit nombre de ſes enfans pour exterminer les autres en ſon nom.

Or les auteurs des livres juifs ont pouſſé leur extravagante fureur juſqu'à oſer dire que dans des temps très-récens par rapport aux ſiècles antérieurs, le DIEU de l'univers choiſit un petit peuple barbare eſclave chez les Egyptiens, non pas pour le faire régner ſur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt

les terres de leurs injuſtes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cents cinquante milles de Memphis égorger, exterminer de petites peuplades voiſines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et ſur leſquelles il n'avait pas plus de droit que ſur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur ; donc ils ont écrit des livres abſurdes et impies.

Dans ces livres remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de ſept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus mépriſables que les contes arabes et perſans, il eſt rapporté que le DIEU de l'univers deſcendit dans un buiſſon, pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : *Otez vos ſouliers..... que chaque femme de votre horde demande à ſa voiſine, à ſon hôteſſe, des vaſes d'or et d'argent, des robes, et vous volerez les Egyptiens.* (*a*)

Et je vous prendrai pour mon peuple, et je ſerai votre DIEU. (*b*)

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi. (*c*)

Si vous obſervez mon pacte, vous ſerez mon peuple particulier ſur tous les autres peuples. (*d*)

(*a*) Exode, chap. III.

(*b*) *Ibid.* chap. VI.

(*c*) *Ibid.* chap. VII.

(*d*) *Ibid.* chap. XIX.

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de servir Adonaï, l'option vous est donnée, choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez servir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez.* (e)

Il est bien évident par ces passages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux ; que chaque peuplade avait le sien, que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ezéchiel*, dans *Amos*, dans le discours de St *Etienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu *Adonaï* dans le désert, mais *Remphan* et *Kium*.

Le même *Josué* continue et leur dit : *Adonaï est fort et jaloux.*

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur *Adonaï* une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu ?

Qu'on remarque sur-tout ce passage des Juges : *Adonaï marcha avec Juda et se rendit maître des montagnes, mais il ne put exterminer*

(e) Exode, chap. XXIV.

les habitans des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faux. (*f*)

Nous n'inſiſterons pas ici ſur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jeruſalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local qui pouvait quelque choſe ſur les montagnes et rien ſur les vallées: idée priſe de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées et les fleuves.

Et ſi on nous objecte que dans le premier chapitre de la Genèſe, DIEU a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'eſt qu'une imitation de l'ancienne coſmogonie des Phéniciens très-antérieurs à l'établiſſement des Juifs en Syrie, que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut ſur-tout bien remarquer que l'aventure d'*Adam et* d'*Eve* n'eſt rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'*Eve* ne ſe trouve que dans *Tobie* qui eſt regardé comme apocryphe par toutes les communions proteſtantes, et par les ſavans catholiques.

(*f*) Juges, chap. I.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici. Un brigand nommé *Jephté*, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : *Ce que possède Chamos votre dieu, ne vous appartient-il pas de droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires.* (g)

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre ; c'est bien en vain que le trop simple *Calmet* veut après des commentateurs de mauvaise foi éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple juif ainsi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers ; c'est ainsi que *Mars* combattit pour les Troyens, et *Minerve* pour les Grecs ; c'est ainsi que parmi nous St *Denis* est le protecteur de la France, et que St *George* l'a été de l'Angleterre. C'est ainsi que par-tout on a déshonoré la Divinité.

Des superstitions.

Que la terre entière s'élève contre nous, si elle l'ose ; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre sainte religion. Avons-nous jamais souillé notre culte par aucune des

(g) Juges, chap. II.

oreille droite, et ſur le pouce de la main droite ? (*n*)

Mais ce qui n'eſt pas ſi puéril, c'eſt ce qui eſt raconté dans une très-ancienne vie de *Moïſe* écrite en hébreu et traduite en latin. C'eſt l'origine de la querelle entre *Aaron* et *Coré*.

» Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, » elle la tondit pour la première fois ; auſſitôt » *Aaron* arrive, et emporte la toiſon, en » diſant : les prémices de la laine appar- » tiennent à DIEU. La veuve en pleurs » vient implorer la protection de *Coré*, qui » ne pouvant obtenir d'*Aaron* la reſtitution » de la laine, en paye le prix à la veuve. » Quelque temps après, ſa brebis fait un » agneau. *Aaron* ne manque pas de s'en empa- » rer. Il eſt écrit, dit-il, que tout premier » né appartient à DIEU. La bonne femme » va ſe plaindre à *Coré*, et *Coré* ne peut » obtenir juſtice pour elle. La veuve outrée » tue ſa brebis. *Aaron* revient ſur le champ, » prend le ventre, l'épaule et la tête, ſelon » l'ordre de DIEU. La veuve au déſeſpoir » dit anathême à ſa brebis. *Aaron* dans l'inſ- » tant revient l'emporter toute entière (*o*) ; » tout ce qui eſt anathême, dit-il, appartient

(*n*) Lévit. chap. VIII. (*o*) Page 165.

» au pontife. » Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres : nous entendons les prêtres de l'antiquité ; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en eſt de ſages et de charitables, pour qui nous ſommes pénétrés d'eſtime.

Ne nous appeſantiſſons pas ſur les ſuperſtitions odieuſes de tant d'autres nations ; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui ſont les plus anciens théiſtes de la terre. Regardez ces malheureux Egyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais et leurs temples, ont rendus ſi célèbres ; c'eſt aux pieds de ces monumens preſque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il eſt aujourd'hui une religion qui ait ſurpaſſé ces excès monſtrueux, c'eſt ce que nous laiſſons à examiner à tout homme raiſonnable.

Se mettre à la place de DIEU qui a créé l'homme, créer DIEU à ſon tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviſer ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne ſont qu'un Dieu en chair et en os ; créer ſon ſang avec du vin, quoique le ſang ſoit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du Dieu ; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire ſon ſang, voilà ce que nous voyons

dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Egyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges? nous prions l'Etre éternel pour ceux qui les commettent, si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

Des sacrifices de sang humain.

AVONS-NOUS jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglans de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? Aujourd'hui même encore, les habitans des rives du Gange, de l'Indus et des côtes

de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations, ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles de théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'Être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses; mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à DIEU, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Egyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges; ils jetaient les sorts, ils enchantaient

les ferpens , ils prédifaient l'avenir par les fonges , ils avaient des voyans qui fefaient retrouver les chofes perdues , ils chafsèrent les diables et guérirent les poffédés avec la racine barath , en prononçant le mot *Jaho*, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythoniffes évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de l'Exode , quel qu'il foit , eft fi perfuadé de l'exiftence de la magie , qu'il repréfente les forciers attitrés de *Pharaon* opérant les mêmes prodiges que *Moïfe*. Ils changèrent leurs bâtons en ferpens comme *Moïfe* , ils changèrent les eaux en fang comme lui , ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles , &c. Ce ne fut que fur l'article des poux qu'ils furent vaincus ; fur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en favaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie , commune à toutes les nations , difpofa les hommes à une cruauté religieufe et infernale avec laquelle ils ne font certainement pas nés , puifque de mille enfans vous n'en trouvez pas un feul qui aime à verfer le fang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de tranfcrire ici un paffage de l'auteur de la *Philofophie de l'hiftoire* (*p*), quoiqu'il ne foit pas de notre avis en tout.

(*p*) Ou l'introduction à l'*Effai fur les mœurs*, &c.

» Si

» Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par
» un auteur d'une autre nation, nous aurions
» peine à croire qu'il y ait eu en effet un
» peuple fugitif d'Egypte qui soit venu par
» ordre exprès de DIEU immoler sept ou huit
» petites nations qu'il ne connaissait pas,
» égorger sans miséricorde toutes les fem-
» mes, les vieillards et les enfans à la
» mamelle, et ne réserver que les petites
» filles; que ce peuple saint ait été puni de
» son Dieu quand il avait été assez crimi-
» nel pour épargner un seul homme dévoué
» à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un
» peuple si abominable eût pu exister sur la
» terre; mais comme cette nation elle-même
» nous rapporte tous ces faits dans ses livres
» saints, il faut la croire.

» Je ne traite point ici la question si ces
» livres ont été inspirés. Notre sainte Eglise,
» qui a les Juifs en horreur, nous apprend
» que les livres juifs ont été dictés par le DIEU
» créateur et père de tous les hommes; je
» ne puis en former aucun doute, ni me
» permettre même le moindre raisonnement.

» Il est vrai que notre faible entendement
» ne peut concevoir dans DIEU une autre
» sagesse, une autre justice, une autre bonté
» que celle dont nous avons l'idée; mais
» enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est

„ pas à nous de le juger ; je m'en tiens tou-
„ jours au ſimple hiſtorique.

„ Les Juifs ont une loi par laquelle il
„ leur eſt expreſſément ordonné de n'épar-
„ gner aucune choſe, aucun homme dévoué
„ au Seigneur ; *on ne pourra le racheter*, *il*
„ *faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique,
„ chapitre XXVII. C'eſt en vertu de cette
„ loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre
„ fille, le prêtre *Samuël* couper en morceaux
„ le roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit que
„ dans le petit pays de Madian, qui eſt envi-
„ ron de neuf lieues quarrées, les Iſraëlites
„ ayant trouvé ſix cents ſoixante-quinze mille
„ brebis, ſoixante et douze mille bœufs,
„ ſoixante et un mille ânes, et trente-deux
„ mille filles vierges, *Moïſe* commanda qu'on
„ maſſacrât tous les hommes, toutes les
„ femmes et tous les enfans, mais qu'on
„ gardât les filles, dont trente-deux ſeule-
„ ment furent immolées. Ce qu'il y a de
„ remarquable dans ce dévouement, c'eſt
„ que ce même *Moïſe* était gendre du grand
„ prêtre des Madianites, *Jéthro*, qui lui avait
„ rendu les plus ſignalés ſervices, et qui
„ l'avait comblé de bienfaits.

„ Le même livre nous dit que *Joſué*, fils
„ de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière
„ du Jourdain à pied ſec, et ayant fait tomber

» au son des trompettes les murs de Jéricho » dévoué à l'anathême, il fit périr tous les » habitans dans les flammes; qu'il conserva » seulement *Rahab* la paillarde et sa famille » qui avait caché les espions du saint peuple; » que le même *Josué* dévoua à la mort douze » mille habitans de la ville de Hai, qu'il » immola au Seigneur trente et un rois du » pays, tous soumis à l'anathême, et qui » furent pendus. Nous n'avons rien de com- » parable à ces assassinats religieux dans nos » derniers temps, si ce n'est peut-être la Saint- » Barthelemi et les massacres d'Irlande.

» Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs » personnes doutent que les Juifs aient trouvé » six cents soixante et quinze mille brebis, et » trente-deux mille filles pucelles dans le » village d'un désert au milieu des rochers, » et que personne ne doute de la Saint-Bar- » thelemi. Mais ne cessons de répéter combien » les lumières de notre raison sont impuis- » santes pour nous éclairer sur les étranges » événemens de l'antiquité, et sur les raisons » que DIEU, maître de la vie et de la mort, » pouvait avoir de choisir le peuple juif pour » exterminer le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathêmes barbares tant

recommandés chez les Juifs ; c'eſt de ce fanatiſme que ſortirent les croiſades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à JESUS-CHRIT ; c'eſt ce fanatiſme qui enfanta les croiſades contre nos frères innocens appelés *hérétiques* ; c'eſt ce fanatiſme toujours teint de ſang qui produiſit la journée infernale de la Saint-Barthelemi, et remarquez que c'eſt dans ce temps affreux de la Saint-Barthelemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé *Séchelle*, brûlé pour avoir joint aux ſortiléges les empoiſonnemens et les meurtres, avoua dans ſon interrogatoire que le nombre de ceux qui ſe croyaient magiciens paſſait dix-huit mille ; tant la démence de la magie eſt toujours compagne de la fureur religieuſe, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit ſouvent la peſte.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un ſeul théiſte coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu ſavoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de DIEU.

On nous dira que les athées ſont dans les

mêmes termes, qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les juifs, les païens et les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons DIEU et le genre humain; voilà nos dogmes.

Des persécutions chrétiennes.

ON a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. *Mahomet* et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze dragmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province Narbonnaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur

vaste empire. Vous savez, grand Prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux galères quiconque les écoute. O nations! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent qui a paru depuis peu, intitulé *Conseils raisonnables*, &c. (*)

„ Vous parlez toujours de martyrs. Eh!
„ Monsieur, ne sentez-vous pas combien
„ cette misérable preuve s'élève contre nous?
„ Insensés et cruels que nous sommes, quels
„ barbares ont jamais fait plus de martyrs que
„ nos barbares ancêtres? Ah, Monsieur, vous
„ n'avez donc pas voyagé? vous n'avez pas
„ vu à Constance la place où *Jérôme de Prague*
„ dit à un des bourreaux du concile, qui
„ voulait allumer son bûcher par derrière?
„ *Allume par devant, si j'avais craint les flammes*
„ *je ne serais pas venu ici.* Vous n'avez pas été
„ à Londres, où parmi tant de victimes que

(*) Voyez les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, Philosophie, &c. tome II.

» fit brûler l'infame *Marie*, fille du tyran
» *Henri VIII*, une femme accouchant au
» pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la
» mère, par l'ordre d'un évêque.

» Avez-vous jamais passé dans Paris par
» la Grève où le conseiller-clerc *Anne Dubourg*,
» neveu du chancelier, chanta des cantiques
» avant son supplice? Savez-vous qu'il fut
» exhorté à cette héroïque constance par une
» jeune femme de qualité nommée madame
» de *la Caille*, qui fut brûlée quelques jours
» après lui? Elle était chargée de fers dans
» un cachot voisin du sien, et ne recevait
» le jour que par une petite grille pratiquée
» en haut dans le mur qui séparait ces deux
» cachots. Cette femme entendait le conseil-
» ler qui disputait sa vie contre ses juges par
» les formes des lois: *Laissez là*, lui cria-
» t-elle, *ces indignes formes; craignez-vous de*
» *mourir pour votre* DIEU?

» Voilà ce qu'un indigne historien tel que
» le jésuite *Daniel* n'a garde de rapporter, et
» ce que d'*Aubigné* et les contemporains nous
» certifient.

» Faut-il vous montrer ici la foule de ceux
» qui furent exécutés à Lyon dans la place
» des Terreaux depuis 1546? Faut-il vous
» faire voir Mlle de *Cagnon* suivant dans une
» charrette cinq autres charrettes chargées

» d'infortunés condamnés aux flammes, » parce qu'ils avaient le malheur de ne pas » croire qu'un homme pût changer du pain » en DIEU ? Cette fille, malheureusement » persuadée que la religion réformée était » la véritable, avait toujours répandu des » largesses parmi les pauvres de Lyon. Ils » entouraient en pleurant la charrette où » elle était traînée chargée de fers. *Hélas !* » lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'au-* » *mônes de vous. Eh bien*, dit-elle, *vous en* » *recevrez encore*, et elle leur jeta ses mules » de velours que ses bourreaux lui avaient » laissées.

» Avez-vous vu la place de l'Estrapade à » Paris ? elle fut couverte sous *François I* de » corps réduits en cendre. Savez-vous comme » on les fesait mourir ? On les suspendait à de » longues bascules qu'on élevait et qu'on bais- » sait tour-à-tour sur un vaste bûcher, afin » de leur faire sentir plus long-temps toutes » les horreurs de la mort la plus douloureuse. » On ne jetait ces corps sur les charbons » ardens que lorsqu'ils étaient presque » entièrement rôtis, et que leurs membres » retirés, leur peau sanglante et consumée, » leurs yeux brulés, leur visage défiguré, ne » leur laissaient plus l'apparence de la figure » humaine.

Le

„ Le jésuite *Daniel* suppose, sur la foi d'un
„ infame écrivain de ce temps-là, que
„ *François I* dit publiquement qu'il traiterait
„ ainsi le dauphin son fils s'il donnait dans
„ les opinions des réformés. Personne ne
„ croira qu'un roi qui ne passait pas pour
„ un *Néron*, ait jamais prononcé de si abo-
„ minables paroles. Mais la vérité est que
„ tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices
„ de sauvages, qui surpassent tout ce que
„ l'inquisition a jamais fait de plus horrible;
„ *François I* plaisantait avec ses courtisans;
„ et couchait avec sa maîtresse. Ce ne sont
„ pas là, Monsieur, des histoires de sainte
„ *Potamienne*, de Ste *Ursule*, et des onze mille
„ vierges; c'est un récit fidelle de ce que l'his-
„ toire a de moins incertain.

„ Le nombre des martyrs réformés, soit
„ vaudois ou albigeois, soit évangéliques, est
„ innombrable. Un nommé *Pierre Bergier* fut
„ brûlé à Lyon, en 1552, avec *René Poyet*,
„ parent du chancelier *Poyet*. On jeta dans le
„ même bûcher *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*,
„ *Louis de Marsac*, *Etienne de Gravot*, et cinq
„ jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si
„ je vous fesais voir la liste des martyrs que
„ les protestans ont conservée.

„ *Pierre Bergier* chantait un psaume de
„ *Marot* en allant au supplice. Dites-nous

Auſſi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme *Abraham*. Nous ne nous enivrons point comme *Noé*, et nos fils n'inſultent pas au membre reſpectable qui les a fait naître. Nos filles ne couchent point avec leurs pères comme les filles de *Loth* et comme la fille du pape *Alexandre VI*. Nous ne violons point nos ſœurs, comme *Ammon* viola ſa ſœur *Thamar*; nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous applaniſſent la voie du crime en oſant nous abſoudre de la part de DIEU de toutes les iniquités que ſa loi éternelle condamne. Plus nous mépriſons les ſuperſtitions qui nous environnent, plus nous nous impoſons la douce néceſſité d'être juſtes et humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels ; nous les ſecourons indiſtinctement ; nous tendons des mains favorables aux ſuperſtitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il eſt injuſte et perfide envers ſes amis, ingrat envers ſes bienfaiteurs ; ſi ſon orgueil inconſtant et féroce contriſte ſes frères, nous le déclarons indigne du ſaint nom de *théiſte*; nous le rejetons de notre ſociété, mais ſans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien ; perſuadés qu'il faut pardonner, et qu'il eſt beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne ferait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théiſtes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conſpiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde et des *Guiſes* en France, celle de trente ans dans notre Allemagne, &c. &c. &c. Nous ſommes fidelles à nos princes, nous payons tous les impôts ſans murmure. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs ſujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force et qui ne raiſonne jamais, plus ſéparés encore des théologiens qui raiſonnent ſi mal, nous ſommes les ſoutiens des trônes que les diſputes eccléſiaſtiques ont ébranlés pendant tant de ſiècles.

Utiles à l'Etat, nous ne ſommes point dangereux à l'Egliſe; nous imitons JESUS qui allait au temple.

De la doctrine des théiſtes.

ADORATEURS d'un Dieu, amis des hommes, compatiſſans aux ſuperſtitions même que nous réprouvons, nous reſpectons toute ſociété, nous n'inſultons aucune ſecte nous ne parlons jamais avec dériſion, avec mépris de

JESUS qu'on appelle le CHRIST ; au contraire nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israëlite, ainsi que nous louons *Socrate* qui fut un théiste athénien. *Socrate* adorait un Dieu et l'appelait du nom de *père*, comme le dit son évangéliste *Platon*. JESUS appela toujours DIEU du nom de *père*, et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots si communs dans *Platon*, *Notre père*. Ni *Socrate* ni JESUS n'écrivirent jamais rien ; ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certes, si JESUS avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il est dit que JESUS envoya ses disciples pour baptiser, il se conforma à l'usage. Le baptême était d'une très-haute antiquité chez les Juifs ; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Egyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins ; sans quoi la régéné-

ration était nulle. Ceux qui parmi les Ifraélites afpiraient à une plus haute perfection, fe fefaient baptifer dans le Jourdain. JESUS lui-même fe fit baptifer par *Jean*, quoiqu'aucun de fes apôtres ne fut jamais baptifé.

Si JESUS envoya fes difciples pour chaffer les diables, il y avait déjà très-long-temps que les Juifs croyaient guérir des poffédés et chaffer des diables. JESUS même l'avoue dans le livre qui porte le nom de *Matthieu* (*r*). Il convient que les enfans même chaffaient les diables.

JESUS à la vérité obferva toutes les inftitutions judaïques ; mais par toutes fes invectives contre les prêtres de fon temps, par les injures atroces qu'il difait aux pharifiens, et qui lui attirèrent fon fupplice, il paraît qu'il fefait auffi peu de cas des fuperftitions judaïques que *Socrate* des fuperftitions athéniennes.

JESUS n'inftitua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens ; il ne prononça jamais le mot de *chrétien :* quelques-uns de fes difciples ne prirent ce furnom que plus de trente ans après fa mort.

L'idée d'ofer faire d'un juif le créateur du ciel et de la terre, n'entra certainement jamais dans la tête de JESUS. Si l'on s'en rapporte aux évangiles, il était plus éloigné de cette

(*r*) *Matthieu*, chap XII.

étrange prétention que la terre ne l'eſt du ciel. Il dit expreſſément avant d'être ſupplicié : *Je vais à mon père qui eſt votre père, à mon* DIEU *qui eſt votre* DIEU. (s)

Jamais *Paul*, tout ardent enthouſiaſte qu'il était, n'a parlé de JESUS que comme d'un homme choiſi par DIEU même pour ramener les hommes à la juſtice.

Et JESUS, ni aucun de ſes apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une perſonne avec deux volontés; que ſa mère fût mère de DIEU, que ſon eſprit fût la troiſième perſonne de DIEU, et que cet eſprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un ſeul de ces dogmes dans les quatre évangiles, qu'on nous le montre : qu'on ôte tout ce qui lui eſt étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des diſputes les plus ſcandaleuſes et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reſte-t-il en lui? un adorateur de DIEU qui a prêché la vertu, un ennemi des phariſiens, un juſte, un théiſte; nous oſons dire que nous ſommes les ſeuls qui ſoient de ſa religion, laquelle embraſſe tout l'univers dans tous les temps, et qui par conſéquent eſt la ſeule véritable.

(s) *Jean*, chap. XX.

Que toutes les religions doivent respecter le théïsme.

APRÈS avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théïsme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions; qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes qui crient toutes: *Mortels, achetez chez moi, je suis la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'imposture.*

Depuis *Constantin*, on le sait assez, c'est une guerre perpétuelle entre les chrétiens, tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes, sur cinquante évangiles apocryphes, sur les constitutions apostoliques reconnues pour supposées, sur des fausses lettres de JESUS, de *Pilate*, de *Tibère*, de *Sénèque*, de *Paul*, sur les ridicules récognitions de *Clément*, sur l'imposteur qui a pris le nom d'*Hermas*, sur l'imposteur *Abdias*, l'imposteur *Marcel*, l'imposteur *Egésippe*, sur la supposition de misérables vers attribués aux sibylles. Et

après cette foule de menfonges vient une foule d'interminables difputes.

Le mahométifme plus raifonnable en apparence et moins impur, annoncé par un feul prophète prétendu, enfeignant un feul Dieu, configné dans un feul livre authentique, fe divife pourtant en deux fectes qui fe combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes fouffre depuis long-temps un grand fchifme. Les uns tiennent pour le *Charthabhad*, les autres pour l'*Othorabhad*. Les uns croient la chute des animaux céleftes à la place defquels DIEU forma l'homme, fable qui paffa enfuite en Syrie et même chez les Juifs du temps d'*Hérode*. Les autres enfeignent une cofmogonie contraire.

Le judaïfme, le fabifme, la religion de *Zoroaftre* rampent dans la pouffière. Le culte de Tyr et de Carthage eft tombé avec ces puiffantes villes. La religion des *Miltiades* et des *Périclès*, celle des *Paul-Emile* et des *Catons*, ne font plus; celle d'*Odin* eft anéantie; les myftères et les monftres d'Egypte ont difparu; la langue même d'*Ofiris*, devenue celle des *Ptolomées*, eft ignorée de leurs defcendans: le théifme feul eft refté debout parmi tant de viciffitudes, et dans le fracas de tant de

ruines, immuable comme le Dieu qui en eſt l'auteur et l'objet éternel.

Bénédictions ſur la tolérance.

Soyez béni à jamais, Sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conſcience. Dieu et les hommes vous en ont récompenſé. Vos peuples multiplient, vos richeſſes augmentent, vos Etats proſpèrent, vos voiſins vous imitent; cette grande partie du monde devient plus heureuſe.

Puiſſent tous les gouvernemens prendre pour modèle cette admirable loi de la Penſilvanie, dictée par le pacifique *Pen*, et ſignée par le roi d'Angleterre *Charles II*, le 4 mars 1681 !

„ La liberté de conſcience étant un droit „ que tous les hommes ont reçu de la nature „ avec l'exiſtence, il eſt fermement établi „ que perſonne ne ſera jamais forcé d'aſſiſter „ à aucun exercice public de religion. Au „ contraire, il eſt donné plein pouvoir à „ chacun de faire librement exercice public „ ou privé de ſa religion, ſans qu'on le puiſſe „ troubler en rien, pourvu qu'il faſſe pro- „ feſſion de croire un Dieu éternel, tout- „ puiſſant, formateur et conſervateur de „ l'univers. „

Par cette loi, le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors composée que de cinq cents têtes, elle est aujourd'hui de trois cents mille. Nos suabes, nos saltzbourgeois, nos palatins, plusieurs autres colons de notre basse Allemagne, des suédois, des holsteinois, ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus belles et des plus heureuses villes de la terre, et la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante sous la protection du théisme leur père, qui ne détourne point les yeux de ses enfans, tout opposés qu'ils sont entre eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix; tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocrisie oppriment encore les consciences dans tant de provinces de notre Europe: tant il est vrai que le théisme est doux, et que la superstition est barbare.

Que toute religion rend témoignage au théisme.

TOUTE religion rend malgré elle hommage au théisme, quand même elle le persécute.

Ce ſont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la ſource eſt pure. Le mahométan dit : *Je ne ſuis ni juif ni chrétien, je remonte à Abraham ; il n'était point idolâtre, il adorait un ſeul Dieu.* Interrogez *Abraham*, il vous dira qu'il était de la religion de *Noé* qui adorait un ſeul Dieu. Que *Noé* parle, il confeſſera qu'il était de la religion de *Seth ;* et *Seth* ne pourra dire autre choſe ſinon qu'il était de la religion d'*Adam* qui adorait un ſeul Dieu.

Le juif et le chrétien ſont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, ſuivant leurs propres livres, le théiſme a régné ſur la terre juſqu'au déluge pendant 1656 ans ſelon la Vulgate ; pendant 2262 ans ſelon les Septante ; pendant 2309 ans ſelon les Samaritains ; et qu'ainſi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théiſme a été la ſeule religion divine pendant 2513 années, juſqu'au temps où les Juifs diſent que DIEU leur donna une loi particulière dans un déſert.

Enfin, ſi le calcul du père *Petau* était vrai ; ſi ſelon cet étrange philoſophe qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coups de plume, il y avait ſix cents vingt-trois milliars ſix cents douze millions d'hommes ſur la terre, deſcendans d'un ſeul fils de *Noé ;* ſi les

deux autres frères en avaient produit chacun autant; si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cents milliars de fidelles, en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'*Abraham* selon *Petau*; et si les hommes en ce temps-là n'avaient pas corrompu leurs voies; il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cents milliars de théistes, de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

Remontrance à toutes les religions.

POURQUOI donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, Religions nées de son sein; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés, par vos superstitions et par vos fables; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père? quelle est la cause de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théistes ne vous traitent comme vous avez traité le paganisme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? rassurez-vous, vos craintes sont chimériques. Les théistes n'ont point de fanatisme, ils ne peuvent donc faire de mal; ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuses; répandus sur la surface de la terre,

ils ne l'ont jamais troublée ; l'antre le plus infect des moines les plus imbécilles peut cent fois plus sur la populace que tous les théistes du monde ; ils ne s'assemblent point, ils ne prêchent point, ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils souhaitent que les églises, les mosquées, les pagodes de tant de villages, aient toutes une subsistance honnête ; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne soient plus à leur aise, pour avoir plus de soin des enfans nouveaux-nés, pour mieux secourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher ; ils gémissent que ceux qui travaillent le plus soient le moins récompensés.

Peut-être sont-ils surpris de voir des hommes voués par leurs sermens à l'humilité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageans dans l'opulence, et entourés d'un faste qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en secret, lorsqu'un prêtre d'un certain pays a imposé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils désireraient pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque Etat fût absolument indépendant ; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels ſont les théiſtes; ils ſont les frères aînés du genre humain, et ils chériſſent leurs frères. Ne les haïſſez donc pas; ſupportez ceux qui vous ſupportent; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui eſt celui d'aimer DIEU et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Conſtantinople, shérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous leurs ſuppôts qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouiſſez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, ſans haïr, ſans insulter, ſans perſécuter les innocens, les pacifiques théiſtes qui, formés par DIEU même tant de ſiècles avant vous, dureront auſſi plus que vous dans la multitude des ſiècles.

Réſignation, et non gloire, à DIEU; il eſt trop au-deſſus de la gloire.

SERMONS

SERMONS

ET

HOMELIES.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS donnons ici le *Sermon des cinquante* tel qu'il a paru féparément, et enfuite dans plufieurs recueils. M. de *Voltaire* ne l'a point inféré dans les éditions de fes œuvres faites fous fes yeux. On en retrouve le fond dans les homélies qui font ici imprimées à la fuite.

Cet ouvrage eft précieux : c'eft le premier où M. de *Voltaire*, qui n'avait jufqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, ofa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après *la profeffion de foi du vicaire favoyard*. M. de *Voltaire* fut un peu jaloux du courage de *Rouffeau ;* et c'eft peut-être le feul fentiment de jaloufie qu'il ait jamais eu : mais il furpaffa bientôt *Rouffeau* en hardieffe, comme il le furpaffait en génie.

SERMON

DES CINQUANTE.

Cinquante personnes inſtruites, pieuſes et raiſonnables, s'aſſemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée et commerçante: elles font des prières, après leſquelles un membre de la ſociété prononce un diſcours; enſuite on dîne, et après le repas on fait une collecte pour les pauvres. Chacun préſide à ſon tour; c'eſt au préſident à faire la prière et à prononcer le ſermon. Voici une de ces prières et un de ces ſermons.

Si les ſemences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

Prière.

Dieu de tous les globes et de tous les êtres, la ſeule prière qui puiſſe vous convenir eſt la ſeule ſoumiſſion; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout enchaîné depuis l'origine des choſes? Si pourtant il eſt permis de repréſenter ſes beſoins à un père, conſervez dans nos cœurs cette ſoumiſſion même, conſervez-y votre religion pure, écartez de nous toute ſuperſtition; ſi l'on peut vous inſulter

par des facrifices indignes, aboliffez ces infames myftères; fi l'on peut déshonorer la Divinité par des fables abfurdes, périffent ces fables à jamais; fi les jours du prince et du magiftrat ne font point comptés de toute éternité, prolongez la durée de leurs jours; confervez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères fe portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéiffance pour les lois, et leur fageffe dans la conduite privée; qu'ils vivent et qu'ils meurent en n'adorant qu'un feul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des affociés, mais qui a dans ce monde trop d'enfans rebelles.

Sermon.

MES frères, la religion eft la voix fecrète de DIEU qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, et non les divifer; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple eft fauffe. La nôtre eft dans fon principe celle de l'univers entier; car nous adorons un Etre fuprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la juftice que toutes les nations enfeignent, et nous rejetons tous ces menfonges que les peuples fe reprochent les uns aux autres; ainfi d'accord

avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choſes où ils ſe combattent.

Il eſt impoſſible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps ſe réuniſſent, ne ſoit l'unique centre de la vérité, et que les points dans leſquels ils différent tous, ne ſoient les étendards du menſonge. La religion doit être conforme à la morale, et univerſelle comme elle; ainſi toute religion dont les dogmes offenſent la morale, eſt certainement fauſſe. C'eſt ſous ce double aſpect de perverſité et de fauſſeté que nous examinerons dans ce diſcours les livres des Hébreux et de ceux qui leur ont ſuccédé. Voyons d'abord ſi ces livres ſont conformes à la morale, enſuite nous verrons s'il peuvent avoir quelque ombre de vraiſemblance. Les deux premiers points ſeront pour l'ancien Teſtament, et le troiſième pour le nouveau.

Premier point.

Vous ſavez, mes frères, quelle horreur nous a ſaiſis lorſque nous avons lu enſemble les écrits des Hébreux, en portant ſeulement notre attention ſur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la juſtice et la raiſon univerſelle, que non-ſeulement

on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Etre suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, et l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens. Un de ces patriarches, *Loth*, neveu d'*Abraham*, reçoit chez lui deux anges déguisés en pélerins; les habitans de Sodome conçoivent des désirs impudiques pour les deux anges; *Loth*, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers. Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en une statue de sel, c'est d'enivrer leur père deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre; cela est imité de l'ancienne fable arabique de *Cyniras* et de *Myrrha;* mais dans cette fable bien plus honnête *Myrrha* est punie de son crime, au lieu que les filles de *Loth* sont récompensées par la plus grande et la plus chère bénédiction selon l'esprit

juif : elles ſont mères d'une nombreuſe poſtérité.

Nous n'inſiſterons point ſur le menſonge d'*Iſaac*, père des juſtes, qui dit que ſa femme eſt ſa ſœur; ſoit qu'il ait renouvelé ce menſonge d'*Abraham*, ſoit qu'*Abraham* fût coupable en effet d'avoir fait de ſa ſœur ſa propre femme; mais arrêtons-nous un moment au patriarche *Jacob* qu'on nous donne comme le modèle des hommes. ¡Il force ſon frère qui meurt de faim, de lui céder ſon droit d'aîneſſe pour une aſſiette de lentilles; enſuite il trompe ſon vieux père au lit de la mort; après avoir trompé ſon père, il trompe et vole ſon beau-père *Laban:* c'eſt peu d'épouſer deux ſœurs, il couche avec toutes ſes ſervantes, et DIEU bénit cette incontinence et ces fourberies. Quels ſont les enfans d'un tel père? *Dina* ſa fille plaît à un prince de Sichem, et il eſt vraiſemblable qu'elle aime ce prince, puiſqu'elle couche avec lui; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il ſe fera circoncire, lui et ſon peuple. Ce prince accepte la propoſition; mais ſitôt que lui et les ſiens ſe ſont fait cette opération douloureuſe, qui pourtant leur devait laiſſer aſſez de forces pour ſe défendre, la famille de *Jacob* égorge tous les hommes de Sichem, et fait eſclaves les femmes et les enfans.

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'hiſtoire de *Pélopée;* cette inceſtueuſe abomination eſt renouvelée dans *Juda*, le patriarche et le père de la première tribu ; il couche avec ſa belle-fille, enſuite il veut la faire mourir. Ce livre après cela ſuppoſe que *Joſeph*, un enfant de cette famille errante, eſt vendu en Egypte, et que cet étranger y eſt établi premier miniſtre pour avoir expliqué un ſonge. Mais, quel premier miniſtre qu'un homme qui dans un temps de famine oblige toute une nation de ſe faire eſclave pour avoir du pain! quel magiſtrat parmi nous, dans un temps de famine, oſerait propoſer un marché ſi abominable, et quelle nation accepterait cet infame marché? N'examinons point ici comment ſoixante et dix perſonnes de la famille de *Joſeph*, qui s'établirent en Egypte, purent en deux cents quinze ans ſe multiplier juſqu'à ſix cents mille combattans ſans compter les femmes, les vieillards et les enfans, ce qui devait compoſer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne diſcutons point comment le texte porte quatre cents trente ans, lorſque le même texte en a porté deux cents quinze. Le nombre infini de contradictions qui ſont le ſceau de l'impoſture, n'eſt pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Ecartons

pareillement

pareillement les prodiges ridicules de *Moïse*, et des enchanteurs de *Pharaon*, et tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaise terre, qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité, par laquelle on le fait marcher. Leur Dieu avait fait de *Jacob* un voleur, et il fait des voleurs de tout un peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent et tous les ustensiles des Egyptiens. Voilà donc ces misérables au nombre de six cent mille combattans qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Egypte; mais non: il les conduit dans un désert. Ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, et ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer Rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de *Moïse* leur fait un autre dieu, et ce dieu est un veau. Pour punir son frère, le même *Moïse* ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères; et ces prêtres tuent vingt-trois mille juifs qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'eſt pas étonnant que ce peuple abominable ſacrifie des victimes humaines à ſon dieu, qu'il appelle *Adonaï* du nom d'*Adonis*, qu'il emprunte des Phéniciens. Le vingt-neuvième verſet du chapitre XXVII du Lévitique défend expreſſément de racheter les hommes dévoués à l'anathême du ſacrifice, et c'eſt ſur cette loi de Cannibales que *Jephté*, quelque temps après, immole ſa propre fille.

Ce n'était pas aſſez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres, immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres; digne prélude, digne exemple, mes frères, des perſécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déſerts et dans les rochers de la Paleſtine. Voilà votre beau pays, leur dit DIEU: Egorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réſervez pour vous toutes les petites filles. Tout cela eſt exécuté à la lettre ſelon les livres hébreux; et nous frémirions d'horreur à ce récit, ſi le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675000 brebis, 62000 bœufs, 61000 ânes, et 32000 pucelles.

L'abſurdité détruit heureuſement ici la barbarie; mais, encore une fois, ce n'eſt pas ici que j'examine le ridicule et l'impoſſible; je m'arrête à ce qui eſt exécrable. Après avoir paſſé le Jourdain à pied ſec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promiſe.

La première perſonne qui introduit, par une trahiſon, ce peuple ſaint, eſt une proſtituée nommée *Rahab*. DIEU ſe joint à cette proſtituée, il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la trompette; le ſaint peuple entre dans cette ville, ſur laquelle il n'avait, de ſon aveu, aucun droit, et il maſſacre les hommes, les femmes et les enfans. Paſſons ſous ſilence les autres carnages, les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géans de Gaza et d'Aſcalon, et le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Scibboleth*.

Ecoutons cette belle aventure.

Un lévite arrive ſur ſon âne, avec ſa femme, à Gabaa dans la tribu de *Benjamin:* quelques benjamites voulant abſolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils aſſouviſſent leur brutalité ſur la femme qui meurt de cet excès; il fallait punir les coupables: point du tout. Les onze tribus maſſacrèrent toute la tribu de *Benjamin;* il n'en échappe que ſix cents hommes; mais les onze tribus ſont enfin fâchées de voir périr une

des douze; et pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents benjamites survivans pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de DIEU (*Aod*). Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi *Eglon*: un saint juif, c'est *Aod*, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de DIEU. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience; *Aod* l'assassine, et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin, la nation chérie, qui avait été ainsi gouvernée par DIEU même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre *Samuël* est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes: *Saül* ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour combattre les Philistins, et pour que les soldats eussent plus de vigueur; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé: heureusement le peuple fut plus sage que lui; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un

peu de miel. Mais voici, mes frères, l'action la plus déteſtable et la plus conſacrée : il eſt dit que *Saül* prend priſonnier un roi du pays, nommé *Agag;* il ne tua point ſon priſonnier, il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arriva-t-il ? le Seigneur en eſt irrité; et voici *Samuël*, prêtre du Seigneur, qui lui dit : „ Vous êtes réprouvé pour avoir „ épargné un roi qui s'eſt rendu à vous ; „ et auſſitôt ce prêtre boucher coupe *Agag* par morceaux. Que dirait-on, mes frères, ſi lorſque l'empereur *Charles-Quint* eut un roi de France en ſes mains, ſon chapelain fût venu lui dire : Vous êtes damné pour n'avoir pas tué *François I*, et que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, et en eût fait un hachis ? Mais que direz-vous du ſaint roi *David*, de celui qui eſt agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le Meſſie vienne de ſes reins ? Ce bon roi *David* fait d'abord le métier de brigand, rançonne et pille tout ce qu'il trouve ; il pille entre autres un homme riche nommé *Nabal*, et il épouſe ſa femme et ſe réfugie chez le roi *Achis;* il va pendant la nuit mettre à feu et à ſang les villages de ce roi *Achis* ſon bienfaiteur : il égorge, dit le texte ſacré, hommes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reſte quelqu'un pour en

porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'*Urie*, fait tuer le mari, et c'eſt de cet adultère homicide que vient le meſſie de DIEU, DIEU lui-même; ô blaſphême! Ce *David*, devenu ainſi l'aïeul de DIEU pour récompenſe de ſon horrible crime, eſt puni pour la ſeule bonne et ſage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon et prudent qui ne doive ſavoir le nombre de ſon peuple, comme tout paſteur doit ſavoir le nombre de ſon troupeau. *David* fait le dénombrement, ſans qu'on nous diſe pourtant combien il avait de ſujets; et c'eſt pour avoir fait ce ſage et utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de DIEU lui donner à choiſir, de la guerre, de la peſte, ou de la famine.

Ne nous appeſantiſſons pas, mes chers frères, ſur les barbaries ſans nombre des rois de Juda et d'Iſraël, ſur ces meurtres, ſur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules; ce ridicule pourtant eſt toujours ſanguinaire, et il n'y a pas juſqu'au prophète *Eliſée* qui ne ſoit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'avaient appelé *tête chauve*. Laiſſons là cette nation atroce dans ſa captivité de Babylone et dans ſon eſclavage ſous les Romains, avec toutes les

belles promeſſes de leur dieu *Adonis* ou *Adonaï*, qui avait ſi ſouvent aſſuré aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, ſous le gouvernement ſage des Romains, il naît un roi aux Hébreux; et ce roi, mes frères, ce silo, ce meſſie, vous ſavez qui il eſt: c'eſt celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes ſans miſſion, qui, n'ayant pas le ſacerdoce, ſe feſaient un métier d'être inſpirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un Dieu. N'allons pas plus loin; voyons ſur quels prétextes, ſur quels faits, ſur quels miracles, ſur quelles prédictions, enfin ſur quel fondement eſt bâtie cette dégoûtante et abominable hiſtoire.

Second point.

O mon DIEU! ſi tu deſcendais toi-même ſur la terre, ſi tu me commandais de croire ce tiſſu de meurtres, de vols, d'aſſaſſinats, d'inceſtes, commis par ton ordre et en ton nom, je te dirais: Non, ta ſainteté ne veut pas que j'acquieſce à ces choſes horribles qui t'outragent; tu veux m'éprouver ſans doute.

Comment donc, vertueux et ſages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuſe

une tour qui aille jusqu'au ciel; belle entreprise! DIEU la craint; il fait parler plusieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental.

C'est une pluie de feu qui change des villes en lac; c'est la femme de *Loth*, changée en une statue de sel; c'est *Jacob* qui se bat toute une nuit contre un ange, qui est blessé à la cuisse; c'est *Joseph* vendu esclave en Egypte, qui devient premier ministre pour avoir expliqué un rêve. Soixante et dix personnes de sa famille s'établissent en Egypte, et en deux cent quinze ans se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions. Ce sont ces deux millions d'hébreux qui s'enfuient d'Egypte, et qui prennent le plus long pour avoir le plaisir de passer la mer à sec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant; les magiciens de *Pharaon* en fesaient de fort beaux; ils changeaient comme lui une verge en serpent: ce qui est une chose toute simple.

Si *Moïse* changeait les eaux en sang, ainsi fesaient les sages de *Pharaon*. Il fesait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux; les Juifs, en

cette partie, en ſavaient plus que les autres nations.

Enfin, *Adonaï* fait mourir chaque premier-né d'Egypte pour laiſſer partir ſon peuple à ſon aiſe. La mer ſe ſépare pour ce peuple; c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occaſion; tout le reſte eſt de la même force. Ces peuples crient dans le déſert. Quelques maris ſe plaignent de leurs femmes; auſſitôt il ſe trouve une eau qui fait enfler et crever une femme qui aura forfait à ſon honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte; on leur fait pleuvoir des cailles et de la manne. Leurs habits ſe conſervent quarante ans, et croiſſent avec les enfans; il deſcend apparemment des habits du ciel pour les enfans nouveaux-nés.

Un prophète du voiſinage veut maudire ce peuple, mais ſon âneſſe s'y oppoſe avec un ange, et l'âneſſe parle très-raiſonnablement et aſſez long-temps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville, les murailles tombent au ſon des trompettes, comme *Amphion* en bâtiſſait au ſon de ſa flûte. Mais voici le plus beau: cinq rois amorrhéens, c'eſt-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'oppoſer aux ravages de *Joſué*: ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient vaincus, et qu'on en faſſe un grand carnage, le Seigneur

Adonaï fait pleuvoir sur les fuyards une grosse pluie de pierres. Ce n'est pas encore assez; il échappe quelques fugitifs, et pour donner à *Israël* tout le temps de les poursuivre, la nature suspend ses lois éternelles; le soleil s'arrête à Gabaon, et la lune sur Ajalon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin les livres de *Josué* ne permettent pas d'en douter, et il cite pour son garant le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en passant, que ce livre du *Droiturier* est cité dans les Paralipomènes; c'est comme si l'on vous donnait pour authentique un livre de *Charles-Quint*, dans lequel on citerait *Puffendorf*. Mais passons de miracles en miracles, allons jusqu'à *Samson*, représenté comme un fameux paillard, ami de DIEU. Celui-là, parce qu'il n'était pas rasé, défait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes; ici, c'est l'ombre de *Samuël* qui paraît à la voix d'une sorcière; là, c'est l'ombre d'un cadran (supposé que ces misérables eussent des cadrans), qui recule de dix degrés à la prière d'*Ezéchias* qui demande judicieusement ce signe. DIEU lui donne le choix de faire avancer ou reculer

l'heure, et le docte *Ezéchias* trouve qu'il n'eſt pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'eſt *Elie* qui monte au ciel dans un char de feu; ce ſont des enfans qui chantent dans une fournaiſe ardente. Je n'aurais jamais fait ſi je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouies dont ce livre fourmille; jamais le ſens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel eſt, d'un bout à l'autre, cet ancien Teſtament, le père du nouveau, père qui déſavoue ſon fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle; car les Juifs, fidelles à la loi de *Moïſe*, regardent avec exécration le chriſtianiſme élevé ſur les débris de cette loi. Mais les chrétiens, à force de ſubtiliſer, ont voulu juſtifier le nouveau Teſtament par l'ancien même; ainſi, ces deux religions ſe combattent avec les mêmes armes; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes; elles atteſtent les mêmes prédictions.

Les ſiècles à venir qui auront vu paſſer ces ſiècles inſenſés, et qui peut-être, hélas! en reverront d'autres non moins indignes de DIEU et des hommes, pourront-ils croire que le judaïſme et le chriſtianiſme ſe ſoient appuyés ſur de tels fondemens, ſur ces prophéties? et quelles prophéties! Ecoutez: le

prophète *Isaïe* est appelé par le roi *Achaz*, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'Orient; car ces prophètes étaient, comme vous savez, des gens qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait beaucoup en Europe dans le siècle passé, et sur-tout parmi le petit peuple. Le roi *Achaz*, assiégé dans Jérusalem par *Salmanasar* qui avait pris Samarie, demanda donc au devin une prophétie et un signe; *Isaïe* lui dit: Voici le signe.

„ Une fille sera engrossée, elle enfantera
„ un fils qui aura nom *Emmanuel*; il man-
„ gera du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il
„ sache rejeter le mal, et choisir le bien;
„ et avant que cet enfant soit en état, la
„ terre que tu as en détestation sera aban-
„ donnée par ses deux rois: et l'Eternel
„ soufflera aux mouches qui sont sur les
„ bords des ruisseaux d'Egypte et d'Assur:
„ et le Seigneur prendra un rasoir de louage,
„ et fera la barbe au roi d'Assur; il lui
„ rasera la tête et le poil des pieds. „

Après cette belle prédiction, rapportée dans *Isaïe*, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des Rois, le prophète lui commande d'abord d'écrire dans un grand rouleau qu'on se hâte de *butiner*: il hâte le pillage,

puis en présence de témoins, il couche avec une fille, et lui fait un enfant; mais, au lieu de l'appeler *Emmanuel*, il lui donne le nom de *Maher Salabas*. Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ: voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie : Maher Salabas* c'est JESUS-CHRIST; pour le beurre et le miel, je ne sais pas ce que c'est. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils sont captifs, et cette délivrance, c'est, selon les chrétiens, la Jérusalem céleste, et l'Eglise de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs; mais chez les chrétiens tout est miracle, et toutes ces prédictions sont des figures de JESUS-CHRIST.

Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions: le grand prophète *Ezéchiel* voit un vent d'Aquilon, et quatre animaux, et des roues de chrysolite toutes pleines d'yeux; et l'Eternel lui dit: *Lève-toi, mange un livre, et puis va-t-en ensuite.*

L'Eternel lui commande de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et ensuite quarante sur le côté droit. L'Eternel le lie avec des cordes; ce prophète était assurément un homme à lier: nous ne sommes pas au bout. Puis-je répéter sans vomir ce

que DIEU ordonne à *Ezéchiel* ? il le faut. DIEU lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures ? oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excrémens ; il se plaint que ce déjeûné lui répugne un peu, et DIEU, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là un type, une figure de l'Eglise de JESUS-CHRIST.

Après cet exemple, il est inutile d'en rapporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes les rêveries dégoûtantes et abominables qui sont le sujet des disputes entre les Juifs et les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offusqué la raison humaine ; espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres ; et venons au nouveau Testament, digne suite de ce que nous venons de dire.

Troisième point.

C'EST en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'*Auguste* que dans les siècles barbares dont nous venons

de

de parler: c'eſt en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à *Moïſe*; et les récompenſes de DIEU après la mort des juſtes, comme les punitions (quelles qu'elles ſoient) pour les méchans, dogme non moins ignoré de *Moïſe*; la raiſon n'en perça pas davantage chez le miſérable peuple dont eſt ſortie cette religion chrétienne qui a été la ſource de tant de diviſions, de guerres civiles et de crimes; qui a fait couler tant de ſang, et qui eſt partagée en tant de ſectes dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple, qui firent les prophètes pour ſe diſtinguer de la populace; voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont on a fait un dieu: voici le précis de ſon hiſtoire, en peu de mots, telle qu'elle eſt rapportée dans les livres qu'on nomme Evangiles. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il ſoit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jéruſalem. Vous ſavez avec quelle abſurdité les quatre auteurs ſe contrediſent, c'eſt une preuve démonſtrative de menſonge; hélas! nous n'avons pas beſoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice; contentons-nous d'un récit court et fidelle.

D'abord on fait JESUS descendant d'*Abraham* et de *David*, et l'écrivain *Matthieu* compte quarante-deux générations en deux mille ans; mais dans son compte il ne s'en trouve que quarante et une, et dans cet arbre généalogique qu'il tire du livre des Rois, il se trompe encore lourdement en donnant *Josias* pour père à *Jéchonias*.

Luc donne aussi une généalogie, mais il met quarante-neuf générations depuis *Abraham*, et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces générations sont celles de *Joseph*, et les évangélistes assurent que JESUS n'est pas fils de *Joseph*. En vérité, serait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? et c'est du fils de DIEU dont il s'agit; et c'est DIEU lui-même qui est l'auteur de ce livre!

Matthieu dit que quand JESUS roi des Juifs fut né dans une étable dans la ville de Bethléem, trois mages, ou trois rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, et que le roi *Hérode* ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfans au-dessous de deux ans: y a-t-il une horreur plus ridicule? *Matthieu* ajoute que le père et la mère menèrent le petit enfant en Egypte, et y

reſtèrent juſqu'à la mort d'*Hérode*. *Luc* dit formellement le contraire: il remarque que *Joſeph* et *Marie* reſtèrent paiſiblement pendant ſix ſemaines à Bethléem; qu'ils allèrent à Jéruſalem, de là à Nazareth, et que tous les ans ils allèrent à Jéruſalem.

Les évangéliſtes ſe contrediſent ſur le temps de la vie de JESUS, ſur les miracles, ſur le jour de la cène, ſur celui de ſa mort; en un mot, ſur preſque tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers ſiècles, qui ſe contrediſaient tous encore davantage; enfin l'on choiſit les quatre qui nous reſtent: mais quand même ils ſeraient tous d'accord, que d'inepties! grand Dieu, que de miſères! que de choſes puériles et odieuſes!

La première aventure de JESUS, c'eſt-à-dire du fils de DIEU, c'eſt d'être enlevé par le diable; car le diable, qui n'a point paru dans le livre de *Moïſe*, joue un grand rôle dans l'Evangile. Le diable donc emporte DIEU ſur une montagne dans le déſert; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle eſt cette montagne d'où l'on découvre tant de pays? nous n'en ſavons rien.

Jean rapporte que JESUS va à une noce, et qu'il y change l'eau en vin; qu'il chaſſe

du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les ſacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des poſſeſſions du diable ; et en effet JESUS donne pour miſſion à ſes apôtres de chaſſer les diables. Il délivre donc en paſſant un poſſédé qui avait une légion de démons, et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons qui ſe précipitent dans la mer de Tibériade : on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas juifs, ne furent pas contens de cette farce. Il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme ſi c'étaient des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en cherche ſur un figuier, et n'en trouvant point, il maudit l'arbre et le fait ſécher; et le texte ne manque pas d'ajouter prudemment : *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il ſe transforme durant la nuit, il fait venir *Moiſe* et *Elie*... En vérité, les contes de ſorciers approchent-ils de ces impertinences ? cet homme qui diſait continuellement des injures aux phariſiens, qui les appelait *race de vipères*, *ſépulcres blanchis*, eſt enfin traduit par eux à la juſtice et ſupplicié avec deux voleurs ; et les hiſtoriens ont le front de nous dire qu'à ſa mort la terre a été

couverte de ténèbres en plein midi, et en pleine lune, comme si tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un si étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de se dire ressuscité, et de prédire la fin du monde, qui n'est pourtant pas arrivée.

La secte de ce JESUS subsiste cachée, le fanatisme l'augmente ; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage : je ne sais quelle méthaphysique de *Platon* s'amalgame avec la secte nazaréenne ; on fait de JESUS le *logos*, le verbe-Dieu, puis consubstantiel à DIEU son père. On imagine la Trinité, et pour la faire croire on falsifie les premiers évangiles.

On ajoute un passage touchant cette vérité, de même qu'on falsifie l'historien *Josephe*, pour lui faire dire un mot de JESUS, quoique *Josephe* soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des sibylles ; en un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impostures que les nazaréens ne mettent en œuvre. Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce JESUS pour un dieu ; et non contens de ce blasphême, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte ; et tandis que leur

dieu eſt mangé des ſouris, qu'on le digère, qu'on le rend avec les excrémens, ils ſoutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hoſtie; que c'eſt DIEU ſeul qui s'eſt mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les ſuperſtitions viennent en foule inonder l'Egliſe; la rapine y préſide; on vend les indulgences ainſi que les bénéfices, et tout eſt à l'enchère.

Gette ſecte ſe partage en une multitude de ſectes: dans tous les temps on ſe bat, on s'égorge, on s'aſſaſſine. A chaque diſpute les rois, les princes ſont maſſacrés.

Tel eſt le fruit, mes très-chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a diviniſée.

Voilà donc pourquoi on oſe faire venir DIEU ſur la terre! pour livrer l'Europe pendant des ſiècles au meurtre et au brigandage. Il eſt vrai que nos pères ont ſecoué une partie de ce joug affreux; qu'ils ſe ſont défaits de quelques erreurs, de quelques ſuperſtitions: mais, bon Dieu, qu'ils ont laiſſé l'ouvrage imparfait! Tout nous dit qu'il eſt temps d'achever et de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine briſé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embraſſe le ſocinianiſme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un ſeul Dieu, dégagée de ſuperſtition.

L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces ſont pleines de docteurs ſages qui ne demandent qu'à éclater ; il y en a auſſi un grand nombre dans d'autres pays ; pourquoi s'obſtiner à enſeigner ce qu'on ne croit pas, et ſe rendre coupable envers DIEU de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des myſtères aux peuples, qu'il faut les tromper. Eh, mes frères, peut-on faire cet outrage au genre humain ! nos pères n'ont-ils pas déjà ôté aux peuples la tranſſubſtantiation ; la confeſſion auriculaire, les indulgences, les exorciſmes, les faux miracles et les images ridicules ? Ce peuple n'eſt-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de ſuperſtition ? il faut avoir le courage de faire quelques pas ; le peuple n'eſt pas ſi imbécille qu'on le penſe ; il recevra, ſans peine, un culte ſage et ſimple, d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'*Abraham* et *Noé* le profeſſaient, tel que tous les ſages de l'antiquité l'ont profeſſé, tel qu'il eſt reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné, mais nous voudrions que ces prêtres, qui ſe raillent preſque tous ſecrétement des menſonges qu'ils débitent, ſe joigniſſent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent

garde, ils offenſent, ils déshonorent la Divinité, et alors ils la glorifieraient. Que de biens ineſtimables feraient produits par un ſi heureux changement ! les princes et les magiſtrats en feraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'eſprit de diviſion et de haine diſſipé. On offrirait à DIEU, en paix, les prémices de ſes travaux ; il y aurait certainement plus de probité ſur la terre, car un grand nombre d'eſprits faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette ſuperſtition chrétienne, qui ſavent qu'elle eſt tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, ſans réfléchir, qu'il n'y a aucune religion ; et ſur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorſqu'ils connaîtront que la ſecte chrétienne n'eſt en effet que le pervertiſſement de la religion naturelle ; lorſque la raiſon, libre de ſes fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un DIEU ; que ce DIEU eſt le père commun de tous les hommes qui ſont frères ; que ces frères doivent être, les uns envers les autres, bons et juſtes ; qu'ils doivent exercer toutes les vertus ; que DIEU étant bon et juſte, doit récompenſer les vertus et punir les crimes ; certes, mes frères, les hommes ſeront plus gens de bien en étant moins ſuperſtieux.

Nous commençons par donner cet exemple

en

en ſecret, et nous eſpérons qu'il ſera ſuivi en public.

Puiſſe le grand DIEU qui m'écoute, et qui aſſurément ne peut être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inſpiré ce livre rempli de contradictions, de démence et d'horreur; puiſſe ce DIEU créateur de tous les mondes, avoir pitié de cette ſecte de chrétiens qui le blaſphèment! Puiſſe-t-il les ramener à la religion ſainte et naturelle, et répandre ſa bénédiction ſur les efforts que nous feſons pour le faire adorer! *Amen.*

SERMON

DU RABBIN AKIB,

Prononcé à Smyrne, le 20 novembre 1761.

TRADUIT DE L'HEBREU. (*)

MES CHERS FRERES,

Nous avons appris le facrifice de quarante-deux victimes humaines, que les fauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim* (*a*), l'an 1691 depuis la ruine de Jérufalem. Ces fauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne font pas des actes de charité. Elevons nos cœurs à l'Eternel. (*b*)

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européans appellent *moines*, et que nous nommons *kalenders*; deux mufulmans et trente-fept de nos frères condamnés.

(*) On le croit de la même main que la *Défenfe du lord Bolingbroke*.

(*a*) C'eft le mois d'augufte des Hébreux, nommé *août* chez les Francs.

(*b*) C'eft un refrain ufité dans les fermons des rabbins.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquiſidores contra o padre Gabriel Malagrida jeſuita*. Le reſte ne nous eſt connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Eſpagne.

Hélas! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation DIEU abandonne tant de peuples de l'Europe. On accuſait *Malagrida jeſuita* d'avoir été le complice de l'aſſaſſinat du roi de Portugal. Le conſeil de juſtice ſuprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint et convaincu d'avoir exhorté, au nom de DIEU, les aſſaſſins à ſe venger, par le meurtre de ce prince, d'une entrepriſe contre leur honneur; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confeſſion, ſelon l'uſage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, et de leur avoir dit expreſſément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur ſouverain.

Dans quel pays de la terre un homme accuſé d'un tel crime n'eût-il pas été ſolennellement jugé par la juſtice ordinaire du prince, confronté avec ſes complices, et exécuté à mort ſelon les lois?

Qui le croirait, mes frères? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ſes juges un kalender accuſé de parricide: il faut qu'il en demande la permiſſion

à un rabbin latin établi dans la ville de Rome ; et ce rabbin latin la lui a refusée. Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre DIEU ; comme si DIEU leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense ; et comme s'il y avait un plus grand crime contre DIEU même que d'assassiner un souverain, que nous regardons comme son image.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont pas seulement interrogé *Malagrida* sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit qu'*une femme, nommée Annah, avait été autre fois sanctifiée dans le ventre de sa mère, que sa fille lui parla avant de venir au monde, que Marie reçut plusieurs visions de l'ange-messager Gabriel, qu'il y aura trois ante-christs, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender et d'une kalendresse, et que pour lui Malagrida, il est un Jean-B.....* (*c*)

Voilà pourquoi ce pauvre jésuite, âgé de

(*c*) *Malagrida* s'est dit *Jean-Baptiste*, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, et plusieurs prophètes à Londres se sont dits *Elie*.

ſoixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne. Elevons nos cœurs à l'Eternel.

S'il n'y avait eu que *Malagrida jéſuita* de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette ſainte ſynagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jéſuite. Nous ſavons aſſez que ces thérapeutes d'Europe ont ſouvent mérité ce ſupplice; c'eſt un des malheurs attachés aux ſectes de ces barbares : leurs hiſtoires ſont remplies des crimes de leurs derviches; et nous ſavons aſſez combien leurs diſputes fanatiques ont enſanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes aſſaſſinés en Europe, la ſuperſtition de ces peuples a toujours aiguiſé le poignard. Le ſavant aumônier de monſieur le conſul de France à Smyrne, compte quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des fakirs, ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de ſeigneurs et de citoyens que ces ſuperſtitions ont fait maſſacrer, il eſt immenſe; et de tant d'aſſaſſinats horribles, il n'en eſt aucun qui n'ait été médité, encouragé, ſanctifié dans le ſacrement qu'ils appellent de *Confeſſion*.

Vous ſavez, mes frères, que les premiers

chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuſer devant DIEU de nos fautes, de nous confeſſer pécheurs dans notre temple. Six ſiècles après la deſtruction de ce ſaint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs fakirs à ſe confeſſer à eux ſecrétement deux fois l'année. Quelques ſiècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuſe cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuſer. Les ſecrets des familles furent entre leurs mains; les femmes furent ſouſtraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères; le feu de la diſcorde fut allumé dans les guerres civiles par les confeſſeurs qui étaient d'un parti, et qui refuſaient l'abſolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils perſuadèrent à leurs pénitens que DIEU leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères, l'aumônier de monſieur le conſul nous montra dans l'hiſtoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'Occident, et qui n'eſt pas ſans mérite; il nous montra, dis-je, un fakir nommé *Clément*, qui reçut de ſon prieur, nommé *Bourgoing*, l'ordre exprès en confeſſion d'aller aſſaſſiner ſon roi légitime,

qui s'appelait, je crois, *Henri III.* En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même de l'hiſtoire des nations voiſines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Elevons nos cœurs à l'Eternel.

Mes frères, outre le moine *Malagrida* que les ſauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom et les péchés. DIEU veuille avoir leur ame !

Puis on a brûlé deux muſulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être ſaiſis d'horreur et de prier pour eux. Vous ſavez que quand les muſulmans eurent conquis toute l'Eſpagne par leurs cimeterres, ils ne moleſtèrent perſonne, ne contraignirent perſonne à changer de religion, et qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, auſſi-bien que nous autres iſraélites. Vos yeux ſont témoins avec quelle bonté les Turcs en uſent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens neſtoriens, les chrétiens papiſtes, les diſciples de *Jean*, les anciens parſis ignicoles, et nous humbles ſerviteurs de *Moïſe*. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des ſauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux muſulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais ; qu'ils

ſe lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne ſe lavent qu'une fois par ſemaine; qu'ils nomment *Allah* l'Etre éternel que les Portugais appellent *Dios*, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah! mes frères, quelle raiſon pour brûler des hommes!

L'aumônier de monſieur le conſul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabbin du pays des Francs, dont le nom finit en *ick* (*), et qui réſide en un bourg, ou ville, appelé *Soiſſons*. Ce bon rabbin dit dans ſa pancarte, intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, et qu'un chrétien doit aimer un turc. Vive ce bon rabbin!

Puiſſent tous les enfans d'*Adam*, blancs, rouges, noirs, gris, baſanés, barbus ou ſans barbe, entiers ou châtrés, penſer à jamais comme lui! et que les fanatiques, les ſuperſtitieux, les perſécuteurs deviennent hommes! Elevons nos cœurs à l'Eternel.

Mes frères, il eſt temps de répandre des larmes ſur nos trente-ſept iſraélites qu'on a aſſaſſinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, et deux de renvoyés en

(*) *Berwick de Filtz-james.*

prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

Quel était leur crime? point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés israélites, ils ont célébré le phasé dans leurs caves; et voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher; mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très-appétissante.

Croiriez-vous que, tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs et les autres sauvages chantaient nos propres prières? Le grand-inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi *David*, qui commence par ces mots: *Ayez pitié de moi, ô mon* DIEU, *selon votre grande miséricorde!*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le DIEU de la clémence et de la bonté, le DIEU pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que par

une contradiction auſſi abſurde que leur fureur eſt abominable, ils offrent à DIEU nos makibs (nos pſaumes); ils empruntent notre religion même, en nous puniſſant d'être élevés dans notre religion. Elevons nos cœurs à l'Eternel.

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du ſermon prononcé par le rabbin Akib; ce qui ſuit, comme le ſecond.

O tigres dévots! panthères fanatiques! qui avez un ſi grand mépris pour votre ſecte, que vous penſez ne la pouvoir ſoutenir que par des bourreaux; ſi vous étiez capables de raiſon, je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui ſommes les pères de vos pères?

Que pourriez-vous répondre; ſi je vous diſais: Votre Dieu était de notre religion? Il naquit juif; il fut circoncis comme tous les autres juifs, il reçut de votre aveu le baptême du juif *Jean*, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en uſage, une cérémonie à laquelle nous ſoumettons nos néophytes; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut juif; il mourut juif; et vous nous brûlez parce que nous ſommes juifs.

J'en atteſte vos livres mêmes: JESUS a-t-il dit dans un ſeul endroit que la loi de *Moïſe* était mauvaiſe ou fauſſe? l'a-t-il abrogée? ſes

premiers disciples ne furent-ils pas circoncis ? *Pierre* ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les israélites ? *Paul* étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ses disciples ? Ce *Paul* n'alla-t-il pas sacrifier dans notre temple, selon vos propres écrits ? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le temps ?

Enfans dénaturés, nous sommes vos pères, nous sommes les pères des musulmans. Une mère respectable et malheureuse a eu deux filles, et ces deux filles l'ont chassée de la maison ; et vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite ! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en punissez. Mais ces Parsis, ces mages plus anciens que nous, ces premiers persans qui furent autrefois nos vainqueurs et nos maîtres, et qui nous apprirent à lire et à écrire, ne sont-ils pas dispersés comme nous sur la terre ? Les Banians, plus anciens que les Parsis, ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes, de la Perse, de la Tartarie, sans jamais se confondre avec aucune nation, sans épouser jamais de femmes étrangères ? Que dis-je ! vos chrétiens, gens vivant paisiblement sous le joug du grand padisha des Turcs,

époufent-ils jamais des mufulmanes ou des filles du rite latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations fans nous incorporer à elles?

Votre démence va jufqu'à dire que nous ne fommes difperfés que parce que nos pères condamnèrent au fupplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes! pouvez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par *Quirinus*, par *Varus*, par *Pilatus*; car, Dieu merci, nous avons prefque toujours été efclaves. Le fupplice de la croix était inufité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos hiftoires un feul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Ceffez donc de perfécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être refponfable.

Je ne veux que vos propres livrès pour vous confondre. Vous avouez que JESUS appelait publiquement nos pharifiens et nos prêtres, *race de vipères*, *fépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape et les cardinaux *vipères et fépulcres*, le fouffrirait-on? Les pharifiens, il eft vrai, dénoncèrent JESUS au gouverneur romain, qui le fit périr du fupplice ufité chez les Romains. Eft-ce une raifon pour

brûler des négocians juifs et leurs filles dans Lisbonne ?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de JESUS-CHRIST, et de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savans de l'Europe, car il y en a quelques-uns : JESUS dans leur évangile s'appelle quelquefois *fils de* DIEU, *fils de l'homme*, mais jamais DIEU ; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très-ordinaire dans notre langue. Fils de DIEU signifie *homme juste*, comme *bélial* signifie *méchant*. Pendant trois cents ans JESUS fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de DIEU, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié si long-temps sa divinité ; s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître ? Elevons nos cœurs à l'Eternel.

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres et de passages,

d'avoir ſuppoſé des oracles de ſibylles, des lettres de JESUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, et d'avoir forgé tant de miracles : leurs ſectes ſe font ſur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une ſeule queſtion que je leur ferai. Si quelqu'un ſortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il eſt chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confeſſion auriculaire ; ſa pâque n'eſt certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, &c. dans l'évangile ? Il n'inſtitua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquiſiteurs ; il ne fit brûler perſonne ; il ne recommanda que l'obſervation de la loi, l'amour de DIEU et du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaiſſait aujourd'hui au monde, ſe reconnaîtrait-il dans un ſeul de ceux qui ſe nomment *chrétiens?*

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé pluſieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames uſuriers, d'avoir auſſi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit *Ezéchiel*. Nous avons été un peuple

barbare, fuperftitieux, ignorant, abfurde, je l'avoue : mais ferait-il jufte d'aller aujourd'hui brûler le pape et tous les monfignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines, et dépouillèrent les Sammites ?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont befoin de tant d'indulgence, ceffent donc de perfécuter, d'exterminer ceux qui, comme hommes, font leurs frères, et qui, comme juifs, font leurs pères. Que chacun ferve DIEU dans la religion où il eft né, fans vouloir arracher le cœur à fon voifin pour des difputes où perfonne ne s'entend. Que chacun ferve fon prince et fa patrie, fans jamais employer le prétexte d'obéir à DIEU pour défobéir aux lois. O *Adonaï !* qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures ; DIEU, père commun, DIEU de miféricorde, fais qu'il n'y ait plus fur ce petit globe, fur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni perfécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen.*

HOMELIES

Prononcées à Londres, en 1765, dans une assemblée particulière.

PREMIERE HOMELIE.

Sur l'athéisme.

MES FRERES,

PUISSENT mes paroles passer de mon cœur dans le vôtre ! Puissé-je écarter les vaines déclamations, et n'être point un comédien en chaire, qui cherche à faire applaudir sa voix, ses gestes et sa fausse éloquence ! Je n'ai pas l'insolence de vous instruire ; j'examine avec vous la vérité. Ce n'est ni l'espérance des richesses et des honneurs, ni l'attrait de la considération, ni la passion effrénée de dominer sur les esprits, qui anime ma faible voix. Choisi par vous pour m'éclairer avec vous, et non pour parler en maître, voyons ensemble dans la sincérité de nos cœurs ce que la raison, de concert avec l'intérêt du genre humain, nous ordonne de croire et de pratiquer. Nous devons commencer par l'existence d'un DIEU. Ce sujet a été traité chez

toutes

toutes les nations, il eſt épuiſé ; c'eſt par cette raiſon-là même que je vous en parle, car vous préviendrez tout ce que je vous dirai ; nous nous affermirons enſemble dans la connaiſſance de notre premier devoir ; nous ſommes ici des enfans aſſemblés pour nous entretenir de notre père.

C'eſt une belle démarche de l'eſprit humain, un élancement divin de notre raiſon, ſi j'oſe ainſi parler, que cet ancien argument : *J'exiſte; donc quelque choſe exiſte de toute éternité.* C'eſt embraſſer tous les temps du premier pas et du premier coup d'œil. Rien n'eſt plus grand, mais rien n'eſt plus ſimple. Cette vérité eſt auſſi démontrée que les propoſitions les plus claires de l'arithmétique et de la géométrie ; elle peut étonner un moment un eſprit inattentif, mais elle le ſubjugue invinciblement le moment d'après : enfin elle n'a été niée par perſonne ; car à l'inſtant qu'on réfléchit, on voit évidemment que ſi rien n'exiſtait de toute éternité, tout ſerait produit par le néant ; notre exiſtence n'aurait nulle cauſe : ce qui eſt une contradiction abſurde.

Nous ſommes intelligens, donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteſte-t-il pas qu'il eſt l'ouvrage de cette intelligence ? Si une ſimple maiſon bâtie ſur la terre, ou un vaiſſeau qui fait ſur les mers

le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'exiſtence d'un ouvrier, le cours des aſtres et toute la nature démontrent l'exiſtence de leur auteur.

Non, me répond un partiſan de *Strabon* ou de *Zénon*, le mouvement eſt eſſentiel à la matière ; toutes les combinaiſons ſont poſſibles avec le mouvement : donc dans un mouvement éternel il fallait abſolument que la combinaiſon de l'univers actuel eût ſa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille ſurfaces ſemblables arrive, et on aſſigne même ce qu'on doit parier pour et contre.

Ce ſophiſme a ſouvent étonné des eſprits ſages, et confondu les ſuperficiels. Mais voyons s'il n'eſt pas une illuſion trompeuſe.

Prémièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière ; au contraire, tous les ſages conviennent qu'elle eſt indifférente au mouvement et au repos ; et un ſeul atome ne remuant pas de ſa place, détruit l'opinion de ce mouvement eſſentiel.

Secondement, quand même il ſerait néceſſaire que la matière fût en motion, comme il eſt néceſſaire qu'elle ſoit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige

ſon mouvement et qui modèle ſes diverſes figures.

Troiſièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance eſt bien plus étranger à la queſtion qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi le mouvement rangera différemment des cubes ; il eſt ſans doute très-poſſible que mille dés amènent mille *ſix* ou mille *as*, quoique cela ſoit très-difficile. Ce n'eſt-là qu'un arrangement de matière ſans aucun deſſein, ſans organiſation, ſans utilité. Mais que le mouvement ſeul produiſe des êtres pourvus d'organes, dont le jeu eſt incompréhenſible ; que ces organes ſoient toujours proportionnés les uns aux autres ; que des efforts innombrables produiſent des effets innombrables dans une régularité qui ne ſe dément jamais ; que tous les êtres vivans produiſent leurs ſemblables ; que le ſentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets ; que le ſentiment de l'ouïe, qui eſt totalement étranger à l'oreille, nous faſſe à tous entendre les mêmes ſons quand l'oreille eſt frappée des vibrations de l'air ; c'eſt-là le véritable nœud de la queſtion ; c'eſt-là ce que nulle combinaiſon ne peut opérer ſans un artiſan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matière

au ſentiment, encore moins à la penſée. Une éternité de tous les mouvemens poſſibles ne donnera jamais ni une ſenſation ni une idée; et, qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le ſens ou la bonne foi, pour dire que le ſeul mouvement de la matière fait des êtres ſentans et penſans.

Auſſi *Spinoſa*, qui raiſonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence univerſelle.

Cette intelligence, dit-il avec pluſieurs philoſophes, exiſte néceſſairement avec la matière; elle en eſt l'ame; l'une ne peut être ſans l'autre. L'intelligence univerſelle brille dans les aſtres, nage dans les élémens, penſe dans les hommes, végette dans les plantes. *Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.*

Ils ſont donc forcés de reconnaître une intelligence ſuprême; mais ils la font aveugle et purement mécanique; ils ne la reconnaiſſent point comme un principe libre, indépendant, et puiſſant.

Il n'y a ſelon eux qu'une ſeule ſubſtance; et une ſubſtance n'en peut produire une autre. Cette ſubſtance eſt l'univerſalité des choſes, qui eſt à la fois penſante, ſentante, étendue, figurée.

Mais raiſonnons de bonne foi: n'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui

exiſte ? pourquoi y a-t-il un certain nombre d'eſpèces ? ne pourrait-il pas évidemment en exiſter moins ? ne pourrait-il pas en exiſter davantage ? pourquoi, dit le judicieux *Clarke*, les planètes tournent-elles en un ſens plutôt qu'en un autre ? J'avoue que parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement : Il y a un choix ; donc il y a un maître qui agit par ſa volonté.

Cet argument eſt encore combattu par nos adverſaires ; vous les entendez dire tous les jours : Ce que vous voyez eſt néceſſaire, puiſqu'il exiſte. Eh bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre ſuppoſition, c'eſt que pour former le monde il était néceſſaire que l'intelligence ſuprême fît un choix ; ce choix eſt fait ; nous ſentons, nous penſons en vertu des rapports que DIEU a mis entre nos perceptions et nos organes. Examinez d'un côté des nerfs et des fibres, de l'autre des penſées ſublimes ; et avouez qu'un Etre ſuprême peut ſeul allier des choſes ſi diſſemblables.

Quel eſt cet être ? exiſte-t-il dans l'immenſité ? l'eſpace eſt-il un de ſes attributs ? eſt-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu ? Puiſſe-t-il me préſerver à jamais d'entrer dans ces ſubtilités métaphyſiques ! J'abuſerais trop de ma faible raiſon, ſi je cherchais à

comprendre pleinement l'être qui par sa nature et par la mienne doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé qui, sachant qu'une maison a été bâtie par un architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaître à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable et inutile curiosité ; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde et nous, est-il notre maître ? est-il bienfesant ? lui devons-nous de la reconnaissance ?

Il est notre maître sans doute : nous sentons à tous momens un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur, puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet Etre suprême et incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, et puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait absolument que DIEU nous fournît des alimens, s'il voulait que nous existassions un certain temps. Il dira : Nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, et dont la plupart tombent brisées et fracassées dès les premiers

pas de leur carrière. Tous les élémens conſpirent à nous détruire, et nous allons par les ſouffrances à la mort. Tout cela n'eſt que trop vrai. Mais auſſi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un ſeul homme qui eût reçu de la nature un corps ſain et robuſte, un ſens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes grâces à rendre à ſon auteur. Or certainement, il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder DIEU comme bienfeſant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'Etre des êtres, a rendu miſérables, que pouvons-nous faire, ſinon les ſecourir ? Que pouvons-nous dire, ſinon que nous ne ſavons pas pourquoi ils ſont miſérables ?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raiſonnemens ? Qu'il n'y a point de DIEU ? mais il nous a été démontré qu'il exiſte. Dirons-nous que ce DIEU eſt méchant ? mais cette idée eſt abſurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que DIEU eſt impuiſſant, et que celui qui a ſi bien organiſé tous les aſtres, n'a pu bien organiſer tous les hommes ? cette ſuppoſition n'eſt pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfeſant, ou qui en produit

d'exécrables ? mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature ? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi ? comment n'attaquerait-il pas DIEU dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'espace ? comment deux dieux, ennemis l'un de l'autre, seraient-ils chacun également l'être nécessaire ? comment subsisteraient-ils ensemble ?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme ? ce n'est au fond que celui d'une fatalité désespérante. Le lord *Shaftesbury*, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste systême. *Les lois*, dit-il, *du pouvoir central et de la végétation, ne seront point changées pour l'amour d'un chétif et faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt réduit par elles en poussière.*

L'illustre lord *Bolingbroke* est allé beaucoup plus loin ; et le célèbre *Pope* a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes

les

les douleurs, et que la vertu eſt la ſomme de tous les crimes.

Le mal phyſique et le mal moral ſont l'effet de la conſtitution de ce monde, ſans doute; et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout eſt bien*, cela ne veut dire autre choſe ſinon, que tout eſt arrangé ſuivant des lois phyſiques; mais aſſurément tout n'eſt pas bien pour la foule innombrable des êtres qui ſouffrent, et de ceux qui font ſouffrir les autres. Tous les moraliſtes l'avouent dans leurs diſcours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils ſont les victimes.

Quel exécrable ſoulagement prétendez-vous donner à des malheureux perſécutés et calomniés, expirans dans tous les tourmens, en leur diſant: *Tout eſt bien; vous n'avez rien à eſpérer de mieux?* Ce ſerait un diſcours à tenir à ces êtres qu'on ſuppoſe éternellement coupables, et qu'on dit néceſſairement condamnés avant le temps à des ſupplices éternels.

Le ſtoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte: *Non, la goutte n'eſt point un mal*, avait un orgueil moins abſurde que ces prétendus philoſophes qui, dans la pauvreté, dans la perſécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus miſérable, ont encore la vanité de

crier : *Tout eſt bien.* Qu'ils aient de la réſignation, à la bonne heure, puiſqu'ils feignent de ne vouloir pas de compaſſion ; mais qu'en ſouffrant, et en voyant preſque toute la terre ſouffrir, ils diſent : *Tout eſt bien ſans aucune eſpérance de mieux*, c'eſt un délire déplorable.

Suppoſerons-nous enfin qu'un Etre ſuprême, néceſſairement bon, abandonne la terre à quelque être ſubalterne qui la ravage, à un geolier qui nous met à la torture ? Mais c'eſt faire de DIEU un tyran lâche qui, n'oſant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ſes eſclaves.

Quel parti nous reſte-t-il donc à prendre ? n'eſt-ce pas celui que tous les ſages de l'antiquité embraſsèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Egypte, dans la Gréce, dans Rome ? celui de croire que DIEU nous fera paſſer de cette malheureuſe vie à une meilleure, qui ſera le développement de notre nature ? Car enfin il eſt clair que nous avons éprouvé déjà différentes ſortes d'exiſtences. Nous étions avant qu'un nouvel aſſemblage d'organes nous contînt dans la matrice ; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant ; l'enfance ne reſſembla point à l'embryon ; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance : la mort peut nous donner une manière différente d'exiſter.

Ce n'eſt-là qu'une eſpérance, me crient des infortunés qui ſentent et qui raiſonnent ; vous nous renvoyez à la boîte de *Pandore ;* le mal eſt réel, et l'eſpérance peut n'être qu'une illuſion ; le malheur et le crime aſſiégent la vie que nous avons, et vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, et dont nous n'avons aucune idée. Il n'eſt aucun rapport de ce que nous ſommes aujourd'hui, avec ce que nous étions dans le ſein de nos mères : quel rapport pourrions-nous avoir dans le ſépulcre avec notre exiſtence préſente ?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par DIEU même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que DIEU leur donna des lois, et dans ces lois il ne ſe trouve pas un ſeul mot qui annonce les peines et les récompenſes après la mort. Ceſſez donc de préſenter une conſolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuſes ; il n'eſt pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les ſages, avant de les confondre par le ſecours de ceux qui ſont au-deſſus des ſages mêmes.

Nous ignorons ce qui penſe en nous, et par conſéquent nous ne pouvons ſavoir ſi

cet être inconnu ne furvivra pas à notre corps: il fe peut phyfiquement qu'il y ait en nous une monade indeftructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui fubfifte éternellement fous des apparences diverfes. Je ne dirai pas que cela foit démontré ; mais fans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raifon de croire que de nier l'immortalité de l'être qui penfe. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées font d'accord fur ce point. Cette opinion fi ancienne et fi générale eft la feule peut-être qui puiffe juftifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou DIEU eft jufte. Nous avons une idée de la juftice, nous, dont l'intelligence eft fi bornée : comment cette juftice ne ferait-elle pas dans l'intelligence fuprême? Nous fentons combien il ferait abfurde de dire que DIEU eft ignorant, qu'il eft faible, qu'il eft menteur : oferons-nous dire qu'il eft cruel ? Il vaudrait mieux s'en tenir à la néceffité fatale des chofes : il vaudrait mieux n'admettre qu'un deftin invincible, que d'admettre un Dieu qui aurait fait une feule créature pour la rendre malheureufe.

On me dit que la justice de DIEU n'est pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux et quatre n'est pas la même pour DIEU et pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement, que l'intelligence suprême comprend toutes les vérités à la fois, et que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérité dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action? Nous ne pouvons comprendre la justice de DIEU que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensans que nous connaissons le juste et l'injuste. DIEU infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense et sans châtiment. Cette vérité est si sensible et si reconnue, que les anciens juifs admettaient au moins des peines temporelles. *Si vous prévariquez*, dit leur loi, *le Seigneur*

vous enverra la faim et la pauvreté, de la poussière au lieu de pluie ..... des démangeaisons incurables au fondement ..... des ulcères malins dans les genoux et dans les jambes..... Vous épouserez une femme, afin qu'un autre couche avec elle, &c.

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier, dans le devoir. Mais il pouvait arriver aussi, qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, et ne languît point dans la pauvreté et dans la famine. *Salomon* devint idolâtre, et il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux, et d'innocens opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses et plus policées, qui long-temps auparavant avaient posé pour fondement de leur religion des peines et des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, et qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles, qui

paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un DIEU, et de sa justice miséricordieuse : tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens, et aux Romains ; et qui n'ont jamais varié ; tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un DIEU vengeur et rémunérateur, *Sylla* et *Marius* se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens ; *Auguste*, *Antoine*, et *Lépide*, surpassent les fureurs de *Sylla* ; *Néron* ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un DIEU vengeur était éteinte alors chez les Romains : l'athéisme dominait ; et il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire, que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'*Alexandre VI* reconnût un DIEU, quand pour agrandir un fils incestueux il employait tour à tour la trahison, la force ouverte, le filet, la corde, le poison ; et qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort ?

Certes il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ses épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre et de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, et il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine ne soit pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse : les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits, mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète et sombre qui accompagne les grands crimes. La situation de son ame est importune et cruelle ; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société ; son ame devenue atroce est incapable de toutes les consolations de la vie ; il rugit en furieux, mais il ne se repent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées ; il sera toujours méchant, il s'endurcira dans ses férocités. L'homme au contraire qui croit en DIEU, rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi ? c'est que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne lisons point que l'archevêque *Troll*, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockholm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle : les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape *Sixte IV* fesait assassiner les deux *Médicis* dans l'église de la Reparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait, *Sixte IV*, tranquille dans son palais, n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussît, soit qu'elle échouât : il était sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, et qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très-vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissans, qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbécilles appellent *politique*, *coups d'état*, *art de gouverner*.

unique *Jaho*, nom qui fut ſacré chez eux, et qui le fut enſuite chez les Egyptiens et chez les Hébreux. Ils donnaient à l'Etre ſuprême un nom plus commun, *El*. Ce nom était originairement chaldéen. C'eſt de-là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de* DIEU. C'eſt de-là que le peuple hébreu, quand il vint dans la ſuite des temps s'établir en Paleſtine, prit le ſurnom d'Iſraël, qui ſignifie *voyant* DIEU, comme nous l'apprend *Philon* dans ſon Traité des récompenſes et des peines, et comme nous le dit l'hiſtorien *Joſephe* dans ſa réponſe à *Appion*.

Les Egyptiens reconnurent un Dieu ſuprême malgré toutes leurs ſuperſtitions; ils le nommaient *Knef*, et ils le repréſentaient ſous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerduſt*, que nous nommons *Zoroaſtre* n'enſeignait qu'un ſeul Dieu, auquel le mauvais principe était ſubordonné. Les Indiens, qui ſe vantent d'être la plus antique ſociété de l'univers, ont encore leurs anciens livres qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cent ſoixante et ſix ans. L'ange *Brama* ou *Habrama*, diſent-ils, l'envoyé de DIEU, le miniſtre de l'Etre ſuprême, dicta ce livre dans la langue du Hanſcrit. Ce livre ſaint ſe nomme *Shaſtabad*, et il eſt beaucoup

plus antien que le Veidam même, qui est depuis si long-temps le livre sacré sur les bords du Gange.

Ces deux volumes qui sont la loi de toutes les sectes des brames, l'Ezour-Veidam qui est le commentaire du Veidam, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes qui a résidé trente années à Bengale, et qui sait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce Shastabad, écrit mille années avant le Veidam. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier traite de DIEU et de ses attributs, et il commence ainsi. „ DIEU est un; il a formé tout ce qui „ est; il est semblable à une sphère parfaite „ sans fin ni commencement. Il gouverne „ tout par une sagesse générale. Tu ne cher„ cheras point son essence et sa nature; cette „ entreprise serait vaine et criminelle. Qu'il „ te suffise d'admirer jour et nuit ses ouvrages, „ sa sagesse, sa puissance, sa bonté. Sois heu„ reux en l'adorant. „

Le second chapitre traite de la création des intelligences célestes.

Le troisième, de la chute de ces dieux secondaires.

Le quatrième, de leur punition.

Le cinquième, de la clémence de DIEU.

Les Chinois, dont les hiſtoires et les rites atteſtent une antiquité ſi reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleſte*, Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de ſe rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, et de mériter ſes bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorans le prétendent. Long-temps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année préſenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainſi vous voyez que tous les peuples policés, Indiens, Chinois, Egytiens, Perſans, Chaldéens, Phéniciens, reconnurent un Dieu ſuprême. Je ne nierai pas que chez ces nations ſi antiques il n'y ait eu des athées; je ſais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie; il y en a dans notre patrie et chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les ſentimens erronés de tous les philoſophes ſur la lumière, nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de *Newton* ſur cet élément incompréhenſible? la mauvaiſe phyſique des Grecs, et leurs ridicules ſophiſmes détruiront-

ils dans nous la ſcience intuitive que nous donne la phyſique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus; mais je doute beaucoup que cet athéiſme ait été une perſuaſion pleine, une conviction lumineuſe, dans laquelle l'eſprit ſe repoſe ſans aucun doute, comme dans une démonſtration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-perſuaſion, fortifiée par la rage d'une paſſion violente et par l'orgueil, qui tiennent lieu d'une conviction entière? Les *Phalaris*, les *Buſiris* (et il y en a dans toutes les conditions) ſe moquaient avec raiſon des fables de *Cerbère* et des *Euménides*: ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que *Théſée* fût éternellement aſſis ſur une eſcabelle, et qu'un vautour déchirât toujours le foie rénaiſſant de *Prométhée*. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantiſſaient à leurs yeux. Ils diſaient confuſément dans leur cœur: On ne nous a jamais dit que des inepties ſur la Divinité; cette Divinité n'eſt donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité conſolante et terrible, parce qu'elle était entourée de menſonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer DIEU ridiculement! C'eſt vous qui par vos

platitudes répandez l'athéiſme que vous combattez ; c'eſt vous qui faites les athées de cour, auxquels il ſuffit d'un argument ſpécieux pour juſtifier toutes leurs horreurs. Mais ſi le torrent des affaires, et celui de leurs paſſions funeſtes leur avaient laiſſé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les menſonges des prêtres d'*Iſis* et des prêtres de *Cybèle* ne doivent m'irriter que contre eux, et non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton et le Cocyte n'exiſtent point, cela n'empêche pas que DIEU exiſte. Je veux mépriſer les fables, et adorer la vérité. Si on m'a peint DIEU comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins ſage et moins juſte. Je ne dirai pas avec *Orphée*, que les ombres des hommes vertueux ſe promènent dans les champs Elyſées ; je n'admettrai point la métempſycoſe des phariſiens, encore moins l'anéantiſſement de l'ame avec les ſaducéens ; je reconnaîtrai une providence éternelle, ſans oſer deviner quels ſeront les moyens et les effets de ſa miſéricorde et de ſa juſtice. Je n'abuſerai point de la raiſon que DIEU m'a donnée ; je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la ſanté et de la maladie ; et enfin, puiſqu'un pouvoir inviſible, dont je ſens continuellement l'influence, m'a fait

un

un être pensant et agissant, je conclurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'*Epicure* a produit de très-honnêtes gens; *Epicure* était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux et éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens et les plus fameux athées de nos jours, occupés des agrémens de la société, de l'étude et du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, et à l'ambition qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'Etat et de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude; quiconque a calomnié un honnête homme; quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide et impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannissement; il ne sera jamais

reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces et agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre *Atticus*, également ami de *César* et de *Cicéron*, jusqu'au fameux magistrat *des Barreaux*, qui ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique *Spinosa*, dont la modération, le désintéressement, et la générosité, ont été dignes d'*Epictète*. On me dira que le célèbre athée *la Métrie* était un homme doux et aimable dans la société, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentimens philosophiques, a récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux et tranquilles athées dans des grandes places; jetez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre un *César Borgia*, ou un *Cromwell*, ou même un cardinal de *Retz*; pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi méchans que leurs adversaires? Voyez dans quelle alternative vous les jetez; ils seront des imbécilles s'ils ne sont pas des

pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point aux assassinats, aux empoisonnemens qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales, dans la tranquille apathie de la vie privée; mais qu'il doit porter à tous les crimes, dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir, seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras : et ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMELIE.

Sur la ſuperſtition.

MES FRERES,

VOUS ſavez aſſez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'aſſemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour ſe communiquer leurs beſoins, il était bien naturel qu'ils commençaſſent ces aſſemblées par les témoignages de reſpect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfans préſentent à un père, et des ſujets à un ſouverain. Ce ſont des images trop faibles du culte de DIEU : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'Etre ſuprême : l'infini les ſépare. Ce ferait même un blaſphême que de rendre hommage à DIEU ſous l'image d'un monarque. Un ſouverain de la terre entière, s'il en pouvait exiſter un, ſi tous les hommes étaient aſſez malheureux pour être ſubjugués par un homme, ne ferait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, et ferait encore infiniment moins

devant la Divinité. Et puis dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir DIEU sous l'image d'un roi? S'il fallait se faire de DIEU une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblêmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait DIEU à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter DIEU sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puissant, et nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance; nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idée que de proche en proche; nous ne concevons presque rien que par similitude: ainsi quand la terre fut couverte de tyrans, on fit DIEU le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut anoncée par des emblêmes tirés des animaux et des plantes. DIEU devint bœuf, serpent, crocodile,

ſinge, chat, et agneau, broutant, ſifflant, bêlant, dévorant et dévoré.

La ſuperſtition a été ſi horrible chez preſque toutes les nations, que s'il n'en exiſtait pas encore des monumens, il ne ſerait pas poſſible de croire ce qu'on nous en raconte. L'hiſtoire du monde eſt celle du fanatiſme.

Mais parmi les ſuperſtitions monſtrueuſes qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes ? ne pourrons-nous point diſtinguer entre des poiſons dont on a ſu faire des remèdes, et des poiſons qui ont conſervé leur nature meurtrière ? Cet examen mérite, ſi je ne me trompe, toute l'attention des eſprits raiſonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ſes frères ; celui-là détruit des animaux carnaſſiers ; celui-ci invente des arts par la force de ſon génie. On les croit par conſéquent plus favoriſés de DIEU que le vulgaire ; on imagine qu'ils ſont enfans de DIEU ; on en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux ſecondaires. On les propoſe non-ſeulement pour modèle au reſte des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore *Hercule* et *Perſée* s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie et du courage. Je ne vois là qu'une erreur dont il réſulte du bien. Les hommes ne ſont

trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux secondaires que des *Scipions*, des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles*, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Il y a l'infini entre DIEU et un homme; d'accord; mais si dans le système des anciens on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui se replonge dans le grand tout sans l'augmenter; si on suppose que DIEU habita dans l'ame de *Marc-Aurèle*, si cette ame fut supérieure aux autres par la vertu pendant sa vie, pourquoi ne pas supposer qu'elle est encore supérieure quand elle est dégagée de son corps mortel?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes sont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux, qu'ils appellent *saints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons sans détour que leur erreur eût été un service rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures et les mépris, quand ils fêtent un *Ignace*, chevalier de la Vierge; un *Dominique*, persécuteur; un *François*, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchise un loup, qui se fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à *Jérôme*, traducteur savant,

mais fautif, de livres juifs, d'avoir, dans ſon hiſtoire des pères du déſert, exigé nos reſpects pour un ſaint *Pacôme*, qui allait faire ſes viſites monté ſur un crocodile. Nous ſommes ſur-tout ſaiſis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canoniſé *Grégoire VII*, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en eſt pas ainſi du culte qu'on rend en France au roi *Louis IX*, qui fut juſte et courageux. Et ſi c'eſt trop que l'invoquer, ce n'eſt pas trop de le révérer : c'eſt ſeulement dire aux autres princes : Imitez ſes vertus.

Je vais plus loin : je ſuppoſe qu'on ait placé dans une baſilique la ſtatue du roi *Henri IV*, qui conquit ſon royaume avec la valeur d'*Alexandre* et la clémence de *Titus*, qui fut bon et compatiſſant, qui ſut choiſir les meilleurs miniſtres, et fut ſon premier miniſtre lui-même : je ſuppoſe que malgré ſes faibleſſes, on lui paye des hommages au-deſſus des reſpects qu'on rend à la mémoire des grands hommes, quel mal pourra-t-il en réſulter ? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui, que devant cette multitude de ſaints inconnus, dont les noms même ſont devenus un ſujet d'opprobre et de ridicule. Ce ſerait une ſuperſtition, j'en conviens ; mais une ſuperſtition qui ne pourrait

nuire

nuire, un enthousiasme patriotique, et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons-lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre, est celle qui, fesant de DIEU un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui osèrent se croire fidelles : celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impossible à la raison; c'est-à-dire, je crois ce que je ne crois pas : donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur exécrable démence. Adorer l'Etre suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même, selon quelques-uns, une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre; depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de discorde et de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition, plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une et à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbécilles. Je n'aspire point à guérir les hommes puissans de cette passion furieuse d'asservir les esprits ; c'est une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empressassent à le servir, et pour être servi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir et leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, et qui a dans l'Europe quatre ou cinq cent mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes et sa milice ; remontrez-lui que le CHRIST, dont il se dit le vicaire et l'imitateur, a vécu dans la pauvreté et dans l'humilité : il vous répond que les temps sont changés ; et pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Que fait-on alors ? on s'adresse aux peuples, on leur parle ; et tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent ; ils ouvrent à demi les yeux ; ils secouent une partie du joug le plus avilisant qu'on

ait jamais porté ; ils se défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont ont les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puissans de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition ; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés et meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent, mais toutes peuvent entendre. Ecoutez donc, mes chers frères, et voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous *Constantin*, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse *Valerie*, fille, femme, et mère de césars, et dans le sang du jeune *Candidien* son fils, l'espérance de l'empire ; à peine avaient-ils égorgé le fils de l'empereur *Maximin*, âgé de huit ans, et sa fille âgée de sept (*a*) ; à peine ces hommes qu'on nous peint si patiens pendant deux siècles, avaient-ils ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles qui, se succédant les unes aux autres sans

(*a*) En 313.

aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires ? des subtilités, mes frères, dont ont ne trouve pas le moindre mot dans l'Evangile. On veut savoir si le fils est engendré, ou fait ; s'il est engendré dans le temps, ou avant le temps ; s'il est consubstantiel, ou semblable au Père ; si la *monade* de DIEU, comme dit *Athanase*, est trine en trois hypostases ; si le St Esprit est engendré, ou procédant ; ou s'il procède du Père seul, ou du Père et du Fils ; si JESUS eut deux volontés ou une, ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute, et toute dispute a fait couler des torrens de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse *Marie*, fille du tyran *Henri VIII*, et digne épouse du tyran espagnol *Philippe II*. Le trône de *Charles I* fut changé en échafaud ; et ce roi périt par le dernier supplice, après que plus de deux cent mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaissez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la sorbonne*, déclare le roi

Henri III déchu du trône, et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare le grand *Henri IV*, notre allié, incapable de régner; et vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérens du pape, un moine feuillant, un maître d'école, plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois et du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis. Et par une contradiction inconcevable sa mémoire est à jamais adorée, et la troupe de sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidelles, et qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorans et paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs et de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans et le plus d'esclaves;

ils vous inſpirèrent un fanatiſme deſtructeur, pour être vos maîtres : ils vous rendirent ſuperſtitieux, non pas pour que vous craigniſſiez DIEU davantage, mais afin que vous les craigniſſiez.

L'Evangile n'a pas dit à *Jacques*, à *Pierre*, à *Barthelemi;* nagez dans l'opulence ; pavanez-vous dans les honneurs ; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus ; troublez le monde par vos queſtions incompréhenſibles. JESUS, mes frères, n'agita aucune de ces queſtions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaiſſez pour votre unique maître ? Quoi ! il vous a dit : Tout conſiſte à aimer DIEU et ſon prochain ; et vous rechercheriez autre choſe ?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous ? que dis-je ? y a-t-il quelqu'un ſur la terre qui puiſſe penſer que DIEU le jugera ſur des points de théologie, et non pas ſur ſes actions ?

Qu'eſt ce qu'une opinion théologique ? c'eſt une idée qui peut être vraie ou fauſſe, ſans que la morale y ſoit intéreſſée. Il eſt bien évident que vous devez être vertueux, ſoit que le St Eſprit procède du Père par ſpiration, ou qu'il procède du Père et du Fils. Il n'eſt pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune propoſition

de cette espèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment JESUS avait deux natures et deux volontés dans une personne. S'il avait voulu que vous en fussiez informés, il vous l'aurait dit. Je choisis ces exemples entre cent autres, et je passe sous silence d'autres disputes, pour ne pas réveiller des plaies qui saignent encore.

DIEU vous a donné l'entendement ; il ne peut vouloir que vous le pervertissiez. Comment une proposition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée, pourrait-elle vous être nécessaire ? Que DIEU, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumière, plus de talens qu'à un autre ; cela se voit tous les jours. Qu'il ait choisi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes ; qu'il en ait fait le modèle de la raison et de la vertu ; cela ne révolte point notre bon sens. Personne ne doit nier qu'il soit possible à DIEU de verser ses plus beaux dons sur un de ses ouvrages. On peut donc croire en JESUS qui a enseigné la vertu et qui l'a pratiquée ; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renversions tout l'édifice.

Le superstitieux verse du poison sur les alimens les plus salutaires, il est son propre ennemi et celui des hommes. Il se croira

l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour; il pense qu'une longue robe grise, avec un capuce pointu et une grande barbe, est beaucoup plus agréable à DIEU qu'un visage rasé et une tête qui porte ses cheveux; il s'imagine que son salut est attaché à des formules latines qu'il n'entend point; il a élevé sa fille dans ces principes; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle est nubile; elle trahit la postérité pour plaire à DIEU; plus coupable envers le genre humain que l'indienne qui se précipite dans le bûcher de son mari après lui avoir donné des enfans.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux pénitens du bord du Gange; vos austérités n'approchent pas de leurs supplices volontaires. Mais ne pensez pas que DIEU approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le superstitieux est son propre bourreau: il est encore celui de quiconque ne pense pas comme lui. La délation la plus infame, il l'appelle *correction fraternelle*; il accuse la naïve innocence qui n'est pas sur ses gardes, et qui dans la simplicité de son cœur n'a pas mis le sceau sur ses lèvres. Il la dénonce

à ces tyrans des ames, qui rient en même temps de l'accusé et de l'accusateur.

Enfin le superstitieux devient fanatique, et c'est alors que son zèle est capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces temps abominables où les parens et les amis s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques argumens de l'école; mais des cendres de ce vaste incendie il renaît tous les jours quelques étincelles : les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les citoyens se persécutent encore dans le sein des villes, et la vie privée est souvent empoisonnée de la peste de la superstition. Que diriez-vous d'une famille qui serait toujours prête à se battre, pour deviner de quelle manière il faut saluer son père? Eh! mes enfans, il s'agit de l'aimer: vous le saluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être divisés, et faudra-t-il que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je, une guerre civile? l'histoire n'a marqué aucune sédition, aucun trouble, parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ils

ont moins de prétextes de diſputes? Eſt-ce parce qu'ils ſont nés moins inquiets et plus ſages que nous? Ils ne s'informent pas de quelle ſecte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, proteſtans, réformés, tout eſt bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, JESUS ne fut point ſuperſtitieux, il ne fut point intolérant; il n'a pas proféré une ſeule parole contre le culte des Romains, dont ſa patrie était environnée. Imitons ſon indulgence, et méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare ſi ſouvent répété. Le voici je crois dans toute ſa force:

» Vous croyez qu'un homme de bien
» peut trouver grâce devant l'Etre des êtres,
» devant le DIEU de juſtice et de miſéri-
» corde, dans quelque temps, dans quelque
» lieu, dans quelque religion, qu'il ait
» conſumé ſa courte vie; et nous au con-
» traire nous affirmons qu'on ne peut plaire
» à DIEU qu'en étant né parmi nous, ou
» ayant été enſeigné par nous: il nous eſt
» démontré que nous ſommes les ſeuls dans

» le monde qui ayons raiſon. Nous ſavons » que DIEU étant venu ſur la terre et étant » mort du dernier ſupplice pour tous les » hommes, il ne veut pourtant avoir pitié » que de notre petite aſſemblée, et que » même dans cette aſſemblée il n'y a que » fort peu de perſonnes qui pourront échap- » per à des peines éternelles. Prenez donc » le parti le plus sûr; entrez dans notre » petite aſſemblée, et tâchez d'être élu chez » nous. »

Remercions nos frères qui tiennent ce langage; félicitons-les d'être certains que tout l'univers eſt damné, hors un petit nombre d'entre eux, et croyons que notre ſecte vaut mieux que la leur, par cela ſeul qu'elle eſt plus raiſonnable et plus compatiſſante. Quiconque me dit, *Penſe comme moi*, *ou* DIEU *te damnera*; me dira bientôt, *Penſe comme moi*, *ou je t'aſſaſſinerai.* Prions DIEU qu'il adouciſſe ces cœurs atroces, et qu'il inſpire à tous ſes enfans des ſentimens de frères. Nous voilà dans notre île où la ſecte épiſcopale domine depuis Douvres juſqu'à la petite rivière de Twede. De là juſqu'à la dernière des Orcades le presbytérianiſme eſt en crédit, et ſous ces deux religions régnantes il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le deſpotiſme

papiste sur le trône. Ce n'est plus la même chose en France; elle est traitée à Rome de demi-hérétique. Passez en Suisse, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniste, demain dans une papiste, après demain dans une luthérienne. Allez jusqu'en Russie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'est une secte toute différente. La cour y est éclairée, à la vérité, par une impératrice philosophe. L'auguste *Catherine* a mis la raison sur le trône, comme elle y a placé la magnificence et la générosité; mais le peuple de ses provinces déteste encore également, et luthériens, et calvinistes, et papistes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or je vous demande, mes frères, ce qui arriverait, si dans une assemblée de tous ces sectaires chacun se croyait autorisé par l'esprit divin à faire triompher son opinion? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dressées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel est donc celui qui a raison dans ce chaos de disputes? le tolérant, le bienfesant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères; celui qui adore DIEU, et qui fait du bien aux hommes n'est point indifférent. Ce nom convient bien

davantage au fuperftitieux qui penfe que DIEU lui faura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il eft en effet très-indifférent fur le fort de fon frère qu'il laiffe périr fans fecours, ou qu'il abandonne dans la difgrâce, ou qu'il flatte dans la profpérité, ou qu'il perfécute s'il eft d'une autre fecte, s'il eft fans appui et fans protection. Plus le fuperftitieux fe concentre dans des pratiques et dans des croyances abfurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards dans fa province; on lui demandait fi c'était pour des papiftes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des fociniens, des anabaptiftes, des méthodiftes, des memnoniftes? Il répondit: Pour des hommes.

O mon DIEU! écarte de nous l'erreur de l'athéifme qui nie ton exiftence, et délivre-nous de la fuperftition qui outrage ton exiftence, et qui rend la nôtre affreufe.

TROISIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation de l'ancien teſtament.

MES FRERES,

Les livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'uſage de l'écriture ; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le Zenda-Veſta, attribué au premier *Zoroaſtre*, fut la loi des Perſans. Le Veidam et le Shaſtabad ſont encore celle des brames. Les Egyptiens furent régis par les livres de *Thot* qu'on appela *le premier Mercure*. L'Alcoran ou le Koran gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perſe entière, la Scythie dans la Cherſonèſe, l'Aſie mineure, la Syrie, la Thrace, la Theſſalie, et toute la Gréce, juſqu'au détroit qui ſépare Naples de l'Empire. Le Pentateuque gouverne les Juifs ; et par une ſingulière providence il eſt aujourd'hui notre règle. Notre devoir eſt de lire enſemble cet ouvrage divin, qui eſt le fondement de notre foi.

Au commencement DIEU *créa les cieux et la terre. Et la terre était ſans forme et vide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, et l'eſprit de* DIEU *ſe mouvait ſur le deſſus des eaux.*

Et DIEU *dit que la lumière ſoit; et la lumière fut. Et* DIEU *vit que la lumière était bonne; et* DIEU *ſépara la lumière d'avec les ténèbres. Et* DIEU *nomma la lumière* jour, *et les ténèbres* nuit. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin; ce fut le premier jour. Puis* DIEU *dit: Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle ſépare les eaux d'avec les eaux.* DIEU *donc fit l'étendue, et ſépara les eaux qui ſont au-deſſous de l'étendue, d'avec celles qui ſont au-deſſus de l'étendue; et il fut ainſi. Et* DIEU *nomma l'étendue* cieux. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin; ce fut le ſecond jour. Puis* DIEU *dit: Que les eaux qui ſont au-deſſous des cieux ſoient raſſemblées en un lieu; et que le ſec paraiſſe; et il fut ainſi* &c.

Nous ſavons, mes frères, que DIEU en parlant ainſi aux Juifs daigna ſe proportionner à leur intelligence encore groſſière. Perſonne n'ignore que notre terre n'eſt qu'un point, en comparaiſon de l'eſpace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuſe quantité de ſoleils, autour deſquels roulent des planètes très-ſupérieures à la nôtre. On ſait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, et que notre lumière vient du ſoleil. On ſait que l'étendue ſolide entre les eaux ſupérieures et les inférieures, étendue qui à la lettre ſignifie *firmament*, eſt une erreur de l'ancienne phyſique

adoptée par les Grecs. Mais puisque DIEU parlait aux Juifs, il daignait s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Oreb s'il avait dit : *J'ai mis le soleil au centre de votre monde ; le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour de ce grand astre, par qui toutes les planètes sont illuminées ; et la lune tourne en un mois autour de la terre. Ces autres astres que vous voyez sont autant de soleils qui président à d'autres mondes*, &c.

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connait son ouvrage ; mais nul juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un cou roide, et dur d'entendement. Il fallut donner des alimens grossiers à un peuple grossier, qui ne pouvait être nourri que par de tels alimens. Il semble que ce premier chapitre de la Genèse fut une allégorie, proposée par l'Esprit saint, pour être expliquée un jour par ceux que DIEU daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux juifs ; puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence et de respect.

Les

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre, le Nil, l'Euphrate, le Tigre, et l'Araxe, n'avaient pas en effet leurs fources dans le paradis terreftre; mais que ces quatre fleuves qui l'arrofaient, fignifiaient évidemment quatre vertus néceffaires à l'homme. Il était vifible, felon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage, et que les ames des époux doivent être unies comme leurs corps. C'eft le fymbole de la paix et de la fidélité qui doivent régner dans leur fociété.

Le ferpent qui féduifit *Eve*, et qui était *le plus rufé de tout les animaux de la terre*, eft, fi nous en croyons *Philon* lui-même et plufieurs pères, une expreffion figurée qui peint fenfiblement nos défirs corrompus. L'ufage de la parole, que l'Ecriture lui prête, eft la voix de nos paffions qui parle à nos cœurs. DIEU emploie l'allégorie du ferpent, qui était très-commune dans tout l'Orient. Il paffait pour fubtil, parce qu'il fe dérobe avec vîteffe à ceux qui le pourfuivent, et qu'il s'élance avec adreffe fur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le fymbole de l'immortalité. Les Egyptiens portaient un ferpent d'argent dans leurs proceffions. Les Phéni-

ciens, voisins des déserts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un serpent qui avait fait la guerre à l'homme et à DIEU. Enfin, le serpent qui tenta *Eve* a été reconnu pour le diable qui veut toujours nous tenter et nous perdre.

Il est vrai que la doctrine du diable tombé du ciel, et devenu l'ennemi du genre humain, ne fut connue des Juifs que dans la suite des siècles ; mais le divin auteur, qui savait bien que cette doctrine serait un jour répandue, daignait en jeter la semence dans les premiers chapitres de la Genèse.

Nous ne connaissons, à la vérité, l'histoire de la chute des mauvais anges, que par ce peu de mots de l'épître de St *Jude : Des étoiles errantes, à qui l'obscurité des ténèbres est réservée éternellement, desquelles Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé.* On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfesans, et on supplée aux prophéties d'*Enoch*, septième homme après *Adam*, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savans, pour expliquer ces choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms aux diables long-temps avant les Juifs. Et vous savez que dans le Pentateuque on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni *Gabriel*, ni *Raphaël*, ni *Satan*, ni *Asmodée*, dans les livres juifs, que très-long-temps après, et lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babylone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes et des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de *Job*, précieux monument de l'antiquité. *Job* est un personnage arabe; c'est en arabe que cette allégorie fut écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes, et les Juifs, qui, les uns après les autres, admettent à peu-près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique. Les hommes qui ne sont point nés pour être meurtriers, puisque DIEU ne les a point armés contre les lions

et les tigres ; qui ne ſont point nés pour l'impoſture, puiſqu'ils aiment tous néceſſairement la vérité ; qui ne ſont point nés pour être des brigands raviſſeurs, puiſque DIEU leur a donné également à tous les fruits de la terre et les toiſons des brebis ; mais qui cependant ſont devenus raviſſeurs, parjures, et homicides, ſont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la ſainte écriture ce qui nous enſeigne la morale et non la phyſique.

Que l'ingénieux *Calmet* emploie ſa profonde ſagacité et ſa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terreſtre ; contentons-nous de mériter, ſi nous pouvons, le paradis céleſte, par la juſtice, par la tolérance, par la bienfeſance.

Et quant à l'arbre de la ſcience du bien et du mal, tu n'en mangeras point ; car le jour que tu en mangeras tu mourras de mort (*b*).

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la ſcience. *Adam* ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea ; il vécut encore neuf cent trente années, dit la ſainte écriture. Hélas ! que ſont neuf ſiècles entre deux éternités ! ce

(*b*) Gen. II, 17.

n'eſt pas même une minute dans le temps, et nos jours paſſent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la ſcience mal entendue eſt capable de nous perdre ? L'arbre de la ſcience porte ſans doute des fruits bien amers, puiſque tant de ſavans théologiens ont été perſécuteurs ou perſécutés, et que pluſieurs ſont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Eſprit ſaint a voulu nous faire voir combien une fauſſe ſcience eſt dangereuſe, combien elle enfle le cœur, et à quel point un docteur eſt ſouvent abſurde.

C'eſt de ce paſſage que S[t] *Auguſtin* conclut l'imputation faite à tous les hommes de la déſobéiſſance du premier. C'eſt lui qui développa la doctrine du péché originel, ſoit que la ſouillure de ce péché ait corrompu nos corps, ſoit que les ames qui entrent dans nos corps en ſoient abreuvées ; myſtère en tout point incompréhenſible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, ſi nous ſommes nés dans le crime.

Et l'Eternel mit une marque ſur Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point (*c*). C'eſt ici ſur-tout, mes frères, que les pères ſont oppoſés les uns aux autres. La famille

(*c*) Gen. IV.

d'*Adam* n'était pas encore nombreuſe ; l'Ecriture ne lui donne d'autres enfans qu'*Abel* et *Caïn*, dans le temps que ce premier fut aſſaſſiné par ſon frère. Comment DIEU eſt-il obligé de donner une ſauvegarde à *Caïn* contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons ſeulement que DIEU pardonne à *Caïn* un fratricide, après lui avoir donné ſans doute des remords. Profitons de cette leçon ; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables ſupplices, pour des cauſes légères. Quand DIEU daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable, imitons le Dieu de miſéricorde. On nous objecte que DIEU, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tout les hommes pour la tranſgreſſion d'*Adam*, qui n'était coupable que d'avoir mangé du fruit défendu. Il ſemble à notre faible raiſon que DIEU ſoit injuſte en flétriſſant éternellement tous les enfans de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une déſobéiſſance qui ſemble excuſable. C'eſt, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'Etre infiniment bon ; mais cette contradiction n'eſt qu'apparente. DIEU, en nous livrant, nous, nos pères, et nos enfans, aux flammes pour la déſobéiſſance d'*Adam*, nous envoie, quatre mille ans après, JESUS-

CHRIST pour nous délivrer, et il conserve la vie à *Caïn* pour peupler la terre; ainsi il est par-tout le Dieu de justice et de miséricorde. S[t] *Augustin* appelle la faute d'*Adam* une faute heureuse; mais celle de *Caïn* fut plus heureuse encore, puisque DIEU prit soin de lui mettre lui-même un signe qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur (*d*) &c. Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, et que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant une année; que même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie, qu'il y en a d'inondés; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ses bornes; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec; qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes; que

(*d*) Gen. VI, 16, &c.

ſept paires d'animaux purs, et deux paires d'animaux impurs pour chaque eſpèce, n'auraient pu être contenues ſeulement dans vingt arches ; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non-ſeulement pendant dix mois, mais pendant l'année ſuivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire ; que les animaux voraces, qui ſe nourriſſent de chair, feraient péris faute de nourriture ; que huit perſonnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu ſuffire à diſtribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin ils ne tariſſent point ſur les difficultés ; mais on lève toutes ces difficultés en leur feſant voir que ce grand événement eſt un miracle : et dès-lors toute diſpute eſt finie.

Or ça, bâtiſſons une ville et une tour de laquelle le ſommet ſoit juſqu'aux cieux, et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne ſoyons diſperſés par toute la terre (*e*).

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation, et être diſperſé. Ils demandent ſi les hommes ont pu jamais être aſſez inſenſés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât juſqu'au ciel. Ils diſent que cette tour ne s'élève que dans l'air, et que ſi par l'air on entend le ciel, elle ſera néceſſairement dans

(*e*) Gen. XI, 4.

le

le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds: que ſi tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus ſage était de ſe réunir dans la même ville, et de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puiſqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chaſſer de leur patrie eſt tyrannique; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup eſt abſurde. Par conſéquent, diſent-ils, on ne peut regarder l'hiſtoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blaſphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de DIEU ne doivent reſſembler en rien aux œuvres des hommes. Les ſiècles des patriarches et des prophètes ne doivent tenir en rien des ſiècles des hommes ordinaires. DIEU, qui ne deſcend plus ſur la terre, y deſcendait alors ſouvent pour voir lui-même ſes ouvrages. C'eſt la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs qui n'eurent aucune connaiſſance des livres juifs que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les juifs elléniſtes, les Grecs avaient cru, avant *Homère* et *Héſiode*, que le grand *Zeus* et tous

les autres dieux defcendaient de l'air pour vifiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie ? que nous fommes toujours en préfence de DIEU, et que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune penfée, qui ne foit conforme à fa juftice. En un mot, la tour de Babel n'eft pas plus extraordinaire que tout le refte. Le livre eft également authentique dans toutes fes parties : on ne peut nier un fait fans nier tous les autres : il faut foumettre fa raifon orgueilleufe, foit qu'on life cette hiftoire comme véridique, foit qu'on la regarde comme un emblème.

Et en ce jour, le Seigneur traita alliance avec Abraham, en difant : J'ai donné à ta poftérité ce pays, depuis le fleuve d'Egypte jufqu'à l'Euphrate. (*f*)

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais poffédé qu'une partie de ce que DIEU leur a promis. Ils trouvent même injufte que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils difent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit ; qu'un voyage fait autrefois par un chaldéen, dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays ; qu'un homme qui fe dirait aujoud'hui defcendant de faint

(*f*) Gen. XV, 18.

Patrick ferait mal reçu à venir faccager l'Irlande, en difant qu'il en a reçu l'ordre de DIEU. Mais confidérons toujours combien les temps font changés ; refpectons les livres juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. DIEU ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel eft cet *Abraham*, et pourquoi on fait remonter le peuple juif à un chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, et qui ne pouvait entendre leur idiome ? Ce chaldéen va jufqu'à Memphis avec fa femme courbée fous le poids des ans, et cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple fe tranfporte-t-il dans le défert de Gérare ? comment y a-t-il un roi dans cet horrible défert ? comment le roi d'Egypte et le roi de Gérare font-ils tous deux amoureux de la vieille époufe d'*Abraham* ? ce ne font-là que des difficultés hiftoriques ; l'effentiel eft d'obéir à DIEU. La fainte Ecriture nous repréfente toujours *Abraham* comme foumis fans réferve aux volontés du Très-Haut : fongeons à l'imiter plutôt qu'à difputer.

Or fur le foir deux anges vinrent à Sodome, &c. (*g*). C'eft ici une pierre de fcandale pour

(*g*) Gen. XIX tout entier.

les examinateurs qui n'écoutent que leur raifon. Deux anges, c'eft-à-dire deux créatures fpirituelles, deux miniftres céleftes de DIEU, qui ont un corps terreftre, qui infpirent des défirs infames à toute une ville, et même aux vieillards; un père de famille qui veut proftituer fes deux filles pour fauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphofée en une ftatue de fel; deux filles qui trompent et qui enivrent leur père pour commettre un incefte avec lui, de peur, difent-elles, que fa race ne périffe; tandis qu'elles ont tous les habitans de la ville de Tfohar, parmi lefquels elles peuvent choifir! Tous ces événemens raffemblés forment une image révoltante. Mais fi nous fommes raifonnables, nous conviendrons avec St *Clément d'Alexandrie*, et avec tous les pères qui l'ont fuivi, que tout eft ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent fi long-temps en ufage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint fur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles compofent toute la théologie profane de l'antiquité. *Saturne* qui dévore fes enfans eft vifiblement le temps qui détruit fes propres ouvrages. *Minerve* eft la fageffe;

elle eſt formée dans la tête du maître des Dieux. Les flèches de l'enfant *Cupidon* et ſon bandeau ne ſont que des figures trop ſenſibles. La chute de *Phaéton* eſt un emblême admirable des ambitieux Tout n'eſt pas allégorie dans la théologie païenne ; tout ne l'eſt pas non plus dans l'hiſtoire ſacrée du peuple juif. Les pères diſtinguent ce qui eſt purement hiſtorique ou purement parabole, et ce qui eſt mêlé de l'un et de l'autre. Il eſt difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins eſcarpés ; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la ſcience ?

Le crime que DIEU punit ici eſt horrible ; que cela nous ſuffiſe. La femme de *Loth* eſt changée en ſtatue de ſel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportemens de notre curioſité ; en un mot, que toutes les hiſtoires de l'Ecriture ſervent à nous rendre meilleurs, ſi elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me ſemble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément et dans un ſens myſtique les ſaintes Ecritures. La première, qui eſt inconteſtablement la meilleure, eſt celle de tirer de tous les faits des inſtructions pour la conduite de la vie. Si *Jacob* fait une cruelle injuſtice à ſon frère *Eſaü*,

s'il trompe ſon beau-père *Laban*, conſervons la paix dans nos familles, et agiſſons avec juſtice envers nos parens. Si le patriarche *Ruben* déshonore le lit de ſon père *Jacob*, ayons cet inceſte en horreur. Si le patriarche *Juda* commet un inceſte encore plus odieux avec *Thamar* ſa belle-fille, n'en ayons que plus d'averſion pour ces iniquités. Quand *David* ravit la femme d'*Urias* et qu'il aſſaſſine ſon mari; quand *Salomon* aſſaſſine ſon frère; quand preſque tous les petits rois juifs ſont des meurtriers barbares, adouciſſons nos mœurs en liſant cette ſuite affreuſe de crimes. Liſons enfin toute la Bible dans cet eſprit; elle inquiéte celui qui veut être ſavant, elle conſole celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le ſens caché des Ecritures eſt celle de regarder chaque événement comme un emblême hiſtorique et phyſique. C'eſt la méthode qu'ont employée St *Clément*, le grand *Origène*, le reſpectable St *Auguſtin*, et tant d'autres pères. Selon eux, le morceau de drap rouge que la proſtituée *Rahab* pénd à ſa fenêtre eſt le ſang de JESUS-CHRIST. *Moïſe* étendant les bras annonce le ſigne de la croix. *Juda* liant ſon ânon à la vigne figure l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jéruſalem. St *Auguſtin* compare l'arche

de *Noé* à JESUS. S[t] *Ambroise*, dans son livre septième *de Arcâ*, dit que la petite porte de dégagement pratiquée dans l'arche signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des alimens. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'Ecriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit, et elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Ecartons tous les sujets de dispute qui divisent les nations, et pénétrons-nous des sentimens qui les réunissent. La soumission à DIEU, la résignation, la justice, la bonté, la compassion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les commerçans qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entre eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque : ils sont par ces principes les liens de toutes les nations. Mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, et qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, et que les autres hommes marchent

dans les ténèbres ; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre humain ?

Je ne dissimulerai point que les plus savans hommes assurent que le Pentateuque n'est point de *Moïse*. *Newton*, le grand *Newton*, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie qui avait tant approfondi l'histoire ancienne, attribue le Pentateuque à *Samuël*. D'autres savans respectables croient qu'il fut fait du temps d'*Ozias* par le scribe *Saphan* ; d'autres enfin prétendent qu'*Esdras* en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de *Moïse*. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le Décalogue, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en dispute sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à *Edouard III*, les autres à *Edouard II* ; mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les trouvons justes et utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Diſtinguons toujours l'hiſtoire du dogme, et le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les légiſlateurs ont enſeignée, et que tous les peuples ont reçue.

O morale ſainte ! ô mon Dieu qui en êtes le créateur ! je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province ; vous régnez ſur tous les êtres penſans et ſenſibles. Vous êtes le Dieu de *Jacob*, mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce diſcours, mes chers frères, ſans vous parler des prophètes. C'eſt un des grands objets ſur leſquels nos ennemis penſent nous accabler : ils diſent que dans l'antiquité tout peuple avait ſes prophètes, ſes devins, ſes voyans. Mais ſi les Egyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'enſuit-il que les Juifs ne puſſent en avoir de véritables ? On prétend qu'ils n'avaient aucune miſſion, aucun grade, aucune autoriſation légale ; cela eſt vrai, mais ne pourraient-ils pas être autoriſés par DIEU même ? Ils s'anathématiſaient les uns les autres, ils ſe traitaient réciproquement de fourbes et d'inſenſés ; et le prophète *Sedecias* oſe même donner un ſoufflet au prophète *Michée* en préſence du roi *Joſaphat* : nous n'en diſconvenons pas. Les paralipomènes rapportent ce fait. Mais un miniſtère eſt-il

moins ſaint quand les miniſtres le déshonorent ? et nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de ſe donner des ſoufflets ?

DIEU ordonne à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin ; de mettre des excrémens humains ſur ſon pain ; de partager enſuite ſes cheveux en trois parties, et d'en jeter une dans le feu ; de ſe faire lier ; de coucher trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, et quarante ſur le côté droit. DIEU commande expreſſément au prophète *Oſée* de prendre une fille de fornication ; et d'en avoir des enfans de fornication. DIEU veut enſuite qu'*Oſée* couche avec une femme adultère pour quinze drachmes et un boiſſeau et demi d'orge. Tous ces commandemens de DIEU ſcandaliſent les eſprits qui ſe diſent ſages ; mais ne ſeront-ils pas plus ſages, s'ils voient que ce ſont des allégories, des types, des paraboles conformes aux mœurs des Iſraélites ; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ſes uſages, ni demander compte à DIEU des ordres qu'il a donnés en conſéquence de ces uſages reçus ?

DIEU n'a pu ordonner ſans doute à un prophète d'être débauché et adultère ; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes et les adultères de ſon peuple chéri. Si nous ne liſions pas la Bible dans cet eſprit,

hélas ! nous ferions révoltés et indignés à chaque page.

Edifions-nous de ce qui fait le fcandale des autres ; tirons une nourriture falutaire de ce qui leur fert de poifon. Quand le fens propre et littéral d'un paffage paraît conforme à notre raifon, tenons-nous-en à ce fens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un fens caché dans lequel la vérité et les bonnes mœurs fe concilient avec la fainte Ecriture. C'eft ainfi qu'en ont ufé tous les pères de l'Eglife ; c'eft ainfi que nous agiffons tous les jours dans le commerce de la vie : nous interprétons toujours favorablement les difcours de nos amis et de nos partifans. Traiterons-nous avec plus de dureté les faints livres des Juifs qui font l'objet de notre foi ? Enfin, lifons les livres juifs pour être chrétiens ; et s'ils ne nous rendent pas plus favans, qu'ils fervent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation du nouveau Testament.

MES FRERES,

Il est dans le nouveau Testament, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, et des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les évangiles qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus savans que moi examinent si la Ste Famille se transporta en Egypte après le massacre des enfans de Bethléem, selon St *Matthieu*; ou si elle resta en Judée, selon St *Luc*; qu'ils recherchent si le père de *Joseph* s'appelait *Jacob*, son grand-père *Mathan*, son bisaïeul *Eléazar*; ou bien si son bisaïeul était *Lévi*, son grand-père *Mathat*, et son père *Héli*: qu'ils disposent selon leurs lumières de cet arbre généalogique; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit; mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. *Paul* apôtre dit, lui même, dans sa première

épître à *Timothée*, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en ferons pas plus gens de bien quand nous faurons précifément quels étaient les aïeux de *Jofeph*, dans quelle année JESUS vint au monde, et fi *Jacques* était fon frère ou fon coufin-germain. Que nous fervira d'avoir confulté ce qui nous refte des annales romaines, pour voir fi en effet *Augufte* ordonna qu'on fît un dénombrement des peuples de toute la terre, quand *Marie* était enceinte de JESUS, quand *Quirinus* était gouverneur de la Syrie, et qu'*Hérode* régnait encore en Judée? *Quirinus*, que faint *Luc* appelle *Cyrinus* (difent les favans), ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après: ce n'était pas du temps d'*Hérode*, c'était du temps d'*Archelaüs*, et jamais *Augufte* n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'épître aux Hébreux attribuée à *Paul* n'eft point de *Paul;* que ni l'Apocalypfe ni l'Evangile de *Jean* ne font de *Jean;* que le premier chapitre de cet Evangile eft évidemment d'un grec platonicien; qu'il eft impoffible que ce livre foit d'un juif; que jamais un juif n'aurait fait prononcer ces paroles à JESUS: *Je vous fais un commandement nouveau; c'eft que vous vous aimiez les uns les autres.* Certes, difent-ils, ce commandement n'était point nouveau.

Il eſt énoncé expreſſément, et en termes plus énergiques, dans les lois du Lévitique : *Tu aimeras ton* DIEU *plus que toute autre choſe, et ton prochain comme toi-même.* Un homme tel que JESUS-CHRIST, diſent-ils ; un homme ſavant dans les écritures, et qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans ; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi ; et ſon diſciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur ſi palpable.

Mes frères, ne nous troublons point, ſongeons que JESUS parlait un idiome peu intelligible aux Grecs, compoſé du ſyriaque et du phénicien ; que nous n'avons l'Evangile de S[t] *Jean* qu'en grec ; que cet Evangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de JESUS ; que les copiſtes peuvent aiſément avoir altéré le texte ; qu'il eſt plus probable que le texte portait : *Je vous fais un commandement qui n'eſt pas nouveau*, qu'il n'eſt probable qu'il portât en effet ces mots : *Je vous fais un commandement nouveau.* Enfin, revenons à notre grand principe ; le précepte eſt bon : c'eſt à nous à le ſuivre ſi nous pouvons ; ſoit que *Zoroaſtre* l'ait annoncé le premier, ſoit que *Moïſe* l'ait écrit, ſoit que JESUS l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaiſſes

ténèbres de l'antiquité, pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de JESUS furent une éclipse de soleil dans la pleine lune ; si un astronome nommé *Phlégon*, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelque autre a jamais observé l'étoile des trois mages ? Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire ; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres ; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre, vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreux avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta DIEU dans le désert ; comment il le tenta pendant quarante jours ; comment il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui offre à DIEU tous ces royaumes pourvu que DIEU l'adore, pourra révolter votre esprit ; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles et sous tant d'autres ; votre entendement se fatiguera en vain ; chaque parole vous plongera dans l'incertitude et

dans les angoisses d'une curiosité inquiéte, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble ; si les lords *Herbert*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke* ; si les *Tindal*, les *Toland*, les *Collins*, les *Whilston* les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Swift*, étaient témoins de notre douce et innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris et d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de JESUS ; il adorait un DIEU, et nous l'adorons. Il méprisait de vaines cérémonies, et nous les méprisons. Aucun Evangile n'a dit que sa mère fût mère de DIEU ; aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à DIEU, ni qu'il eût deux natures et deux volontés dans une même personne, ni que le S[t] Esprit procédât du Père et du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Evangile que les disciples de JESUS doivent s'arroger le titre de *saint père*, de *milord*, de *monseigneur* ; que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de

cultivateurs

cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent, et qu'ils arrosent de pleurs. L'Evangile n'a point dit aux évêques de Rome : Forgez une donation de *Constantin*, pour vous emparer de la ville des *Scipions* et des *Césars* ; pour oser être suzerains du royaume de Naples : Evêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. JESUS fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des disciples de *Pen* et de *Fox*, ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient, une mitre d'or en tête, entourés de soldats ; s'ils ravissaient la substance des peuples ; s'ils voulaient commander aux rois ; si leurs satellites, suivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbécilles, croyez à *Fox* et à *Pen*, ou vous allez expirer dans les supplices ?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de JESUS, et l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom ; entre leur avarice et sa pauvreté ; entre leurs débauches, et sa chasteté ; entre sa soumission, et leur sanguinaire tyrannie.

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a fait plus d'impression que

ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper, avant qu'on le conduisît au supplice : *Si j'ai mal dit, rendez témoignage du mal ; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre, sur des choses qu'il est impossible d'entendre ; si je vois la miséricorde de DIEU là où vous ne voulez voir que sa puissance ; si j'ai dit que tous les disciples de JESUS étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler à vos pieds ; si je n'ai adoré que DIEU seul, quand vous lui avez donné des associés ; enfin si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal ; et si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures et d'opprobre? pourquoi me poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort? Hélas! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre et m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles ; que votre opinion est divine ; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle ; que toute la terre embrassera un jour votre opinion ; que le monde vous sera soumis ; que vous régnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion

peut-elle donc vous nuire ? Vous ne me craignez pas, et vous me perſécutez ! Vous me mépriſez, et vous me faites périr !

Que répondre, mes frères, à ces modeſtes et puiſſans reproches ? ce que répond le loup à l'agneau : *Tu as troublé l'eau que je bois.* C'eſt ainſi que les hommes ſe ſont traités les uns les autres, l'Evangile et le fer à la main ; prêchant le déſintéreſſement, et accumulant des tréſors ; annonçant l'humilité, et marchant ſur les têtes des princes proſternés ; recommandant la miſéricorde, et feſant couler le ſang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Evangile quelque parabole dont le ſens puiſſe être détourné en leur faveur, par quelque interprétation frauduleuſe, ils s'en ſaiſiſſent comme d'une enclume ſur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Eſt-il parlé de deux glaives ſuſpendus à un plafond ? ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il eſt dit qu'un roi a tué ſes bêtes engraiſſées, a forcé des aveugles, des eſtropiés de venir à ſon feſtin, et a jeté celui qui n'avait pas ſa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures ; eſt-ce une raiſon, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive,

de vous difloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce feftin ; de vous tuer, comme ce roi a tué fes bêtes engraiffées ? C'eft pourtant fur de telles équivoques que l'on s'eft fondé fi fouvent pour défoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles : *Je ne fuis pas venu apporter la paix, mais le glaive*, ont fait périr plus de chrétiens, que la feule ambition n'en a jamais immolés.

Les juifs difperfés et malheureux fe confolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours oppofés les uns aux autres, depuis les premiers jours du chriftianifme, toujours en guerre ou publique ou fecrète, perfécutés et perfécuteurs, oppreffeurs et opprimés ; ils font unis entre eux, et ils rient de nos querelles éternelles. Il femble que nous n'ayons été occupés que du foin de les venger.

Miférables que nous fommes, nous infultons les païens, et ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques ; ils n'ont jamais verfé une goutte de fang pour expliquer un dogme ; et nous en avons inondé la terre. Je vous dirai fur-tout dans l'amertume de

mon cœur : JESUS a été perfécuté, quiconque penfera comme lui, fera perfécuté comme lui. Car enfin, qu'était JESUS aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement foupçonner fa divinité ? C'était un homme de bien, qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre les fuperftitions des riches pharifiens et des prêtres infolens; c'était le *Socrate* de la Galilée. Vous favez qu'il dit à ces pharifiens : *Malheur à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez le chameau ! Malheur à vous, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes au-dedans pleins de rapines et d'impuretés !* (*h*)

Il les appelle fouvent, *fépulcres blanchis, race de vipères*. Ils étaient pourtant des hommes conftitués en dignité. Ils fe vengèrent par le dernier fupplice. *Arnaud de Brefcia, Jean Hus, Jérôme de Prague* endirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, et ils furent fuppliciés de même. Ne choquez jamais la fuperftition dominante, fi vous n'êtes affez puiffans pour lui réfifter, ou affez habiles pour échapper à fa pourfuite. La fable de *Notre-Dame de Lorette* eft plus extravagante que toutes les métamorphofes d'*Ovide*, il eft vrai : le miracle de *San-Gennaro* à Naples

(*h*) *Matthieu*, XXIII.

eſt plus ridicule que celui d'*Egnatia* dont parle *Horace*, j'en conviens ; mais dites hautement à Naples, à Lorette, ce que vous penſez de ces abſurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en eſt pas ainſi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a ſes erreurs, mais moins groſſières ; et le peuple le moins ſuperſtitieux eſt toujours le plus tolérant.

Rejetons donc toute ſuperſtition, afin de devenir plus humains ; mais en parlant contre le fanatiſme, n'irritons point les fanatiques ; ce ſont des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adouciſſons leurs maux, ne les aigriſſons jamais ; et feſons couler goutte à goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejeteraient avec horreur, ſi on le leur préſentait à pleine coupe.

CINQUIEME HOMELIE.

SUR LA COMMUNION,

Prononcée le jour de Pâques.

NOUS voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste et la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'est-ce que la communion ? c'est mettre en commun ses devoirs ; c'est se communiquer l'esprit fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le CHRIST, que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fît ces choses en mémoire de lui ;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie ; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois ; il est vrai que nous n'en voyons point chez un inconnu pour lui dire, comme dans St *Matthieu : Le maître vous envoie dire, je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples :* nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous

mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales ?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle, différente de la réelle ; je n'entrerai dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le pape *Innocent III*, dans son quatrième livre des mystères, épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de JESUS, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, et de quelle matière seraient ses excrémens ; ces matières sont trop relevées pour moi.

Que *Durand*, dans son Rational (*a*), décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidens ; que *Tolet* (*b*), dans son instruction sacerdotale, affirme qu'un prêtre pourrait consacrer et transsubstantier tout le pain d'un boulanger, et tout le vin d'un cabaretier ; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point, à moins

(*a*) Liv. IV, chap. 41.

(*b*) *Tolet, de sacerdotum instructione*, liv. II, chap. 25.

que

que le prêtre n'en ait l'intention expreſſe ; que pluſieurs docteurs diſent que, dans l'euchariſtie, il y a quantité ſans *quantum*, et accident ſans ſubſtance ; qu'ils déclarent qu'on peut être camus ſans avoir de nez, et boiteux ſans avoir de jambes, *ſimitas ſine naſo, claudicatio ſine crure :* je ne vois pas que la connaiſſance de ces queſtions ſublimes ſerve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus, pour avoir approfondi comment on peut être camus ſans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, Meſſieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'eſt que le ſang a coulé pendant deux ſiècles pour ces queſtions théologiques, et que notre reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, a fait brûler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur exiſtât ſans un corps rond, et qu'il y eût de la blancheur ſans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger enſemble, en nous rappelant la mémoire des calamités et des horreurs qui ont inondé preſque toute l'Europe pour des choſes dont les Cafres, les Hottentots rougiraient, et concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la ſainte cérémonie que nous

allons faire, un *facrement ;* à la bonne heure : je ne viens pas ici pour difputer fur des mots. Nous ne favons, ni vous ni moi, ce que c'eft qu'un facrement ; c'eft un mot latin qui fignifiait *ferment* chez les Romains : je ne vois pas que nous faffions ici aucun ferment. On nous dit aujourd'hui que facrement veut dire *myftère ;* j'y confens encore, fans favoir le moins du monde ce que c'eft qu'un myftère : ce mot fignifiait chez les Grecs une chofe cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des chofes cachées dans la religion ? tout ne doit-il pas être public, tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, et que le même foleil éclaire ?

Si on venait nous dire que l'adoration de DIEU, l'amour du prochain, la juftice, la modeftie, la compaffion, l'aumône, font des myftères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs fentimens, leur conduite, que dans l'idée de mal faire, et dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile ? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurifconfultes ? Comment

pourrions-nous ſuivre cette loi, ſur-tout ſi ſes interprètes ne s'étaient jamais accordés. Toute loi qui n'eſt pas claire, préciſe, intelligible à tous les eſprits n'eſt qu'un piége tendu par la fourberie à la ſimplicité. Une ordonnance myſtérieuſe d'un ſouverain ſerait même quelque choſe de ſi abſurde et de ſi intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple ſur la terre. Accuſerons-nous DIEU d'avoir fait ce que les tyrans les plus inſenſés n'ont jamais eu la démence de faire? DIEU n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre humain? que dis-je? à la plus petite partie du genre humain, pour ſe cacher entièrement à tout le reſte, et pour ne ſe montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui ſe ſont diſputé par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître? *Merſit-ne hoc pulvere verum ut caneret paucis?*

DIEU a dit à tous les hommes: Aimez-moi, et ſoyez juſtes. Voilà une loi claire, et ſur laquelle il eſt impoſſible de diſputer. Lorſque nous trouvons dans nos codes des paſſages équivoques, ce qui eſt un grand fléau du genre humain, nous tachons de les ramener au ſens le plus raiſonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui eſt la plus clairement énoncée. Or qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raiſonnable et de plus

lumineux que ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi?* C'eſt donc en vertu de ces paroles que nous ſommes aſſemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons néceſſaire, parce qu'elle eſt ordonnée, parce qu'elle nous inſpire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous uniſſant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptiſtes, ou memnoniſtes, qui ne communient point; les presbytériens qui communient en mangeant ſpirituellement JESUS-CHRIST; les luthériens et les anglicans qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le ſang et le vin; et les papiſtes même qui prétendent manger le corps et boire le ſang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres; mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux ſans les comprendre; nous nous uniſſons à eux malgré eux-mêmes, dans cet eſprit de charité qui fait du monde entier une grande famille diſperſée : *caritas humani generis*, dit *Cicéron*, s'il m'eſt permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute ſecte qui dit : Je ſuis ſeule

ſur la terre ; la lumière ne luit que pour moi ; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes ; ce n'eſt que pour moi que les vaſtes cieux ont été créés ; c'eſt-là ma demeure ; tout le reſte eſt condamné à un ſéjour d'horreur et de déſolation éternelle.

Ce cruel langage eſt bien moins celui d'un cœur reconnaiſſant qui remercie DIEU de l'avoir diſtingué de la foule des êtres, que l'expreſſion d'un orgueil inſenſé qui ſe complaît dans ſes illuſions téméraires. La dureté accompagne néceſſairement un tel orgueil. Comment un homme malheureuſement pénétré d'une ſi abominable croyance, aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il penſe être en horreur à DIEU, de toute éternité, et pour toute l'éternité ? Il ne les peut enviſager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme ſes ennemis ſous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'eſt que la nature, plus forte en lui que ſes préjugés, amollit malgré lui ſon cœur que ſa ſecte endurciſſait ; et la vertu naturelle que DIEU lui a donnée l'emporte ſur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, Meſſieurs, que le chef de la ſecte papiſte n'eſt pas le ſeul qui ſe diſe infaillible ;

ſachez que tous ceux qui ſont de ſa ſecte intolérante penſent être infaillibles comme lui ; et cela ne peut être autrement ; ils ont adopté tous ſes dogmes. Ce chef, ſelon eux, ne peut être dans l'erreur ; donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enſeigne, en feſant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'eſt perpétué ſur-tout dans les cloîtres. C'eſt là que dominent la perſuaſion ennemie de l'examen, et le fanatiſme enfant furieux de cette perſuaſion ; c'eſt là que rampe l'aveugle obéiſſance, brûlant du déſir de commander aux autres ; c'eſt là que ſe forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, et qui en gémit en ſecret, n'en eſt ſouvent que plus ardent à la répandre ; il jouit du plaiſir infame de faire croire ce qu'il ne croit pas, et ſon hypocriſie eſt quelquefois plus perſécutrice que le fanatiſme lui-même.

Voilà le joug ſous lequel une partie de l'Europe baiſſe encore la tête, le joug que nous déteſtons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté, lorſqu'un légat venait dans notre île ouvrir et fermer le ciel à prix d'or ; vendre des indulgences, et recueillir des décimes ; effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait ſaintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois,

mes frères ; mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus, qu'il faut en rappeler souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie et la discorde. Ici nous sommes tous égaux ; ici nous participons tous au même pain et au même vin ; ici nous rendons à l'Etre des êtres les mêmes actions de grâce. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maîtres, ni la manière dont nous devons honorer le maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrétement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions des consciences. Ce sont-là en effet des mystères, c'est-là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix ; sa communion n'est que la réjection des autres hommes ; tout est à ses yeux ou hérétique ou infidèle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des *Césars*, elle n'a point changé de maximes ; et quoique les yeux de presque toutes les nations

ſe ſoient enfin ouverts ſur ſes prétentions abſurdes et ſur ſes déprédations, elle conſerve dans ſa décadence le même orgueil qui la poſſédait quand elle voyait tant de rois à ſes genoux. C'eſt en vain que notre premier légiſlateur a dit : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. L'évêque de Rome ſe dit toujours le premier des hommes, parce qu'il ſiége dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penſeriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui ſe croirait le ſouverain de tous les géomètres de nos provinces, ſous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale ? Ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'aviſait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles, ſans un édit émané de ſon portefeuille ? C'eſt-là cependant ce qu'a fait l'Egliſe romaine ; à cela près que les opinions qu'elle enſeigne ne ſont pas tout-à-fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne ſoit point perſécutante ; et nous regardons les papiſtes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous diſent :

Vous êtes dans l'erreur, et nous vous réprouvons. Nous leur répondons : Vous nous paraiſſez être dans l'eſclavage, dans l'ignorance, dans la démence ; nous vous plaignons et nous vous chériſſons.

Que le fruit de notre communion ſoit donc toujours, mes frères, de voir les faibleſſes et les misères humaines ſans averſion et ſans colère, et d'aimer, s'il ſe peut, ceux que nous jugeons déraiſonnables, autant que ceux qui nous ſemblent être dans le chemin de la vérité, quand ils penſent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils puiſſent être, d'adorer DIEU et d'aimer ſon prochain ; que nous ſervirait d'examiner quel jour JESUS fit le ſouper de la pâque, et s'il était couché ſur un lit en mangeant comme les ſeigneurs romains, ou s'il mangea debout, un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs ? La morale qui doit diriger toutes nos actions en ſera-t-elle plus pure, lorſque nous aurons diſcuté ſi JESUS fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive ? Si cela n'eſt pas clair dans les Evangiles, il eſt très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent et qui ſuivent cette cérémonie.

Pluſieurs ſavans s'inquiètent que l'Evangile

de St *Jean* ne dise pas un seul mot de l'institution de l'eucharistie, de la bénédiction du pain, et de ces paroles mystérieuses qui ont causé tant de malheurs : *Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang*. Ils s'étonnent que le disciple bien-aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes qui assistèrent à son supplice ; saint *Matthieu* disant qu'elles étaient loin, et saint *Jean* affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, et que JESUS leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans St *Jean* : *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu*, ont fourni à l'Eglise de ceux qu'on appelle sociniens un prétexte qu'ils ont cru plausible, de soutenir que JESUS n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de DIEU.

On ne s'accorde pas sur le lieu duquel il monta au ciel. St *Luc* dit que ce fut en Béthanie ; St *Marc* ne dit pas en quel endroit ; saint *Matthieu*, St *Jean*, n'en parlent pas. St *Luc* même, dans son évangile, nous fait entendre que JESUS monta au ciel le lendemain de sa résurrection ; et dans les Actes des apôtres, il dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savans,

mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissans.

La naissance, la vie et la mort de JESUS, sont l'éternel sujet de disputes interminables. St *Luc* nous dit qu'*Auguste* ordonna un dénombrement de toute la terre, et que *Joseph* et *Marie* vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique *Joseph* ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni *Flavien Josephe* lui-même ne parlent de ce dénombrement. *Luc* dit que *Joseph* et *Marie* furent dénombrés sous *Cirinius* ou *Quirinius*, gouverneur de Syrie; mais il est avéré par *Tacite* que ce *Cirinius* ou *Quirinius* ne gouverna la Syrie que dix ans après, et que c'était alors *Quintilius Varus* qui était gouverneur. *Luc* donne pour grand-père à JESUS *Héli*, père de *Joseph*; *Matthieu* donne à *Joseph*, *Jacob* pour père : et tous deux, en donnant à chacun à *Joseph* une généalogie absolument différente, disent que JESUS n'était pas son fils. *Luc* assure que *Joseph* et *Marie* emmenèrent JESUS en Galilée; *Matthieu* dit qu'ils l'emmenèrent en Egypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de *Joseph*, que nous en reviendrait-il ? quel fruit en retirerions-

nous ? en ferions-nous plus gens de bien ? n'eſt-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, ſoit que le père de *Joſeph* s'appelât *Héli* ou *Jacob*, ſoit qu'on ait emmené l'enfant JESUS en Galilée ou en Egypte ? Que *Luc* s'accorde ou ne s'accorde pas avec *Matthieu*, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en feront pas moins riches, et nous ne leur envierons pas leurs richeſſes.

Il n'y a pas une page dans l'Ecriture qui n'ait été un ſujet de conteſtation, et par conſéquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers frères, dans les ténèbres où nous marchons ? Je vous l'ai déjà dit, et vous le penſez comme moi : nous devons rechercher la juſtice plus que la lumière, et tolérer tout le monde, afin que nous ſoyons tolérés.

SERMON

PRECHÉ A BASLE,

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

Par JOSIAS ROSSETTE.

COMMENÇONS l'année, Meſſieurs, par rendre grâce à DIEU du plus grand événement qui ait ſignalé le ſiècle où nous vivons ; ce n'eſt pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des ſouverains qui habitent le bord du Danube, ou contre ceux qui ſortent des bords de la Garonne, de la Loire et du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévaſtation en Germanie, et pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont uſurpé le nom de gloire, et qui ſont plus déteſtées par les ſages qu'elles ne ſont vantées par les inſenſés. S'il eſt une conquête dans l'auguſte entrepriſe que nous célébrons, c'eſt une conquête ſur le fanatiſme ; c'eſt la victoire de l'eſprit pacificateur ſur l'eſprit de perſécution ; c'eſt le genre humain rétabli

dans ses droits, des bords de la Vistule aux rivages de la mer Glaciale et aux montagnes du Caucase, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reste de l'Europe.

Deux têtes couronnées se sont unies pour rendre aux hommes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conscience. Il semble que dans ce siècle DIEU ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de persécutions chrétiennes, exercées presque sans interruption, pour noyer dans le sang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Russie non-seulement établit la tolérance universelle dans ses vastes Etats, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette espèce depuis que la terre existe; une armée de paix, qui ne sert qu'à protéger les droits des citoyens, et à faire trembler les persécuteurs. O roi sage et juste, qui avez présidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince sans orgueil, et prêtre sans superstition, soyez bénis et imités dans tous les siècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la consolation du genre humain, que les jésuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, eussent été chassés de la Chine et des Indes, du Portugal et de l'Espagne, de Naples et du Mexique, et sur-tout de la France qu'ils avaient si long-temps troublée; mais enfin,

ce ne ſont que des victimes ſacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raiſon univerſelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit : Chaſſons les jéſuites, afin que nos peuples ſoient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'Etat les biens immenſes engloutis dans tant de monaſtères, et à la ſociété tant d'eſclaves inutiles ou dangereux. Les jéſuites ſont exterminés; mais leurs rivaux ſubſiſtent. Il ſemble même que ce ſoit à leurs rivaux qu'on les immole. Les diſciples de l'inſenſé *Ignace*, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errans de l'évêque de Rome, diſparaiſſent ſur la terre; mais les diſciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un *François d'Aſſiſe*, couvrent une partie de l'Europe; les enfans du perſécuteur *Dominique* triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni à Naples : Citoyens qui ne reconnaiſſez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, ſujets qui n'êtes ſoumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'Evangile, vivez en paix; que vos mariages confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévaſtées par tant de malheureuſes guerres; occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouiſſez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques

royaumes ; et on tremble au fecond ; la raifon eft plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la fageffe viendrait d'Orient, tandis que fur les bords de l'Euphrate et de l'Indus on difait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin elle arrive du Nord. Elle vient nous éclairer ; elle tient le fanatifme enchaîné ; elle s'appuie fur la tolérance qui marche toujours auprès d'elle, fuivie de la paix confolatrice du genre humain.

Il faut que vous fachiez que l'impératrice du Nord a raffemblé dans la grande falle du kremelin à Mofcou fix cents quarante députés de fes vaftes Etats d'Europe et d'Afie, pour établir une nouvelle légiflation qui foit également avantageufe à toutes fes provinces. C'eft là que le mufulman opine à côté du grec, le païen auprès du papifte, et que l'anabaptifte confère avec l'évangélique et le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les fépare.

Enfin donc, grâces au ciel, il s'eft trouvé un génie fupérieur qui, au bout de près de dix-huit fiècles s'eft fouvenu que tous les hommes font frères. Déjà un anglais en France, un *Berwick*, évêque de Soiffons, avait ofé dire dans fon célèbre mandement de 1757, que

les

les Turcs sont nos frères, ce que ni *Bossuet*, ni *Massillon*, n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement; aucun n'avait posé cette loi bienfesante pour la base des lois de l'Etat; aucun n'avait dit à la Tolérance en présence des nations : Asseyez-vous sur mon trône. . . . .

Elevons nos voix pour célébrer ce grand exemple, mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le temps est venu d'agrandir la sphère de nos idées, et d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leur devoir des grandes. . . . . . . !

Nous sommes tous de la même religion sans le savoir. Tous les peuples adorent un DIEU des extrémités du Japon aux rochers du mont Atlas : ce sont des enfans qui crient à leur père en différens langages. Cela est si vrai et si avéré, que les Chinois, en signant la paix avec les Russes, le 8 septembre 1689, la signèrent au nom du même DIEU. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires,

montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues : *Nous prions le* DIEU, *seigneur de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir les traîtres qui rompraient cette paix sacrée.*

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg, qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève : Je ne vous connais pas ; j'invoque des saints, et vous n'invoquez que DIEU ; je crois au concile de Trente, et vous à l'Evangile : aucune correspondance ne peut subsister entre nous ; votre fils ne peut épouser ma fille ; vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité : *Vous n'avez point écouté mon assemblée, vous êtes pour moi comme un païen, et comme un receveur des deniers de l'Etat.*

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, et nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, et la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité si un grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes et de Sparte ? en quelque endroit de la Gréce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux ; celui dont la cité était sous la protection d'*Hercule* allait sacrifier dans Athènes à *Minerve* ; on les voyait associés

aux mêmes myſtères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus ſacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hoſpitalité rendait au moins pour quelque temps le ſcythe concitoyen de l'athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur abſurde. On ne vit pas depuis *Romulus* un ſeul citoyen romain inquiété pour ſa manière de penſer; et tous les jours, le ſtoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient enſemble les douceurs de la ſociété; leurs diſputes n'étaient qu'inſtructives. Il penſaient, ils parlaient, ils écrivaient, dans une ſécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confuſion; nous n'avons qu'à rougir, nous qui, étant frères par nos traités, ſommes encore ſi étrangers les uns aux autres par nos dogmes; nous qui, après avoir eu la gloire de chaſſer nos tyrans, avons eu l'horreur et la honte de nous déchirer par des guerres civiles, pour des chimères ſcolaſtiques.

Je ſais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons enivrés du fanatiſme qui empoiſonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, et Zurich de la religion réformée.

S'ils versèrent le ſang de leurs compatriotes après avoir récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas ; s'ils firent après la bataille de Capel écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre paſteur *Zuingle ;* s'ils firent, en priant DIEU, jeter ſes membres dans les flammes, ces abominations ne ſe renouvellent plus. Mais il reſte toujours entre le romain et le proteſtant, un levain de haine que la raiſon et l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il eſt vrai, les perſécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France ; mais nous avons vu depuis peu, dans une ville étroitement alliée à la Suiſſe, un paſteur doux et charitable, forcé de renoncer à ſa patrie, pour avoir ſoutenu que l'Etre créateur eſt bon, et qu'il eſt le DIEU de miſéricorde, encore plus que le DIEU des vengeances. Qu'un homme ſavant et modéré avance parmi nous que JESUS-CHRIST n'a jamais pris le nom de DIEU, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures et deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que longtemps après lui ; n'entendez-vous pas auſſitôt cent ignorans crier au blaſphême, et demander ſon châtiment ? Nous voulons paſſer pour tolérans ; que nous ſommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre !

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérans, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs appelés *quakers* qui sont tolérans, eux qui au nombre de plus de quatre-vingts mille dans la Pensilvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde, eux qui seuls de tous les peuples transplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appelés *sauvages*. C'était le grand philosophe *Locke* qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation, que sept pères de famille, fussent-ils turcs ou juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérens pourraient parvenir aux charges de l'Etat.

Que dis-je? l'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé long-temps pour aussi volages que cruels. Ils ont leur Saint-Barthelemi en horreur; ils rougissent de l'outrage fait au grand *Henri IV*, par la révocation de l'édit de Nantes; on venge la cendre de *Calas;* on adoucit l'affreuse destinée de la famille *Sirven*. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de *Fleuri*. On chasse les jésuites, les plus intolérans des hommes: on réprime doucement la brutale

animosité des jansénistes. On impose silence à la sorbonne sur l'article de la tolérance lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin, la haute prudence de *Louis XV* a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, et ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement devenu plus éclairé apaise avec le temps toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérans à notre tour : nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestans nos frères ?

Disons aux nations, mais disons sur-tout à nous-mêmes : JESUS-CHRIST a daigné converser également avec la courtisanne de Jérusalem et avec la courtisanne de Samarie ; il s'est fait parfumer les pieds par l'une, parce qu'elle l'avait beaucoup aimé ; il s'est arrêté long-temps avec l'autre sur le bord d'un puits.

S'il a dit anathême aux receveurs des deniers publics, il a soupé chez eux, il a appelé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé l'eau en vin

à des noces, où les convives, déjà trop échauffés, semblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne, venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive et la dissention dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en *Adam*, ô mystère incompréhensible! JESUS quatre mille ans après a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations; ô mystère plus incompréhensible encore! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfans de la maison, il dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de JESUS-CHRIST; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers ? Quoi ! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne? Quoi ! un Français, parce qu'il est de la communion romaine et qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout suisse, de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale !

Avouons que, malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724, que la haine languedocienne arracha au cardinal de *Fleuri* contre les pasteurs évangéliques, c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française, qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut vous le dire; vous êtes chrétiens, et vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt et le christianisme? Ce christianisme vous ordonne l'hospitalité, et rien n'est moins hospitalier que vous. Votre intérêt est que l'étranger s'établisse dans votre patrie : car assurément il n'y viendra pas chercher les honneurs et la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs : un étranger ne pourrait acheter dans votre

territoire

territoire un domaine, que pour partager avec vous ſes revenus. Le bonheur ineſtimable de vivre ſans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un ſeul homme, de n'être ſoumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funeſtes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras ; vous les rebutez par des uſages que l'inimitié et la crainte établirent autrefois, et qui ne doivent plus ſubſiſter aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des temps de trouble et de terreur, doit être aboli dans les jours de paix et de ſécurité.

Le proteſtant a craint autrefois que le catholique n'apportât la tranſſubſtantiation, les reliques, les taxes romaines, et l'eſclavage, dans ſa ville. Le catholique a craint que le proteſtant ne vînt attriſter la ſienne par ſa manière d'expliquer l'Evangile, et par le pédantiſme reproché aux conſiſtoires. Pour avoir la paix il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps ſont changés ; la controverſe, les diſputes de l'école qui ont ſi long-temps allumé par-tout la diſcorde, ſont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il eſt encore des fanatiques, il n'eſt point

de bourgeois, de cultivateur, d'artifan, qui les écoute. La lumière fe répand de proche en proche, et la religion ne fait prefque plus de mal.

Qui eft celui d'entre vous qui n'affermera pas fon champ et fa vigne à un anabaptifte, à un quaker, à un focinien, à un memnonifte, à un piétifte, à un morave, à un papifte, s'il eft sûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au fyftême de *Zuingle ?* Les terres de Genève ne font cultivées que par des papiftes favoyards; ce font des papiftes lombards qui labourent les champs des cantons que nous poffédons dans le Milanais; et plus d'un proteftant fabrique des toiles, dont la vente enfle le tréfor de l'abbé de Saint-Gall.

Or, fi la malheureufe divifion que les différentes fectes du chriftianifme ont mife entre les hommes, n'empêche pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres, dans le feul but de gagner quelque argent; pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternifent enfemble, pour jouir des charmes de la vie civile? N'eft-il pas abfurde que vous puiffiez avoir un fermier catholique, et que vous ne puiffiez pas avoir un concitoyen catholique?

Je ne vous propofe pas de recevoir parmi

vous des prêtres romains, des moines romains; ils se sont fait un devoir cruel d'être nos ennemis; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, et ils nous en feraient bientôt une réelle : ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses et votre liberté, en admettant parmi vous tout séculier à son aise, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier italien, il n'y a pas dans Rome un seul romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Evangile en sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des *Scipions*, et esclave d'un successeur de *Simon-Pierre*. Soyez sûrs que ce contraste bizarre et odieux d'un filet de pêcheur et d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain, qui, en voyant JESUS monté sur un âne, et le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté JESUS qui n'a pas seulement

de quoi payer une demi-drachme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, et de l'autre la chambre de la daterie, occupée sans cesse à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres; il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères; je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un seul homme un peu instruit qui soit véritablement papiste: non, le pape ne l'est pas lui-même; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croie infaillible, et revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui séparent la communion romaine et la nôtre: je prêche la charité et non la controverse; j'annonce l'amour du genre humain et non la haine; je parle de ce qui réunit tous les hommes et non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'Eglise romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience établie chez ses voisins. Vous avez vu dans la dernière guerre six cents mille hommes en armes, sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme

de croyance. L'Efpagne même, l'Efpagne appelle dans fes provinces une foule d'artifans proteftans pour ranimer fa vie que la barbarie infenfée de l'inquifition fefait languir dans la misère ; un fage miniftre brave le monftre de l'inquifition pour l'intérêt de fa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papifte, impofé dans des temps d'ignorance, puiffe jamais s'appefantir fur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland, lorfque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raifon, pendant quelques fiècles, de pénétrer chez les hommes ; mais quand elle y eft parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Etres penfans, ne redoutez plus rien de la fuperftition. Vous voyez tous les jours les confeils éclairés des princes catholiques mutiler eux-mêmes petit à petit ce coloffe autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernemens fentiront que l'Eglife eft dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglife. Le facerdoce, à la longue, mis à fa véritable place, fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magiftrature. En attendant, confervons les deux biens qui appartiennent effentiellement à l'homme, la liberté et l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent

et que les cantons proteſtans ne réſiſtent point par préjugé à leur raiſon éclairée ; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre eſprit et nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous ſommes une république, non pas en vertu de quelques argumens de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a ſervi qu'à nous diviſer, que la nature humaine nous réuniſſe. C'eſt aux cantons proteſtans à donner l'exemple, puiſqu'ils ſont plus floriſſans que les autres, plus peuplés, plus inſtruits dans les arts et dans les ſciences. N'emploierons-nous nos talens que pour les concentrer dans notre petite ſphère? L'homme iſolé eſt un ſauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de ſa nature. Une cité iſolée, inhoſpitalière, eſt parmi les ſociétés ce que le ſauvage eſt à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne ſoit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE L'HOMELIE DU PASTEUR BOURN,

Prêchée à Londres le jour de la Pentecôte, 1768.

VOICI le premier jour, mes frères, où la doctrine et la morale de JESUS fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le St Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige, qu'on ne peut en nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi *Pierre*, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir *Marc* pour son interprète ; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem ; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux et si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre

étonnée ? En effet, dit-on, c'eſt un miracle incompréhenſible, que JESUS reſſuſcité, montât lentement au ciel dans une nuée, à la vue de tous les Romains qui étaient ſur l'horizon de Jéruſalem, ſans que jamais aucun romain ait fait la moindre mention de cette aſcenſion, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de *Céſar*, les batailles de Pharſale et d'Actium, la mort d'*Antoine* et de *Cléopâtre*. Par quelle providence DIEU ferma-t-il les yeux à tous les hommes qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de ſpectateurs ? Comment DIEU a-t-il permis que les récits des chrétiens fuſſent obſcurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux ſeuls parlent, avaient été ſi publics ? Pourquoi le nom même d'*évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain ? Toutes ces queſtions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine et la morale de JESUS, qui doit être la nôtre.

Quelle eſt la doctrine prêchée le jour de la pentecôte ?

Que DIEU a rendu JESUS célèbre, et lui a donné ſon approbation. (*a*)

Qu'il a été ſupplicié. (*b*)

(*a*) Actes, chap. XXIX, verſ. 22. (*b*) Verſ. 23.

Que DIEU l'a ressuscité et l'a tiré de l'enfer ; c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse. (*c*)

Qu'il a été élevé par la puissance de DIEU, et que DIEU a envoyé ensuite son Saint-Esprit. (*d*)

C'est ainsi que *Pierre* s'explique à cent mille juifs obstinés, et il en convertit huit mille en deux sermons ; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres de JESUS parlent, ils en parlent comme de l'envoyé de DIEU, supplicié par les hommes, élevé en grâce devant DIEU, glorifié par DIEU même : saint *Paul* n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Evangile, ni dans les Actes des apôtres, que JESUS eut deux natures et deux volontés ; que *Marie* fut mère de DIEU ; que le S[t] Esprit procède du Père et du Fils ; qu'il établit sept sacremens ; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques et des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que

(*c*) Actes, vers. 24. (*d*) Vers. 33.

les premiers chrétiens se bornaient à adorer DIEU par JESUS, à exorciser les possédés par JESUS, à chasser les diables par JESUS, à guérir les malades par JESUS.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier *Tailor*; mais nous adorons DIEU, nous le bénissons, nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de JESUS en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine : *Tu aimeras* DIEU *et ton prochain.* JESUS n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, et qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. *Zoroastre* chez les Persans, *Thaut* chez les Egyptiens, *Brama* chez les Indiens, *Orphée* chez les Grecs, criaient aux hommes : *Aimez* DIEU *et le prochain.* Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

JESUS ne vous a pas dit : *Le diable chassé du ciel, et plongé dans l'enfer, en sortit malgré* DIEU, *pour se déguiser en serpent, et pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre de la science. Les enfans de cette*

femme ont été en conséquence coupables, en naissant, du plus horrible crime, et punis à jamais dans les flammes éternelles, tandis que leurs corps sont pourris sur la terre. Je suis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi; et cependant je ne racheterai que ceux à qui j'aurai donné une grâce efficace qui peut n'être point efficace. Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun évangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer* DIEU *et son prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples, auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois et plus céleste.

JESUS adorait DIEU et aimait son prochain en Galilée; adorons DIEU et aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous disent: JESUS était juif; il fut présenté au temple comme juif, circoncis comme juif, baptisé comme juif par le juif *Jean*, qui baptisait les Juifs selon l'ancien rit juif; et par une œuvre de surérogation juive, il payait le korban juif, il allait au temple juif, il judaïsa toujours, il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce qu'ils

étaient des prévaricateurs scélérats pétris d'orgueil et d'avarice, il n'en fut que meilleur juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut juif. O chrétiens ! soyez donc juifs..

Je réponds aux Juifs : Mes amis, (car toutes les nations sont mes amis) JESUS fut plus que juif ; il fut homme, il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un juif qu'un autre juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette et d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain ; et supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes et les cuillers des Egyptiens, quand vous vous enfuîtes d'Egypte comme des coquins; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, et de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes, vous fesiez arrêter le

ſoleil et la lune ; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainſi que JESUS recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du ſamaritain. Un juif eſt volé et bleſſé par d'autres voleurs juifs. Il eſt laiſſé dans le chemin, dépouillé, ſanglant, et demi-mort. Un prêtre orthodoxe paſſe, le conſidère, et pourſuit ſa route ſans lui donner aucun ſecours. Un autre prêtre orthodoxe paſſe, et témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque ſamaritain, un hérétique ; il panſe les plaies du bleſſé, il le fait tranſporter, il le fait ſoigner à ſes dépens. Les deux prêtres ſont des barbares. Le laïque hérétique et charitable eſt l'homme de DIEU. Voilà la doctrine, voilà la morale de JESUS, voilà ſa religion.

Nos adverſaires nous diſent que *Luc*, qui était un laïque, et qui a écrit le dernier de tous les évangéliſtes, eſt le ſeul qui ait rapporté cette parabole ; qu'aucun des autres n'en parle ; qu'au contraire, St *Matthieu* dit que JESUS (*e*) recommanda expreſſément de ne rien enſeigner aux Samaritains et aux Gentils ; qu'ainſi ſon amour pour le prochain ne s'étendait que ſur la tribu de *Juda*, ſur

(*e*) *Matth.* chap. X ; verſ. 5.

celle de *Lévi*, et la moitié de *Benjamin ;* et qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive et non la paix ; qu'il est venu pour diviser le père et le fils, le mari et la femme, et pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé ; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, et n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézareth ; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le temps des figues ;* il n'aurait pas dans ses paraboles enseigné qu'un maître agit justement, quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître ; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, et que *Pierre* fit mourir *Ananiah* et sa femme, pour n'avoir pas tout apporté. Si *Pierre*, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il

n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique : si *Pierre* pria DIEU de les faire mourir, il méritait que DIEU le punît : si DIEU seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles, qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale et la doctrine de JESUS, que sur tous les événemens de sa vie diversement rapportés. Il faudraît vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte ; et une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu ici pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres, dans les Epîtres de *Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun ; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces, en faveur

de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de DIEU sur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui de deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par JESUS même au chapitre XXI de *Luc*, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant JESUS et après JESUS; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, et qui ne peut être nié par personne : *Il faut aimer* DIEU *et son prochain.*

Si l'Ecriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons* DIEU *et les hommes*, fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la Genèse effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'*Ezéchiel* scandalisaient, on en défendit de même la lecture; le Cantique

des

cantiques pouvait porter les jeunes hommes et les jeunes filles à l'impureté, *Théodore* de Mopſuète, les rabbins, *Grotius*, *Châtillon*, et tant d'autres, nous apprennent qu'il n'était permis de lire cè cantique qu'à ceux qui étaient ſur le point de ſe marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il ſerait abominable d'imiter ! Où ſerait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme *Jahel*, laquelle trahit *Sizara* pour lui enfoncer un clou dans la tête ; comme *Judith* qui ſe proſtitua à *Holoferne* pour l'aſſaſſiner; comme *Eſther* qui, après avoir obtenu de ſon mari que les juifs maſſacraſſent cinq cents perſans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les ſoixante et quinze mille égorgés dans les provinces ? Quelle fille voudrait imiter les filles de *Loth*, qui couchèrent avec leur père ? Quel père de famille ſe conduirait comme le patriarche *Juda* qui coucha avec ſa belle-fille, et *Ruben* qui coucha avec ſa belle-mère ? Quel vaivode imitera *David* qui s'aſſocia quatre cents brigands perdus, dit l'Ecriture, de débauches et de dettes, avec leſquels il maſſacrait tous les ſujets de ſon allié *Achis*, juſqu'aux enfans à la mamelle ; et qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit *Betzabée* et fit tuer ſon mari ?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons* DIEU *et le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'Alcoran dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange et une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, et celles qui édifient sont la face d'ange.

Edifions-nous, et laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, que DIEU demande-t-il de nous ? que nous confrontions *Matthieu* avec *Luc*, que nous concilions deux généalogies qui se contredisent, que nous discutions quelques passages ? Non, il demande que nous l'aimions et que nous soyons justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de *Charles I* sur un échafaud ; on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres,

quarante mille familles n'auraient pas été maſſacrées en Irlande, le ſang n'aurait pas ruiſſelé, les bûchers n'auraient pas été allumés ſous le règne de la reine *Marie*. Que n'eſt-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie? Dans quels gouffres épouvantables de crimes et de calamités les diſputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des ſiècles? la liſte en ferait beaucoup plus longue que mon ſermon. Les moines diſent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'eſt ce qui a valu à leur ſaint père tant d'annates et tant de pays; que ſi l'on s'était contenté d'aimer DIEU et ſon prochain, le pape ne ſe ferait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Caſtro, de Bologne, de Rome même, et qu'il ne ſe dirait pas ſeigneur ſuzerain de Naples; qu'une Egliſe qui répand tant de biens ſur la tête d'un ſeul homme eſt ſans doute la véritable Egliſe; que nous avons tort puiſque nous ſommes pauvres, et que DIEU nous abandonne viſiblement. Mes frères, il eſt peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant *aimons* DIEU *et notre prochain*. Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du ſein de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, écraſent

ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur ; et ceux qui, parlant avec abſurdité, perſécutent avec inſolence ? Mes frères, c'eſt les aimer ſans doute que de prier DIEU qu'il les convertiſſe.

DISCOURS

DE

M[E] BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

Sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1773.

eſt le ſeul dont on n'ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en français, et que l'auteur eût étudié chez les jéſuites.

L'archevêque de Paris, *Beaumont*, s'étant fait expliquer le latin de *Cogé* par ſon ſecrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au ſavant recteur la place de grand inquiſiteur pour la foi, qu'il avait réſolu de faire créer auſſitôt que les prophéties qui annonçaient le rétabliſſement des jéſuites ſeraient accomplies.

DISCOURS

DISCOURS

DE

M^E BELLEGUIER.

Non magis DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

Cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois.

JE ne compose pas pour le prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition ; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de DIEU ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel et suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse ; ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de DIEU qui nous donne l'existence, et des rois qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de DIEU, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, et *Platon* en fut l'apôtre. *Zaleucus*, *Carondas*, *Pythagore*, *Solon*, et *Locke*, tous philosophes et législateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de DIEU et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable *Orphée*, que nous trouvons épars dans *Clément* d'Alexandrie, parlent de la grandeur de DIEU avec sublimité. *Zoroastre* l'annonçait à la Perse, et *Confutzée* à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance appuyée de la malignité, la philosophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, et chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels et fourbes, aux prêtres de l'antiquité, l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fesait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables

occupations des hommes. Le char de la fortune allait ſi mal, qu'il parut impoſſible que des êtres bienfeſans en tinſſent les rênes. *Epicure* et ſes diſciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient ſi mauvais phyſiciens qu'ils avouaient ſans difficulté qu'il y a un dieu dans le ſoleil et dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux paſſaient tout leur temps à boire, à ſe réjouir, et à ne rien faire. Ils en feſaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philoſophes ne penſaient pas ainſi. Les *Antonins* ſi grands ſur le trône du monde alors connu, *Epictète* dans les fers, reconnaiſſaient, adoraient un Dieu tout-puiſſant et juſte; ils tâchaient d'être juſtes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Syſtême de la nature*, que le jéſuite *Néedham* avait créé des anguilles, et que DIEU n'avait pas pu créer l'homme. *Néedham* ne leur eût pas paru philoſophe, et l'auteur du *Syſtême de la nature* n'eût été regardé que comme un diſcoureur par l'empereur *Marc-Antonin*.

L'aſtronome qui voit le cours des aſtres établi ſelon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le phyſicien qui obſerve un grain de

blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un Etre aussi juste que suprême. Ainsi DIEU est nécessaire au monde en tout sens ; et l'on peut dire avec l'auteur de l'épître au griffonneur du plat livre des *Trois imposteurs :*

Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de-là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la Divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante!

Du gouvernement.

LES philosophes qui ont reconnu un DIEU, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois des sa patrie ; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid ; sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, grâces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorſque l'ancien parlement de Paris et l'univerſité de Paris vinrent reconnaître à genoux l'anglais *Henri V* pour roi de France; qui fut fidèle à ſon roi légitime ? . . . *Gerſon*, le philoſophe *Gerſon*, l'honneur éternel de l'univerſité ; cet homme qui oſait s'oppoſer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, et préſenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renverſé de ſon maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux ſages, tandis que ſes confrères les théologiens, arrachés à leur ſaint miniſtère par la rage des guerres civiles, feſaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que des mépris, des outrages et des chaînes.

Hélas ! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde, et des lois de la gravitation, celui qui juſtifia, qui canoniſa publiquement le meurtre abominable du duc d'*Orléans*, frère de *Charles VI le bien-aimé ?* C'était un docteur en théologie ; c'était *Jean Petit*, très-dévot à la Vierge, pour laquelle il avait compoſé une prière dans le goût de l'oraiſon des trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou ſtratoniciens, ceux qui, ſous le même règne, firent rejaillir ſur le dauphin le ſang de deux maréchaux de France, et qui maſſacrèrent

dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilshommes ? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'eſt pas là une ſecte de philoſophie.

Si, lorſqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui ſauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philoſophe, il n'eût pas ſouffert que cette fille à qui l'antiquité eût dreſſé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé ſur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que ſon corps jeté nu dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les dévots ſpectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée ſur une requête de la ſacrée faculté, par ſentence de *Cauchon*, évêque de Beauvais, de frère *Martin*, vicaire général de l'inquiſition, de neuf docteurs de ſorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abuſé du ſacrement de la confeſſion, pour condamner la guerrière vengereſſe du trône au plus affreux des ſupplices; ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confeſſional pour entendre ſes péchés, et pour en former contre elle une accuſation; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été ſacriléges pour être aſſaſſins.

Ce crime ſi horrible et ſi lâche ne fut point commis par les Anglais, il le fut uniquement

par des théologiens de France payés par le duc de *Bedfort*. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même ſupplice, quand *Charles VII* fut victorieux; mais la plus belle expiation de la ſorbonne fut ſon repentir et ſa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je paſſe à regret aux horreurs de la ligue contre *Henri III* et le grand *Henri IV*. Ces temps, depuis *François II*, furent abominables; mais il eſt doux de pouvoir dire que le philoſophe *Montagne*, le philoſophe *Charron*, le philoſophe chancelier de l'*Hoſpital*, le philoſophe de *Thou*, le philoſophe *Ramus*, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur ſiècle.

La journée de la Saint-Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur ſera jamais imputée.

J'avouerai encore, ſi l'on veut, aux jéſuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'univerſité, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philoſophe, commença un procès criminel contre *Henri III* ſon roi, et nomma pour informer les conſeillers *Courtin* et *Michon*, qui n'étaient pas philoſophes non plus.

Je ne diſſimulerai point que le docteur

Rose, le docteur *Guinceſtre*, le docteur *Boucher*, le docteur *Aubri*, le docteur *Pelletier*, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a ſouvent dit que le docteur *Bourgoin* fit deſcendre une ſtatue de la ſainte Vierge, pour encourager frère *Jacques Clément* au parricide; je l'accorde en gémiſſant. On me répète que ſoixante et dix docteurs de ſorbonne déclarèrent au nom du Saint-Eſprit, tous les ſujets déliés de leur ferment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que, dans le temps où *Henri IV* préparait ſon abjuration, et lorſque les citoyens préſentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand homme, ce bon roi, ce conquérant et ce père de la France, toute la faculté de théologie aſſemblée condamna la requête comme *inepte*, *ſéditieuſe*, *impie*, *abſurde*, *inutile*, *attendu qu'on connaît l'obſtination de Henri le relaps*. La faculté déclare expreſſément tous ceux qui parlent d'engager le roi à profeſſer la religion catholique, *parjures*, *ſéditieux*, *perturbateurs du royaume*, *hérétiques*, *fauteurs d'hérétiques*, *ſuſpects d'héréſie*, *ſentant l'héréſie*; *et qu'ils doivent être chaſſés de la ville*, *de peur que ces bêtes peſtiférées n'infectent tout le troupeau*.

Ce décret du premier novembre 1592, eſt tout au long dans le journal de *Henri IV*,

page 260. Le respectable de *Thou* rapporte des décrets encore plus horribles, et qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi, fût-il de la religion de *Mahomet*, de *Confucius*, de *Brama*, ou de *Zoroastre*.

Mais je répondrai toujours que la sorbonne s'est repentie de ces écarts, et qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer ; elle est composée d'hommes : mais aussi ces hommes réparent leurs-fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence et de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le scandale.

Les jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'université de son côté a reproché aux frères jésuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Châtel*, d'avoir forcé le grand *Henri IV* à dire au duc de *Sully* qu'il aimait mieux les rappeler

et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints dans tous ses procès contre eux comme des soldats en robe d'une puissance dangereuse, comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur *Arnaud*, le docteur *Boileau*, le docteur *Petit-Pied*, et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites, la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère *la Valette*, leurs calomnies contre le bienheureux don *Juan de Palafox*; et après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois jésuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jésuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de sorbonne sont des ignorans insolens, et pour répéter en plagiaires ce que M. *Deslandes*, de l'académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome, page 299. (*) *Que la sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

(*) *Histoire critique de la philosophie.* Edit. de 1737.

Ces outrages, ces injures réciproques, n'ont rien de philosophique. Je dirai plus ; elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni *Descartes*, ni *Gassendi*, ni *Pascal*, ni *Fermat* ni *Roberval*, ni *Méziriac*, ni *Rohaut*, ni *Chapelle*, ni *Bernier*, ni *Saint-Evremond*, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête ; nul ne força *Louis XIV* et sa mère de s'enfuir du louvre, et d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain ; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, et le régiment de Corinthe, &c. &c.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre *Tout se dira*, » que ces petites » fautes commises à bonne intention, l'é» taient par maître *Quatre hommes*, maître » *Quatre sous*, maître *Bitaud*, maître *Pitaut*, » maîtres *Boisseau*, *Gratau*, *Martinau*, *Boux*, » *Crépin*, *Cullet*, &c... &c... » tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle : ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se*

dira, et de l'*Appel à la raiſon*. Je ne ſais s'il eſt plus philoſophe que MM. *Cullet* et *Crépin*. Ce que je ſais certainement avec l'Europe, c'eſt que tant que *Gondi-Retz* fut archevêque de Paris, il fut vain, inſolent, débauché, factieux, criminel de lèſe-majeſté. Quand il devint philoſophe, il fut bon ſujet, bon citoyen; il fut juſte.

Je répondrai ſur-tout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'univerſité; je dirai : il ſe repentit, il fut fidèle à *Louis XIV*.

On a prétendu que *Malagrida*, et l'aſſaſſin du roi de Pologne, et ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philoſophie; mais à l'examen cette accuſation a été reconnue fauſſe.

Enfin, ſi nous remontons du temps préſent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philoſophie ne fut ſoupçonnée par perſonne de l'aſſaſſinat de *Farnèſe*, duc de Parme, bâtard du pape *Paul III*; de l'aſſaſſinat de *Galeas Sforze* dans une égliſe; de l'aſſaſſinat des *Médicis* dans une autre égliſe, pendant l'élévation de l'euchariſtie, afin que le peuple proſterné ne vît pas le crime, et que DIEU ſeul en fût témoin.

La philoſophie ne fut point complice des

aſſaſſinats et des empoiſonnemens nombreux, commis par le pape *Alexandre VI*, et par ſon bâtard *Céſar Borgia*. Allez juſqu'au pape *Sergius III;* je vous défie de trouver aucun philoſophe coupable du moindre trouble pendant tant de ſiècles où l'Italie fut troublée ſans ceſſe.

On a vendu dans les Etats d'Italie appartenans au roi d'Eſpagne, cette fameuſe bulle de la cruzade qui moyennant deux réaux de plate, ſauve une ame du feu éternel de l'enfer, et permet à ſon corps de manger de la viande le ſamedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des diſpenſes de tout, à tout prix. Les *Phrinés* et les *Gitons* triomphaient depuis Milan juſqu'à Tarente. Les bénéfices, inſtitués pour nourrir les pauvres, ſe vendaient publiquement pour nourrir le luxe; et les bénéficiers employaient le ſtylet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs *Gitons* et leurs *Phrinés*. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les ſacriléges de certains moines. Cependant *Galilée*, le reſtaurateur de la raiſon, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans

leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde et tournant sur lui-même.

Oh l'homme dangereux! oh l'ennemi de tous les rois et du grand-duc de Toscane et de la sainte Eglise! s'écrièrent les universités; le monstre! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant *Josué* assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon en plein midi!

Galilée ne fut pas brûlé; le grand-duc le protégeait. Le saint office se contenta de le déclarer absurde et hérétique, sentant l'hérésie : il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand *Galilée! Iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuse, long-temps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de *Fairfax*, de *Cromwell* et d'*Ireton*? comment à ces guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des

querelles au fujet de l'élection de milord maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45 ? L'Angleterre vous répondra : Grâces en foient rendues à *Locke*, à *Newton*, à *Shaftesbury*, à *Collins*, à *Trenchar*, à *Gordon*, à une foule de fages, qui ont changé l'efprit de la nation, et qui l'ont détourné des difputes abfurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les fciences folides.

Cromwell, à la tête de fon régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de fa felle, et leur montrait les paffages où il eft dit : *Heureux ceux qui éventreront les femmes groffes, et qui écraferont les enfans fur la pierre!* *Locke* et fes pareils ne voulaient point qu'on traitât ainfi les femmes et les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples fans énerver leur courage.

La philofophie eft fimple, elle eft tranquille, fans envie, fans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte, et des intrigues du monde ; elle eft indulgente ; elle eft compatiffante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en eft jamais fervi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix eft faible, mais elle fe fait entendre ; elle dit, elle répète : *Adorez* DIEU ; *fervez les rois ; aimez les hommes.*

Les hommes la calomnient ; elle ſe conſole en diſant : Ils me rendront juſtice un jour. Elle ſe conſole même ſouvent ſans eſpérer de juſtice.

Ainſi la partie de l'univerſité de Paris, conſacrée aux beaux arts, à l'éloquence, et à la vérité, ne pouvait choiſir un ſujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis* DEO *quàm regibus inſenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.*

O toi, qui ſeras toujours compté parmi les rois les plus illuſtres ; toi qui vis naître le long ſiècle des héros et des beaux arts, et qui les conduiſis tous dans les divers ſentiers de la gloire ; toi que la nature avait fait pour régner, *Louis quatorze*, petit-fils de *Henri quatre !* plût au ciel que ta belle ame eût été aſſez éclairée par la philoſophie, pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père ! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts et l'induſtrie de la France : tu n'aurais point vu des français combattre ſous les étendards de *Guillaume III*, contre des français, et leur diſputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de français proteſtans : tu aurais ſagement prévenu le fanatiſme barbare

des

des Cévènes, et le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais ; tout t'était soumis ; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir et de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir six régimens de plus de français protestans, que de ménager encore *Odescalchi*, *Innocent XI*, qui prit si hautement contre toi le parti du prince d'*Orange*, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce suffisante, le congruisme, et les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cents mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, et qui combattaient pour sa défense.

Ah ! *Louis quatorze*, *Louis quatorze*, que n'étais-tu philosophe ! Ton siècle a été grand ; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, et *Arnaud* sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de *Henri IV* et de *Louis XIV*, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocoux, à Fribourg, et pacificateur dans Versailles,

écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme et du molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivans et aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, et du scandale des sacremens conférés la baïonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe, lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur *Marc-Aurèle* dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis toujours comme *Marc-Aurèle*, et que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque, le modèle des hommes.

Fin du discours de Me Belleguier.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE,

Ecrit sur la fin de 1736.

AVIS

Mis au-devant des éditions précédentes de l'Examen important de milord Bolingbroke.

Nous donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond et le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatiſme. Nous nous ſommes fait un devoir devant DIEU de multiplier ces ſecours contre le monſtre qui dévore la ſubſtance d'une partie du genre humain. Ce précis de la doctrine de milord *Bolingbroke*, recueillie toute entière dans les ſix volumes de ſes œuvres poſthumes, fut adreſſé par lui peu d'années avant ſa mort à milord *Cornsbury*. Cette édition eſt beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée avec le manuſcrit.

Nous ſupplions les ſages, à qui nous feſons parvenir cet ouvrage ſi utile, d'avoir autant de diſcrétion que de ſageſſe, et de répandre la lumière ſans dire de quelle main cette lumière leur eſt parvenue. Grand DIEU! protégez les ſages; confondez les délateurs et les perſécuteurs.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE.

PROEMIUM.

L'AMBITION de dominer fur les efprits eft une des plus fortes paffions. Un théologien, un miffionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince; et il y a beaucoup plus de fectes dans le monde qu'il n'y a de fouverainetés. A qui foumettrai-je mon ame? ferai-je chrétien, parce que je ferai de Londres ou de Madrid? ferai-je mufulman, parce que je ferai né en Turquie? Je ne dois penfer que par moi-même; le choix d'une religion eft mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par *Mahomet*, et toi par le grand-lama, et toi par le pape. Eh, malheureux! adore un dieu par ta propre raifon.

La ftupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupiffent fur l'objet le plus important, femblerait prouver qu'ils font de miférables machines animales, dont l'inftinct ne s'occupe que du moment préfent. Nous traitons notre intelligence comme notre

corps ; nous les abandonnons ſouvent l'un et l'autre pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt en Eſpagne entre les mains d'un vil moine et d'un empyrique ; et la nôtre à peu-près de même (*a*). Un vicaire, un diſſenter aſſiégent leurs derniers momens.

Un très-petit nombre d'hommes examine ; mais l'eſprit de parti, l'envie de ſe faire valoir les préoccupe. Un grand homme parmi nous n'a été chrétien que parce qu'il était l'ennemi de *Collins* ; notre *Whiſton* n'était chrétien que parce qu'il était arien. *Grotius* ne voulait que confondre les gomariſtes. *Boſſuet* ſoutint le papiſme contre *Claude* qui combattait pour

(*a*) Non : milord *Bolingbroke* va trop loin, on vit et on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches et les ſuperſtitieux qui envoient chercher un prêtre ; et ce prêtre ſe moque d'eux. Il ſait bien qu'il n'eſt pas ambaſſadeur de DIEU auprès des moribonds.

Mais dans les pays papiſtes, il faut qu'au troiſième accès de fièvre, on vienne vous effrayer en cérémonie ; qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction, et tous les étendards de la mort. On vous apporte le Dieu des papiſtes eſcorté de ſix flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre ; plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre ſentence, et va boire au cabaret les épices du procès. Les eſprits faibles ſont ſi frappés de l'horreur de cette cérémonie, que pluſieurs en meurent. Je ſais que M. *Falconet*, un des médecins du roi de France, ayant vu une de ſes malades tourner à la mort au ſeul ſpectacle de ſon extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais adminiſtrer les ſacremens à perſonne.

la secte calviniste. Dans les premiers siècles, les ariens combattaient contre les athanasiens. L'empereur *Julien* et son parti combattaient contre ces deux sectes ; et le reste de la terre contre les chrétiens qui disputaient avec les Juifs. A qui croire ? Il faut donc examiner ; c'est un devoir que personne ne révoque en doute.

Cette multitude prodigieuse de sectes dans le christianisme forme déjà une grande présomption que toutes sont des systêmes d'erreur. L'homme sage se dit à lui-même : Si DIEU avait voulu me faire connaître son culte, c'est que ce culte serait nécessaire à notre espèce. S'il était nécessaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux et une bouche. Il serait par-tout uniforme, puisque les choses nécessaires à tous les hommes sont uniformes. Les principes de la raison universelle sont communs à toutes les nations policées ; toutes reconnaissent un Dieu : elles peuvent donc se flatter que cette connaissance est une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente ; elles peuvent donc conclure qu'ayant raison d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

Le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît bien vrai ; les conséquences diamétralement opposées qu'on en tire paraissent

bien fausses ; il est naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui sont à la tête des sectes, est de dominer et de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, et que depuis les daïris du Japon jusqu'aux évêques de Rome, on ne s'est occupé que d'élever à un pontife un trône fondé sur la misère des peuples, et souvent cimenté de leur sang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps subjugués ; que les Tartares se servent de leur raison pour juger si le grand-lama est immortel ; que les Turcs jugent leur alcoran ; mais nous autres chrétiens, examinons notre évangile.

Dès-là que je veux sincèrement examiner; j'ai droit d'affirmer que je ne tromperai pas ; ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs dans ses pensées informes qu'on a recueillies : *Que ceux qui combattent la religion chrétienne*, dit-il, *apprenent à la connaître*, &c. Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé de France, nommé *Jean Meslier*, mort depuis peu, a demandé pardon à DIEU en mourant d'avoir enseigné le christianisme. Cette disposition d'un prêtre

à

à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de *Pascal*. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, et avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais, ni le testament de *Jean Meslier*, ni la déclaration de ce digne curé ne sont pour moi des preuves décisives. Le juif *Uriel Acosta* renonça publiquement à l'ancien Testament dans Amsterdam : mais je ne croirai pas plus le juif *Acosta* que le curé *Meslier*. Je dois lire les pièces du procès avec une attention sévère, ne me laisser séduire par aucun des avocats, peser devant DIEU les raisons des deux partis, et décider suivant ma conscience. C'est à moi de discuter les argumens de *Wolaston* et de *Clarke*; mais je ne puis en croire que ma raison.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre Eglise anglicane, en tant qu'elle est établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus savante et la plus régulière de l'Europe. Je ne suis point de l'avis du *Wigh indépendant* qui semble vouloir abolir tout sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de famille, comme du temps des patriarches. Notre société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil changement.

Je penſe qu'il eſt néceſſaire d'entretenir des prêtres pour être les maîtres des mœurs, et pour offrir à DIEU nos prières. Nous examinerons s'ils doivent être des joueurs de gobelets et des trompettes de diſcorde. Commençons d'abord par m'inſtruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des livres de Moïſe.

LE chriſtianiſme eſt fondé ſur le judaïſme; voyons donc ſi le judaïſme eſt l'ouvrage de DIEU (*a*). On me donne à lire les livres de *Moïſe*, je dois m'informer d'abord ſi ces livres ſont de lui.

(*a*) Suppoſé, par un impoſſible, qu'une ſecte auſſi abſurde et auſſi affreuſe que le judaïſme fût l'ouvrage de DIEU, il ſerait démontré en ce cas, et par cette ſeule ſuppoſition, que la ſecte des galiléens n'eſt fondée que ſur l'impoſture. Cela eſt démontré en rigueur.

Dès qu'on ſuppoſe une vérité quelconque, énoncée par DIEU même, conſtatée par les plus épouvantables prodiges, ſcellée de ſang humain; dès que DIEU, ſelon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi, ſera éternelle; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer ſans miſéricorde celui qui voudra retrancher de ſa loi ou y ajouter; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour ſubſtituer une nouveauté à cette ancienne loi, fût puni de mort; il eſt clair comme le jour que le chriſtianiſme qui abolit le judaïſme dans tous ſes rites, eſt une religion fauſſe, et directement ennemie de DIEU même.

1°. Est-il vraisemblable que *Moïse* ait fait graver le Pentateuque, ou du moins les livres de la loi, sur la pierre, et qu'il ait eu des graveurs et des polisseurs de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni fesseurs de sandales, ni d'étoffes pour se vêtir, ni de pain pour manger, et où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conserver les vêtemens de ce peuple, et pour le nourrir?

2°. Il est dit dans ce livre de *Josué*, que l'on écrivit le Deutéronome sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un livre sur du mortier? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le sang qui coulait continuellement sur cet autel? et comment cet autel, ce monument du Deutéronome, subsista-t-il dans

On allégue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte juive. C'est comme si on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des sabéens; il est né dans leur pays; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'Etre immuable, ayant donné une loi à ce prétendu *Noé*, ignoré de toutes les nations, excepté des Juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un *Pharaon;* et enfin une troisième du temps de *Tibère*. Cette indigne fable d'un Dieu qui donne trois religions différentes et universelles, à un misérable petit peuple ignoré, serait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivans ne l'étaient davantage.

le pays où les Juifs furent si long-temps réduits à un esclavage que leurs brigandages avaient tant mérité ?

3°. Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, et les contradictions qui se trouvent dans le Pentateuque, ont forcé plusieurs juifs et plusieurs chrétiens à soutenir que le Pentateuque ne pouvait être de *Moïse*. Le savant *le Clerc*, une foule de théologiens, et même notre grand *Newton*, ont embrassé cette opinion; elle est donc au moins très-vraisemblable.

4°. Ne suffit-il pas du simple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots : *Voici les paroles que prononça Moïse au-delà du Jourdain*, ne peut être que d'un faussaire mal-adroit, puisque le même livre assure que *Moïse* ne passa jamais le jourdain ? La réponse d'*Abadie*, qu'on peut entendre *en-deçà* par *au-delà*, n'est-elle pas ridicule ? et doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à *Newton* le plus grand homme qui ait jamais été ?

De plus, je demande à tout homme raisonnable s'il y a quelque vraisemblance que *Moïse* eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent que tant de siècles après lui, et s'il est possible que dans

ce même désert il eût assigné (*b*) quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs, pour la seule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer (*c*) ? Il est sans doute très-naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout ; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages ; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives ; le total aurait monté à quatre cents quatre-vingts villes, avec leurs fauxbourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde. (*d*)

(*b*) Deuter. chap. XIV. (*c*) Nombr. chap. XXXV.

(*d*) Milord *Bolingbroke* s'est contenté d'un petit nombre de ces preuves : s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes à notre avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de *Moïse* et de *Josué*, sont écrits en effet du temps des rois, c'est que le même livre est cité dans l'histoire de *Josué*, et dans celle des rois juifs. Ce livre est celui que nous appelons le *Droiturier*, et que les papistes appellent l'histoire des Justes ou le livre du Roi.

Quand l'auteur du Josué parle du soleil qui s'arrêta sur Gabaon, et de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi, il cite ce livre des justes. (*)

Quand l'auteur des chroniques ou du livre des Rois parle du cantique composé par *David* sur la mort de *Saül* et de son fils *Jonathas*, il cite encore ce livre des Justes. (**)

(*) Josué, chap. X, v. 13. (**) Rois, l. II, c. I, v. 18.

CHAPITRE II.

De la perſonne de Moïſe.

Y a-t-il eu un *Moïſe?* Tout eſt ſi prodigieux en lui depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, qu'il paraît un perſonnage fantaſtique, comme notre enchanteur *Merlin.* S'il avait exiſté, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il eſt ſuppoſé avoir faits en Egypte, ſerait-il poſſible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles ; que les Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en euſſent pas dit un ſeul mot? *Flavien Joſephe* qui, pour faire valoir ſa nation mépriſée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un ſeul qui faſſe mention des prodiges de *Moïſe.* Ce ſilence univerſel n'eſt-il pas une preuve que *Moïſe* eſt un perſonnage fabuleux ?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on ſait que les anciens Arabes furent les inventeurs de pluſieurs fables, qui avec le temps

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le temps qui touchait à *Moïſe*, et dans le temps de *David ?* Cette horrible bévue n'avait point échappé au lord *Bolingbroke*, il en parle ailleurs. C'eſt un plaiſir de voir l'embarras de cet innocent dom *Calmet*, qui cherche en vain à pallier une telle abſurdité.

ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'hiſtoire de l'ancien *Bacchus*, qu'on ſuppoſait très-antérieur au temps où les Juifs diſent que parut leur *Moïſe*. Ce *Bacchus* ou *Back*, né dans l'Arabie, avait écrit ſes lois ſur deux tables de pierre ; on l'appela *Miſem*, nom qui reſſemble fort à celui de *Moïſe* ; il avait été ſauvé des eaux dans un coffre, et ce nom ſignifiait *ſauvé des eaux* ; il avait une baguette, avec laquelle il opérait des miracles ; cette verge ſe changeait en ſerpent quand il voulait. Ce même *Miſem* paſſa la mer Rouge à pied ſec à la tête de ſon armée ; il diviſa les eaux de l'Oronte et de l'Hidaſpe, et les ſuſpendit à droite et à gauche ; une colonne de feu éclairait ſon armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de *Bacchus*, célébraient une partie de ces extravagances. Cette fable était ſi ancienne que les pères de l'Egliſe ont cru que ce *Miſem*, ce *Bacchus*, était *Noé*. (*a*)

(*a*) Il faut obſerver que *Bacchus* était connu en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineure, dans la Gréce, chez les Etruſques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de *Moïſe*, et ſur-tout de *Noé* et de toute ſa généalogie. Tout ce qui ne ſe trouve que dans les écrits juifs était abſolument ignoré des nations orientales et occidentales, depuis le nom d'*Adam* juſqu'à celui de *David*.

Le miſérable peuple juif avait ſa chronologie et ſes fables à part, leſquelles ne reſſemblaient que de très-loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, et qu'enſuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelques connaiſſances des lettres ſous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus groſſière; tous leurs menſonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient viſiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens et des Egyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes, paraît d'une groſſièreté et d'une abſurdité ſi révoltante, qu'elle excite l'indignation et la pitié. Dans quel ridicule roman ſouffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en ſang d'un coup de baguette, au nom d'un dieu inconnu; et des magiciens qui en font autant, au nom des dieux du pays? La ſeule ſupériorité qu'ait *Moïſe* ſur les ſorciers du roi, c'eſt qu'il fit naître des poux, ce que les ſorciers ne purent faire; ſur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en ſavaient plus que tous les magiciens du monde.

très-tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voiſins, et déguisèrent mal leurs larcins; témoin la fable de *Moïſe* qu'ils empruntèrent de *Bacchus;* témoin leur ridicule *Samſon* pris chez *Hercule*, la fille de *Jephté* chez *Iphigénie*, la femme de *Loth* imitée d'*Euridice*, &c. &c.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte ? et comment après cela le roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie ; et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge ?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes ? C'était bien alors que le prétendu *Moïse* devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche et en coquin avec deux ou trois millions d'hommes, parmi lesquels il avait, dit-on, six cents trente mille combattans. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il s'en va errer et mourir dans les déserts où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire ; et pour lui faciliter cette belle expédition, son dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite et à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim et de soif.

Tout le reste de l'histoire de *Moïse* est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec DIEU ; vingt-trois mille hommes de son peuple égorgés à son ordre par des prêtres ; vingt-quatre mille massacrés une autre fois ; six cents trente mille combattans dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes ; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance ;

et quelqu'un a dit que *l'Orlando furioso* et *Don-Quichotte* font des livres de géométrie en comparaifon des livres hébreux. S'il y avait feulement quelques actions honnêtes et naturelles dans la fable de *Moïse*, on pourrait croire à toute force que ce perfonnage a exifté.

On a le front de nous dire que la fête de pâques chez les Juifs eft une preuve du paffage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers nés d'Egypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette fainte et divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur et très-peu raifonneur *Abadie*, *que Moïse ait pu inftituer des mémoriaux fenfibles d'un événement reconnu pour faux par plus de fix cents mille témoins?* Pauvre homme! tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car fix cents trente mille combattans, fugitifs ou non, fuppofent affurément plus de deux millions de perfonnes. Tu dis donc que *Moïse* lut fon Pentateuque à ces deux ou trois millions de juifs! Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre *Moïse* s'ils avaient découvert quelque erreur dans fon Pentateuque, et qu'ils euffent fait inférer leurs remarques dans les journaux du pays! Il ne te manque plus que de dire que ces

trois millions d'hommes ont ſigné comme témoins, et que tu as vu leur ſignature.

Tu crois donc que les temples et les rites inſtitués en l'honneur de *Bacchus*, d'*Hercule* et de *Perſée*, prouvent évidemment que *Perſée*, *Hercule* et *Bacchus*, étaient fils de *Jupiter*, et que chez les Romains le temple de *Caſtor* et de *Pollux* était une démonſtration que *Caſtor* et *Pollux* avaient combattu pour les Romains ! C'eſt ainſi qu'on ſuppoſe toujours ce qui eſt en queſtion ; et les traſiquans en controverſe débitent ſur la cauſe la plus importante au genre humain des argumens que ladi *Blakacre* (*b*) n'oſerait pas haſarder dans la ſalle de *common plays*. C'eſt là que des fous ont écrit ce que des imbécilles commentent, ce que des fripons enſeignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfans ; et on appelle blaſphémateur le ſage qui s'indigne et qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine !

(*b*) Ladi *Blakacre* eſt un perſonnage extrêmement plaiſant dans la comédie du *Plain Dealer*.

CHAPITRE III.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

COMMENT a-t-on osé supposer que DIEU choisit une horde d'arabes pour être son peuple chéri, et pour armer cette horde contre toutes les autres nations? et comment, en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu et esclave?

Comment, en lui donnant des lois, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame et des peines après la mort (*a*), tandis que toutes les grandes nations voisines, Chaldéens, Egyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile?

Est-il possible que DIEU eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le

(*a*) Voilà le plus fort argument contre la loi juive, et que le grand *Bolingbroke* n'a pas assez pressé. Quoi! les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enseignèrent tous l'immortalité de l'ame; on la trouve en vingt endroits dans *Homère* même; et le prétendu *Moïse* n'en parle pas! il n'en est pas dit un seul mot ni dans le Décalogue juif, ni dans tout le Pentateuque! Il a fallu que des commentateurs ou très-ignorans, ou aussi fripons que sots, aient tordu quelques passages de *Job*, qui n'est point juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorans qu'eux.

défert (*b*), et leur cacher le dogme d'une vie future? *Hérodote* nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que *Moïfe* conduifait fa troupe dans le défert environ feize cents ans avant notre ère. *Hérodote* écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire; donc le temple des Phéniciens fubfiftait douze cents ans avant *Moïfe;* donc la religion phénicienne était établie depuis plus long-temps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainfi que les Chaldéens et les Egyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de fa fecte. C'était, dit-on, un peuple groffier auquel DIEU fe proportionnait; et à qui? à des voleurs juifs! DIEU être plus groffier qu'eux! n'eft-ce pas un blafphème?

mêmes, que *Job* avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit: *Je pourrai me lever de mon fumier dans quelque temps; mon protecteur eft vivant; je reprendrai ma première peau, je le verrai dans ma chair; gardez-vous donc de me décrier et de me perfécuter.*

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui fouffre et qui efpère de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer et le paradis? Si notre *Warburton* s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enfeigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très-grand fervice; mais par la démence la plus incompréhenfible, il a voulu faire accroire que la groffièreté du Pentateuque était une preuve de fa divinité; et par l'excès de fon orgueil, il a foutenu cette chimère avec la plus extrême infolence.

(*b*) Le docteur *Swift* difait que, felon le Pentateuque, DIEU avait eu bien plus de foin du derrière des Juifs que de leurs ames.

CHAPITRE IV.

Qui eſt l'auteur du Pentateuque?

ON me demande qui eſt l'auteur du Pentateuque ? J'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit les *quatre fils Aimon*, *Robert le diable*, et l'hiſtoire de l'enchanteur *Merlin*.

Newton, qui s'eſt avili juſqu'à examiner ſérieuſement cette queſtion, prétend que ce fut *Samuel* qui écrivit ces rêveries apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce déteſtable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je penſe que les Juifs ne furent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et enſuite ſyriaques ; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'*Eſdras* forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes dans le jargon du pays, comme des payſans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cutéens qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même Pentateuque en lettres phéniciennes, qui étaient le caractère

courant de leur nation, et nous avons encore aujourd'hui ce Pentateuque.

Je crois que *Jérémie* put contribuer beaucoup à la compoſition de ce roman. *Jérémie* était fort attaché, comme on ſait, aux rois de Babylone : il eſt évident par ſes rapſodies qu'il était payé par les Babyloniens, et qu'il trahiſſait ſon pays ; il veut toujours qu'on ſe rende au roi de Babylone. Les Egyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'eſt pour faire leur cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommée par nous Jéruſalem (*c*), que *Jérémie* et *Eſdras* inſpirent tant d'horreur aux Juifs pour les Egyptiens. Ils ſe gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce ſont des eſclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a preſque toujours été aſſervie ; mais ils reſpectent ceux qu'ils ſervaient alors.

Que d'autres juifs aient écrit les faits et geſtes de leurs roitelets, c'eſt ce qui m'importe auſſi peu que l'hiſtoire des chevaliers de la Table ronde, et des douze pairs de

(*c*) Hershalaïm était le nom de Jéruſalem, et Kedusha était ſon nom ſecret. Toutes les villes avaient un nom myſtérieux que l'on cachait ſoigneuſement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlaſſent ce nom dans des enchantemens, et par-là ne ſe rendiſſent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient pas plus ſuperſtitieux que leurs voiſins ; ils furent ſeulement plus cruels, plus uſuriers et plus ignorans.

Charlemagne : et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de ſavoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'hiſtoire de *Jupiter*, de *Neptune* et de *Pluton* ? Je n'en ſais rien, et je ne me ſoucie pas de le ſavoir.

Il y a une très-ancienne vie de *Moïſe* écrite en hébreu (*d*), mais qui n'a point été inſérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainſi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs ; elle eſt écrite dans ce ſtyle des *Mille et une nuits*, qui eſt celui de toute l'antiquité aſiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la tranſmigration des Juifs en Egypte, ſoixante ans après la mort de *Joſeph*, le pharaon pendant ſon ſommeil vit en ſonge un vieillard qui tenait en ſes mains une balance. Dans l'un des baſſins étaient tous les Egyptiens avec leurs enfans et leurs femmes, dans l'autre un ſeul enfant à la mamelle, qui peſait plus que toute l'Egypte entière. Le roi fit auſſitôt appeler tous ſes magiciens, qui furent tous ſaiſis d'étonnement et de crainte. Un des conſeillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui ſerait la ruine de l'Egypte. Il conſeilla

(*d*) Cette vie de *Moïſe* a été imprimée à Hambourg en hébreu et en latin.

au

au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

L'aventure de *Moïse* sauvé des eaux est à peu-près la même que dans l'Exode. On appela d'abord *Moïse Schabar*, et sa mère *Jéchotiel*. A l'âge de trois ans, *Moïse* jouant avec *Pharaon*, prit sa couronne et s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange *Gabriel* descendit du ciel et pria le roi de n'en rien faire : C'est un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il est simple, montrez-lui une escarboucle et un charbon ardent, vous verrez qu'il choisira le charbon. Le roi en fit l'expérience, le petit *Moïse* ne manqua pas de choisir l'escarboucle; mais l'ange *Gabriel* l'escamota et mit le charbon ardent à la place; le petit *Moïse* se brûla la main jusqu'aux os. Le roi lui pardonna le croyant un sot. Ainsi *Moïse* ayant été sauvé par l'eau, fut encore une fois sauvé par le feu.

Tout le reste de l'histoire est sur le même ton. Il est difficile de décider lequel est le plus admirable de ce livre de *Moïse* ou du Pentateuque. Je laisse cette question à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire sur-tout les pédans, comme *Grotius*, *Abadie*, et même cet abbé *Houteville* long-temps entremetteur d'un fermier-général à

Paris, enfuite fecrétaire de ce fameux cardinal *du Bois*, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là fe diftillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le Pentateuque eft de *Moïfe*. Eh, mes amis! que prouveriez-vous là? que *Moïfe* était un fou. Il eft bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam (*e*) un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déjà dit fouvent, c'eft le petit peuple affervi qui tâche d'imiter fes maîtres; c'eft la nation faible et groffière qui fe conforme groffièrement aux ufages de la grande nation. C'eft Cornouailles qui eft le finge de Londres, et non pas Londres qui eft le finge de Cornouailles. Eft-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes de leurs voifins?

Nous fommes déjà certains que leur Dieu, prononcé par nous *Jehovah*, et par eux *Jaho*,

(*e*) Bedlam, la maifon des fous à Londres.

était le nom ineffable du Dieu des Phéniciens et des Egyptiens ; c'était une chose connue dans l'antiquité. *Clément* d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Egypte, étaient obligés de porter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot *Yaho ;* et quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis *baptême*, les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc et d'autres viandes, la circoncision, tout enfin fut imité de l'Egypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, et plus de cinq cents ans après leur *Moïse*, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant ? un coffre. C'était l'usage des nomades et des peuples cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive,

que lorſqu'elle fut nomade, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle fut errante dans les déſerts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le ſimulacre groſſier d'un dieu nommé *Remphan*, ou une eſpèce d'étoile taillée en bois. Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, et ſur-tout dans les prétendus diſcours que les Actes des apôtres mettent dans la bouche d'*Etienne*.

Selon les Juifs mêmes, les Phéniciens (qu'ils appellent Philiſtins) avaient le temple de *Dagon* avant que la troupe judaïque eût une maiſon. Si la choſe eſt ainſi, ſi tout leur culte dans le déſert conſiſta dans un coffre à l'honneur du dieu *Remphan* qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il eſt clair que les Juifs n'étaient autre choſe dans leur origine, qu'une bande d'arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Paleſtine, et qui enfin ſe firent une religion à leur mode, et ſe composèrent une hiſtoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien *Back* ou *Bacchus*, dont ils firent leur *Moïſe*. Mais que ces fables ſoient révérées par nous; que nous en ayons fait la baſe de notre religion, et que ces fables mêmes aient encore un certain crédit dans le ſiècle de la philoſophie; c'eſt-là ſur-tout ce qui indigne les ſages. L'Egliſe chrétienne chante

les prières juives, et fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié ! quelle contradiction, et quelle horreur !

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

TOUS les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une Genèse, une Théogonie, une Cosmogonie, long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la Genèse des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins ?

Yaho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le *Khaüttereb ;* il arrangea *Muth*, la matière ; il forma l'homme de son souffle, *Calpi ;* il lui fit habiter un jardin, *Aden* ou *Eden ;* il le défendit contre le grand serpent *Ophionée*, comme le dit l'ancien fragment de *Phérécide*. Que de conformité avec la Genèse juive ! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait dans la suite des temps emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts ?

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie, que DIEU avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambars*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la Genèse ne sont donc que des imitateurs ; ils mêlèrent leurs propres absurdités à ces fables ; et il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire, quand on voit un serpent parlant familièrement à *Eve*, DIEU parlant au serpent, DIEU se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Eden, DIEU fesânt une culotte pour *Adam*, et une pagne à sa femme *Eve*. Tout le reste paraît aussi insensé ; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent ; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que les Juifs ont regardé comme des contes ?

Ni l'histoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun prophète, ne cite un seul passage de la Genèse. Nul n'a parlé ni de la côte d'*Adam* tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni du serpent qui séduisit *Eve*, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire ?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Egyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom

même d'*Israël*, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme *Philon* l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de *Caligula* (*a*); et nous serions assez imbécilles dans notre Occident pour penser que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé, leur appartenait en propre!

CHAPITRE VII.

Des mœurs des Juifs.

Si nous passons des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes? C'est de leur aveu un peuple de brigands qui emportent dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur chef *Josué* passe le Jourdain par un miracle semblable au miracle de la mer Rouge; pourquoi? pour aller mettre à feu et à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son dieu fait tomber les murs au son du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. *Amphion* bâtissait des villes au son de la flûte, *Josué* les détruit; il livre au fer et aux flammes,

(*a*) Voici les paroles de *Philon*: *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyant* DIEU.

vieillards, femmes, enfans et beſtiaux; y a-t-il une horreur plus inſenſée ? Il ne pardonne qu'à une proſtituée qui avait trahi ſa patrie; quel beſoin avait-il de la perfidie de cette malheureuſe, puiſque ſon cornet feſait tomber les murs, comme celui d'*Aſtolphe* feſait fuir tout le monde ? Et remarquons en paſſant que cette femme, nommée *Rahab la paillarde*, eſt une des aïeules de ce juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il eſt né l'inceſtueuſe *Thamar*, l'impudente *Ruth*, et l'adultère *Bethſabée*.

On nous conte enſuite que ce même *Joſué* fit pendre trente et un rois du pays, c'eſt-à-dire trente et un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'aſſaſſins. Si l'auteur de cette hiſtoire avait formé le deſſein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y ferait-il pris autrement ? L'auteur, pour ajouter le blaſphème au brigandage et à la barbarie, oſe dire que toutes ces abominations ſe commettaient au nom de DIEU, par ordre exprès de DIEU, et étaient autant de ſacrifices de de ſang humain offerts à DIEU.

C'eſt-là le peuple ſaint ! Certes les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philoſophes pleins d'humanité, comparés aux enfans

d'*Iſraël*;

d'Ifraël ; et c'eft en faveur de ces monftres qu'on fait arrêter le foleil et la lune en plein midi ! et pourquoi ? pour leur donner le temps de pourfuivre et d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écrafés par une pluie de groffes pierres que DIEU avait lancées fur eux du haut des airs, pendant cinq grandes lieues de chemin. Eft-ce l'hiftoire de *Gargantua* ? eft-ce celle du peuple de DIEU ? Et qu'y a-t-il ici de plus infupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule ? Ne ferait-ce pas même un autre ridicule que de s'amufer à combattre ce déteftable amas de fables qui outragent également le bon fens, la vertu, la nature et la Divinité ? Si malheureufement une feule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations fe feraient réunies pour l'exterminer; fi elles font fauffes, on ne peut mentir plus fottement.

Que dirons-nous d'un *Jephté* qui immola fa propre fille à fon Dieu fanguinaire, et de l'ambidextre *Aod* qui affaffine *Eglon* fon roi au nom du Seigneur, et de la divine *Jahel* qui affaffine le général *Sizara* avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête, et du débauché *Samfon* que DIEU favorife de tant de miracles ? groffière imitation de la fable d'*Hercule*.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient fur

ſon âne avec ſa concubine, et de la paille et du foin, dans Gabaa, de la tribu de Benjamin? et voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges (*a*). Le lévite compoſe avec eux, et leur abandonne ſa maîtreſſe ou ſa femme dont ils jouiſſent toute la nuit, et qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe ſa concubine en douze morceaux avec ſon couteau, ce qui n'eſt pourtant pas une choſe ſi aiſée, et de-là s'enſuit une guerre civile.

(*b*) Les onze tribus arment quatre cents mille ſoldats contre la tribu de Benjamin. Quatre

(*a*) L'illuſtre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'hiſtoire du peuple juif, celle des anges que les magiſtrats, les porte-faix, et juſqu'aux petits garçons d'une ville veulent abſolument violer, eſt une horreur dont aucune fable païenne n'approche, et qui fait dreſſer les cheveux à la tête. Et on oſe commenter ces abominations! et on les fait reſpecter à la jeuneſſe! et on a l'inſolence de plaindre les brames de l'Inde et les mages de Perſe, à qui DIEU n'avait pas révélé ces choſes, et qui n'étaient pas le peuple de DIEU! et il ſe trouve encore parmi nous des ames de boue aſſez lâches à la fois et aſſez impudentes, pour nous dire: Croyez ces infamies; croyez, ou le courroux d'un DIEU vengeur tombera ſur vous; croyez, ou nous vous perſécuterons, ſoit dans le conclave, ſoit à l'officialité, ſoit dans le parquet, ſoit à la buvette. Juſqu'à quand des coquins feront-ils trembler des ſages?

(*b*) Jug. chap. XIX, v. 20.

cents mille ſoldats, grand Dieu ! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur ſur cinq ou ſix de largeur. Le grand turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Iſraélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, ſelon leur louable coutume. Il échappe ſix cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périſſe; il faut donner ſix cents filles au moins à ces ſix cents garçons. Que font les Iſraélites ? il y avait dans le voiſinage une petite ville nommée Jabès; ils la ſurprennent, tuent tout, maſſacrent tout, juſqu'aux animaux, réſervent quatre cents filles pour quatre cents benjamites. Deux cents garçons reſtent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danſer aux portes de Silo. Allons, *Abadie*, *Sherlok*, *Houteville* et conſorts, faites des phraſes pour juſtifier ces fables de Cannibales; prouvez que tout cela eſt un type, une figure qui nous annonce JESUS-CHRIST.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchims ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

LES Juifs ont un roi malgré le prêtre *Samuel* qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée (*a*) ; et il a la hardiesse de dire que c'est *renoncer à* DIEU *que d'avoir un roi.* Enfin un pâtre qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens ; ils n'avaient jamais eu de temple ; leur sanctuaire était un coffre qu'on mettait dans une charrette : les Cananéens leur avaient pris leur coffre : DIEU qui en fut très-irrité l'avait pourtant laissé prendre ; mais pour se venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, et envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'apaisèrent, en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or, et de cinq trous du cul aussi d'or (*b*). Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens,

(*a*) Rois, liv. I, chap. VIII.

(*b*) Rois, liv. I, chap. VI.

mais il fait mourir cinquante mille ſoixante et dix hommes de ſes gens, pour avoir regardé ſon coffre.

C'eſt dans ces belles circonſtances que *Saül* eſt élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée ni lance ; les Cananéens ou Philiſtins ne permettaient pas aux Juifs leurs eſclaves d'aiguiſer ſeulement les ſocs de leurs charrues et leurs coignées ; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philiſtins pour ces faibles ſecours : et cependant on nous conte que le roi *Saül* (*c*) eut d'abord une armée de trois cents mille hommes, avec leſquels il gagna une grande bataille (*d*). Notre *Gulliver* a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

Ce *Saül*, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi *Agag* à compoſition. Le prophète *Samuel* arrive de la part du Seigneur, et lui dit : (*e*) *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué ?* et il prend un ſaint couperet, et il hache en morceaux le roi *Agag*. Si une telle action eſt véritable, quel peuple était le peuple juif, et quels prêtres étaient ſes prêtres !

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi *Agag* ſon

(*c*) Rois, liv. I, chap. XIII. (*e*) *Ibid.* chap. XV.
(*d*) *Ibid.* chap. XI.

prisonnier, va enfin combattre contre les Philistins après la mort du doux prophète *Samuel*. Il consulte sur le succès de la bataille une femme qui a un esprit de *Python :* on sait que les femmes qui ont un esprit de *Python* font apparaître des ombres. La pythonisse montre à *Saül* l'ombre de *Samuel* qui sortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philosophie du peuple juif : venons à sa morale.

Un joueur de harpe, pour qui l'Eternel avait pris une tendre affection, s'est fait sacrer roi pendant que *Samuel* vivait encore ; il se révolte contre son souverain ; il ramasse quatre cents malheureux ; et, comme dit la sainte Ecriture (*f*), *tous ceux qui avaient de mauvaises affaires, qui étaient perdus de dettes, et d'un esprit méchant, s'assemblèrent avec lui.*

C'était un homme *selon le cœur de* DIEU (*g*) ; aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier, nommé *Nabal*, qui lui refuse des contributions : il épouse sa veuve ; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines (*h*) ; il s'enfuit chez le roi *Achis* ennemi de son pays, il y est bien reçu, et pour récompense il va saccager les

(*f*) Rois, liv. I, chap. XXII. (*h*) *Ibid.* chap. XXVII.

(*g*) *Ibid.* chap. XXV.

villages des alliés d'*Achis* ; il égorge tout, ſans épargner les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rite juif ; et il fait accroire au roi *Achis* qu'il a ſaccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grands chemins ont été moins coupables aux yeux des hommes ; mais les voies du Dieu des Juifs ne ſont pas les nôtres.

Le bon roi *David* ravit le trône à *Isboſeth* fils de *Saül*. Il fait aſſaſſiner *Miphiboſeth* fils de ſon protecteur *Jonathas*. Il livre aux Gabaonites deux enfans de *Saül*, et cinq de ſes petits enfans, pour les faire tous pendre. Il aſſaſſine *Urie* pour couvrir ſon adultère avec *Bethzabée* ; et c'eſt encore cette abominable *Bethzabée*, mère de *Salomon*, qui eſt une aïeule de JESUS-CHRIST.

La ſuite de l'hiſtoire juive n'eſt qu'un tiſſu de forfaits conſacrés. *Salomon* commence par égorger ſon frère *Adonias*. Si DIEU accorda à ce *Salomon* le don de la ſageſſe, il paraît qu'il lui refuſa ceux de l'humanité, de la juſtice, de la continence et de la foi. Il a ſept cents femmes et trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute eſt dans le goût de ces livres érotiques qui ſont rougir la pudeur. Il n'y eſt parlé que de tetons, de baiſers ſur la bouche, de ventre qui eſt ſemblable à un monceau de froment, d'attitudes

voluptueuses, de doigt mis dans l'ouverture, de tressaillement ; et enfin il finit par dire : *Que ferons-nous de notre petite sœur ? elle n'a point encore de tetons ; si c'est un mur, bâtissons dessus ; si c'est une porte, fermons-la.* Telles sont les mœurs que lui imputent avec respect de misérables rabbins et des théologiens chrétiens encore plus absurdes. (*i*)

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la secte des papistes a décidé que le ventre de la Sulamite et son ouverture, ses tetons et ses baisers sur la bouche, sont l'emblème, le type du mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise.

De tous les rois de Juda et de Samarie, il y en a très-peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques et dans le temple, pendant que *Titus* les assiégeait, tombe sous le fer, et dans les chaînes des Romains avec le reste de ce petit peuple de DIEU, dont

(*i*) On sait que les théologiens chrétiens font passer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise, comme si JESUS prenait les tetons de son Eglise, et mettait la main à son ouverture ; et sur quoi cette belle explication est-elle fondée ? sur ce que *Christus* est masculin, et *Ecclesia* féminin. Mais si au lieu du féminin *ecclesia*, on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé ?

dix douzièmes avaient été difperfés depuis fi long-temps en Afie, et foit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, fi elle fut telle que fes hiftoriens et fes prophètes le racontent.

Perfonne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les raffemble ainfi fous les yeux, le cœur fe foulève. Ce font donc là les hérauts de la Providence, les précurfeurs du règne de JESUS! Toute l'hiftoire juive, dites-vous, ô *Abadie*, eft la prédiction de l'Eglife; tous les prophètes ont prédit JESUS; examinons donc les prophètes.

CHAPITRE IX.

Des prophètes.

PROPHETE, *nabi*, *roëh*, *parlant*, *voyant*, *devin*, c'eft la même chofe. Tous les anciens auteurs conviennent que les Egyptiens, les Chaldéens, toutes les nations afiatiques avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif qui, lorfqu'il eut compofé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre

langage que celui de ſes voiſins, et qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens, juſqu'au nom de DIEU *Elohah*, *Jehovah*, *Adonaï*, *Sadaï*; qui enfin prit tous les rites, tous les uſages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète, fut le premier fripon qui rencontra un imbécille; ainſi la prophétie eſt de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatiſme; ces deux monſtres habitent aiſément enſemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc et du Vivarais, des prophètes tout ſemblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthouſiaſme aux plus dégoûtans menſonges. Nous avons vu *Jurieu* prophétiſer en Hollande. Il y eut de tout temps de tels impoſteurs, et non-ſeulement des miſérables qui feſaient des prédictions, mais d'autres miſérables qui ſuppoſaient des prophéties faites par d'anciens perſonnages.

Le monde a été plein de ſibylles et de *Noſtradamus*. L'Alcoran compte deux cents vingt-quatre mille prophètes. L'évêque *Epiphane*, dans ſes notes ſur le canon prétendu des apôtres, compte ſoixante et treize

prophètes juifs, et dix prophéteſſes. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profeſſion dans l'Etat; on n'était point reçu prophète comme on eſt reçu docteur à Oxford ou à Cambridge; prophétiſait qui voulait; il ſuffiſait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation et l'eſprit de DIEU. On annonçait l'avenir en danſant et en jouant du pſaltérion. *Saül*, tout réprouvé qu'il était, s'aviſa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ſes prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grub ſtreet (*a*). Les deux partis ſe traitaient réciproquement de fous, de viſionnaires, de menteurs, de fripons, et en cela ſeul ils diſaient la vérité. *Stultum* (*b*) *et inſanum prophetam*, *inſanum virum ſpiritualem*, dit *Ozée*, ſelon la Vulgate.

Les prophètes de Jéruſalem ſont des extravagans, des hommes ſans foi, dit *Sophoniah* prophète de Jéruſalem (*c*). Ils ſont tous comme notre apothicaire *Moore* qui met dans nos gazettes: *Prenez de mes pilules, gardez-vous des contrefaites*.

Le prophète *Michée* prédiſant des malheurs aux rois de Samarie et de Juda, le prophète

(*a*) Grub ſtreet eſt la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

(*b*) *Ozée*, chap. IX. (*c*) *Sophoniah*, chap. III, v. 4.

Sédékias lui applique un énorme soufflet, en lui disant : *Comment l'esprit de* DIEU *est-il passé par moi pour aller à toi?* (*d*)

Jérémie, qui prophétisait en faveur de *Nabuchodonosor*, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, et un bât ou un joug sur le dos, car c'était un type ; et il devait envoyer ce type aux petits roitelets voisins, pour les inviter à se soumettre à *Nabuchodonosor*. Le prophète *Ananias*, qui regardait *Jérémie* comme un traître, lui arrache ses cordes, les rompt et jette son bât à terre.

Ici c'est *Ozée* à qui DIEU ordonne de prendre une p. . . . . et d'avoir des fils de p. . . . . (*e*) *Vade, sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum*, dit la Vulgate. *Ozée* obéit ponctuellement ; il prend *Gomer*, fille d'*Ebalaïm*, il en a trois enfans ; ainsi cette prophétie et ce putanisme durérent au moins trois années. Cela ne suffit pas au dieu des Juifs ; il veut qu'*Ozée* (*f*) couche avec une femme qui ait fait déjà son mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge ; c'est assez bon marché pour un adultère (*g*). Il en avait coûté

(*d*) Paralip. chap. XVIII.

(*e*) *Ozée*, chap. premier.

(*f*) *Ibid*, chap. III.

(*g*) Remarquez que le prophète se sert du mot propre *fodi eam* : je la f..... ô abomination ! Et on met ces livres infames

encore moins au patriarche *Juda* pour son inceste absurde avec *Thamar*.

Là c'est *Ezéchiel* (*h*) qui, après avoir dormi trois cents nonante jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, après avoir avalé une livre de parchemin, après avoir mangé un *sir reverend* (*i*) sur son pain, par ordre exprès de DIEU, introduit DIEU lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune *Oola* : (*k*) *Tu es devenue grande, tes tetons ont paru, ton petit poil a commencé à croître ; je t'ai couverte ; mais tu t'es bâti un mauvais lieu ; tu as ouvert les cuisses à tous les passans .... ta sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement* (*l*) ; *elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, et qui déchargent commé des chevaux.*

Notre ami le général *Withers*, à qui on lisait un jour ces prophéties, demanda dans quel b..... on avait fait l'Ecriture sainte ?

On lit rarement les prophéties ; il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu Gulliver et l'Atlantis, ne connaissent ni *Ozée* ni *Ezéchiel*.

entre les mains des jeunes garçons et des jeunes filles ; et des séducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvens !

(*h*) *Ezéch.* chap. IV.

(*i*) Un *sir reverend* en anglais est un étron.

(*k*) *Ezéch.* chap. XVI. (*l*) *Ezéch.* XXIII.

Quand on fait voir à des perſonnes ſenſées ces paſſages exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un *Iſaïe* marche tout nu au milieu de Jéruſalem, qu'un *Ezéchiel* coupe ſa barbe en trois portions, qu'un *Jonas* ſoit trois jours dans le ventre d'une baleine, &c. Si elles liſaient ces extravagances et ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'eſt la Bible : elles demeurent confondues ; elles héſitent, elles condamnent ces abominations, et n'oſent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'elles oſent faire uſage de leur ſens commun ; elles finiſſent enfin par déteſter ce que des fripons et des imbécilles leur ont fait adôrer.

Quand ces livres ſans raiſon et ſans pudeur ont-ils été écrits ? perſonne n'en ſait rien. L'opinion la plus vraiſemblable eſt que la plupart des livres attribués à *Salomon*, à *Daniel*, et à d'autres, ont été faits dans Alexandrie ; mais qu'importe le temps et le lieu ? ne ſuffit-il pas de voir avec évidence que ce ſont des monumens de la folie la plus outrée et de la plus infame débauche ?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les

vénérer? c'eſt qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore conſidérer que tous ces monumens d'extravagance ne ſe conſervaient guère que chez les prêtres et les ſcribes. On ſait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie inventée par les Chinois ne parvint que ſi tard. Nous ſerons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'Egliſe adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur ſecte.

Venons enfin de l'ancien convenant au nouveau. Venons à JESUS et à l'établiſſement du chriſtianiſme.

CHAPITRE X.

De la perſonne de JESUS.

JESUS naquit dans un temps où le fanatiſme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs et les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs moins déraiſonnables et moins groſſières; mais la populace toujours incorrigible conſervait ſon eſprit de démence. Quelques Juifs opprimés ſous les rois de Syrie et ſous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un meſſie. Cette attente devait naturellement

être remplie par *Hérode*. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture ſurpaſſait de beaucoup celle du temple de *Salomon*, puiſqu'il avait comblé un précipice ſur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémiſſait plus ſous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à ſon monarque; le culte juif floriſſait, les lois antiques étaient reſpectées; Jéruſalem, il faut l'avouer, était au temps de ſa plus grande ſplendeur.

L'oiſiveté et la ſuperſtition firent naître pluſieurs factions ou ſociétés religieuſes, ſaducéens, phariſiens, eſſéniens, judaïtes, thérapeutes, joanniſtes ou diſciples de *Jean*; à peu-près comme les papiſtes ont des moliniſtes, des janſéniſtes, des jacobins et des cordeliers. Mais perſonne alors ne parlait de l'attente du meſſie. Ni *Flavien Joſephe*, ni *Philon*, qui ſont entrés dans de ſi grands détails ſur l'hiſtoire juive, ne diſent qu'on ſe flattait alors qu'il viendrait un chriſt, un oint, un libérateur, un rédempteur dont ils avaient moins beſoin que jamais; et s'il y en avait un, c'était *Hérode*. En effet il y eut un parti, une ſecte qu'on appela les hérodiens, et qui reconnut *Hérode* pour l'envoyé de DIEU. (*a*)

(*a*) Cette ſecte des hérodiens ne dura pas long-temps.

De

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de meſſie, de chriſt, à quiconque leur avait fait un peu de bien; tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le juif qui compila les rêveries d'*Iſaïe* lui fait dire par une lâche flatterie bien digne d'un juif eſclave: *Ainſi a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon meſſie, duquel j'ai pris la main droite, afin que je terraſſe les nations devant lui.* Le quatrième livre des Rois appelle le ſcélérat *Jéhu* oint, meſſie. Un prophète annonce à *Hazaël* roi de Damas, qu'il eſt *meſſie et oint du Très-Haut. Ezéchiel* dit au roi de Tyr: *Tu es un chérubin, un oint, un meſſie, le ſceau de la reſſemblance de* DIEU. Si ce roi de Tyr avait ſu qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de ſe faire une eſpèce de dieu; il y avait un droit aſſez apparent, ſuppoſé qu'*Ezéchiel* eût été inſpiré. Les évangéliſtes n'en ont pas tant dit de JESUS.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que nul juif n'eſpérait, ne déſirait, n'annonçait un

Le titre de DIEU était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, ſoit à *Hérode* l'arabe, ſoit à *Judas Machabée*, ſoit aux rois perſans, ſoit aux Babyloniens. Les Juifs de Rome célébrèrent la fête d'*Hérode* juſqu'au temps de l'empereur *Néron*. *Perſe* le dit expreſſément.

> *Herodis venère dies, unctâque feneſtrâ*
> *Diſpoſitæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ.*
> . . . . . *Tumet alba fidelia vino.*

oint, un meſſie, du temps d'*Hérode le grand*, ſous lequel on dit que naquit JESUS. Lorſqu'après la mort d'*Hérode le grand* la Judée fut gouvernée en province romaine, et qu'un autre *Hérode* fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, pluſieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, ſur-tout dans cette Galilée où les Juifs étaient plus groſſiers qu'ailleurs. C'eſt ainſi que *Fox*, un miſérable payſan, établit de nos jours la ſecte des quakers parmi les payſans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une égliſe calviniſte, fut un cardeur de laine nommé *Jean le Clerc*. C'eſt ainſi que *Muncer*, *Jean de Leyde*, et d'autres, fondèrent l'anabaptiſme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulſionnaires inſtituer une petite ſecte parmi la canaille d'un faubourg de Paris. Tous les ſectaires commencent ainſi dans toute la terre. Ce ſont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, et qui finiſſent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. JESUS fut pendu à Jéruſalem ſans avoir été oint. *Jean* le baptiſeur y avait déjà été condamné au ſupplice. Tous deux laiſsèrent quelques diſciples dans la lie du peuple. Ceux de *Jean* s'établirent vers l'Arabie où

ils ſont encore (*b*). Ceux de JESUS furent d'abord très-obſcurs ; mais quand il ſe furent aſſociés à quelques grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant ſous *Tibère* pouſſé plus loin que jamais leurs friponneries ordinaires, ayant ſur-tout ſéduit et volé *Fulvia* femme de *Saturninus*, furent chaſſés de Rome, et ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore ſévèrement ſous *Caligula* et ſous *Claude*.

Leurs déſaſtres enhardirent le peu de galiléens qui compoſaient la ſecte nouvelle, à ſe ſéparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui ſe mirent à leur tête, et qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produiſit cette énorme quantité d'évangiles, mot grec qui ſignifie bonne nouvelle. Chacun donnait une vie de JESUS ; aucunes n'étaient d'accord, mais toutes ſe reſſemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La ſynagogue, de ſon côté, voyant qu'une ſecte nouvelle, née dans ſon ſein, débitait une vie de JESUS très-injurieuſe au ſanhédrin

(*b*) Ces chrétiens de ſaint *Jean* ſont principalement établis à Moſul et vers Baſſora.

et à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait d'attention jusqu'alors. Il nous reste encore un mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé *Sepher Toldos Jeschut*. Il paraît qu'il est fait plusieurs années après le supplice de JESUS, dans le temps que l'on compilait les évangiles. Ce petit livre est rempli de prodiges, comme tous les livres juifs et chrétiens; mais tout extravagant qu'il est, on est forcé de convenir qu'il y a des choses beaucoup plus vraisemblables que dans nos évangiles.

Il est dit dans le *Toldos Jeschut*, que JESUS était fils d'une nommée *Mirja*, mariée dans Bethléem à un pauvre homme nommé *Jocanam*. Il y avait dans le voisinage un soldat dont le nom était *Joseph Panther*, homme d'une riche taille, et d'une assez grande beauté; il devint amoureux de *Mirja* ou *Maria*; (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient souvent un *A* pour un *J*.)

Mirja devint grosse de la façon de *Panther*; *Jocanam* confus et désespéré quitta Bethléem, et alla se cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de juifs. La conduite de *Mirja* la déshonora; son fils *Jesu* ou *Jeschut* fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école

publique, il se plaça parmi les enfans légitimes, on le fit sortir de ce rang ; de-là son animosité contre les prêtres, qu'il manifesta quand il eut atteint l'âge mûr ; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *races de vipères*, *sépulcres blanchis*. Enfin, ayant pris querelle avec le juif *Judas* sur quelque matière d'intérêt, comme sur des points de religion, *Judas* le dénonça au sanhédrin ; il fut arrêté, se mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain ; on le fouetta, on le lapida, et ensuite on le pendit.

Telle est la substance de cette histoire. On y ajouta des fables insipides, des miracles impertinens, qui firent grand tort au fond ; mais le livre était connu dans le second siècle ; *Celse* le cita, *Origène* le réfuta, il nous est parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer est certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui se passe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante évangiles des christicoles. Il est plus vraisemblable que *Joseph Panther* avait fait un enfant à *Mirja*, qu'il ne l'est qu'un ange soit venu par les airs faire un compliment de la part de DIEU à la femme d'un charpentier, comme *Jupiter* envoya *Mercure* auprès d'*Alcmène*.

Tout ce qu'on nous conte de ce *Jésus* est

digne de l'ancien teſtament et de Bedlam. On fait venir je ne ſais quel *Agion pneuma*, un ſaint ſouffle, un ſaint eſprit, dont on n'avait jamais entendu parler, et dont on a fait depuis la tierce partie de DIEU, DIEU lui-même, DIEU le créateur du monde ; il engroſſe *Marie*, ce qui a donné lieu au jéſuite *Sanchez* d'examiner dans ſa ſomme théologique ſi DIEU eut beaucoup de plaiſir avec *Maria*, s'il répandit de la ſemence, et ſi *Maria* répandit auſſi de ſa ſemence.

JESUS devient donc un fils de DIEU et d'une juive, non encore DIEU lui-même, mais une créature ſupérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'eſt de ſe faire emporter par le diable ſur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtemens paraiſſent tout blancs, quel miracle ! il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres (*c*). Il fait ſécher un figuier qui ne

(*c*) Il eſt difficile de dire quel eſt le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que DIEU diſe à ſa mère juive : *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?* c'eſt déjà une étrange choſe. Mais que DIEU boive et mange avec des ivrognes, et qu'il change ſix cruches d'eau en ſix cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu ; quel blaſphème auſſi exécrable qu'impertinent ! L'hébreu ſe ſert d'un mot qui répond au mot *griſés* ; la Vulgate au chap. II, verſ. 10, dit *inebriati*, enivrés.

lui a pas donné de figues à son déjeûner à la fin de février; et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, et puis chez les douaniers, et cependant on prétend dans son histoire qu'il regarde ces douaniers, ces publicains, comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux, à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coup de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons et leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à *Jean*, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable!

C'était un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser

Saint *Chrysostome* bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu; et plusieurs pères de l'Eglise ont prétendu que ce vin signifiait le sang de JESUS-CHRIST dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abyme d'extravagances nous avez-vous plongés!

par un ſeul homme, et perdiſſent leur argent ſans rien dire. Il n'y a rien dans don *Quichotte* qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il ſe contente de dire : *Détruiſez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Les Juifs repartent ſelon *Jean : On a mis quarante-ſix ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu?*

Il était bien faux qu'*Hérode* eût employé quarante-ſix ans à bâtir le temple de Jéruſalem. Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fauſſeté. Et pour le dire en paſſant, cela fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Après cette belle équipée on fait prêcher JESUS dans les villages. Quels diſcours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde ; à un morceau de levain mêlé dans trois meſures de farine ; à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poiſſon ; à un roi qui a tué ſes volailles pour les noces de ſon fils, et qui envoie ſes domeſtiques prier les voiſins à la noce. Les voiſins tuent les gens qui viennent les prier à dîner ; le roi tue ceux qui ont tué ſes gens, et brûle leurs villes ; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre ſur le grand chemin pour venir

dîner

dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'eſt que le royaume des cieux ſelon *Matthieu*.

Dans les autres ſermons, le royaume des cieux eſt toujours comparé à un uſurier qui veut abſolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque *Tillotſon* prêche dans un autre goût.

Par où finit l'hiſtoire de JESUS? par l'aventure qui eſt arrivée chez nous et dans le reſte du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, ſans être aſſez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour ſe faire de puiſſans protecteurs; ils finiſſent la plupart par être pendus. JESUS le fut en effet pour avoir appelé ſes ſupérieurs races de vipères et ſépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il reſſuſcita en ſecret. Enſuite il monta au ciel en préſence de quatre-vingts de ſes diſciples (*d*), ſans qu'aucune autre perſonne de la Judée le vît monter dans les nuées, ce qui était pourtant

(*d*) Monter au ciel en perpendiculaire! pourquoi pas en ligne horizontale? Monter eſt contre les règles de la gravitation. Il pouvait raſer l'horizon, et aller dans Mercure, ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, ſi l'un de ces aſtres ſe couchait alors. Quelle ſottiſe que ces mots *aller au ciel, deſcendre du ciel!*

fort aiſé à voir, et qui aurait fait dans le monde une aſſez grande nouvelle.

Notre ſymbole que les papiſtes appellent le *credo*, ſymbole attribué aux apôtres, et évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que JESUS avant de monter au ciel était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en eſt pas dit un ſeul mot dans les Evangiles, et cependant c'eſt un des principaux articles de foi des chriſticoles; on n'eſt point chrétien ſi on ne croit pas que JESUS eſt allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? ce fut *Athanaſe*, environ trois cents cinquante ans après; c'eſt dans ſon traité contre *Apollinaire*, ſur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de JESUS deſcendit en enfer, tandis que ſon corps était dans le ſépulcre. Ces paroles ſont dignes d'attention, et font voir avec quelle ſagacité, et quelle ſageſſe *Athanaſe* raiſonnait. Voici ſes propres paroles.

Il fallait qu'après ſa mort ſes parties eſſentiellement diverſes euſſent diverſes fonctions : que

comme ſi nous étions le centre de tous les globes, comme ſi notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de ſoleils, et qui entrent dans la compoſition de cet univers, que nous nommons le ciel ſi mal-à-propos.

ſon corps reposât dans le ſépulcre pour détruire la corruption, et que ſon ame allât aux enfers pour vaincre la mort.

L'africain *Auguſtin* eſt du ſentiment d'*Athanaſe* dans une lettre qu'il écrivit à *Evode : Quis ergo niſi infidelis negaverit fuiſſe apud inferos Chriſtum ? Jérôme* ſon contemporain fut à peu-près du même-avis ; et ce fut du temps d'*Auguſtin* et de *Jérôme* que l'on compoſa ce ſymbole, ce *credo*, qui paſſe chez les ignorans pour le ſymbole des apôtres. (*e*)

Ainſi s'établiſſent les opinions, les croyances, les ſectes. Mais comment ces déteſtables fadaiſes ont-elles pu s'accréditer ? comment ont-elles renverſé les autres fadaiſes des Grecs et des Romains, et enfin l'empire

(*e*) Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'oſa pas imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérens du juif JESUS ſe contentent dans les commencemens de dire que c'était un homme de bien injuſtement crucifié, comme depuis nous avons nous et les autres chrétiens aſſaſſiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit ; on oſe écrire que DIEU l'a reſſuſcité. Bientôt après on fait ſa légende. L'un ſuppoſe qu'il eſt allé au ciel et aux enfers. L'autre dit qu'il viendra juger les vivans et les morts dans la vallée de Joſaphat ; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pouſſe le ſophiſme juſqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux, on en mange et on en boit un : on le rend en urine et en matière fécale. On perſécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs ; et tout cela pour que tel et tel jouiſſent en Angleterre de dix mille pièces de rente, et qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

même ? comment ont - elles causé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers, et fait couler tant de sang ? c'est de quoi nous allons rendre compte.

CHAPITRE XI.

De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul.

QUAND les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes qui peuvent entrer dans les cervelles ignorantes qui aiment les fables ; des dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpens, pour séduire des femmes et des filles. Les magistrats, les principaux citoyens n'admettaient pas ces extravagances ; mais la populace s'en nourrissait, et c'était la canaille païenne. Il me semble voir chez nous les disciples de *Fox* disputer contre les disciples de *Broun*. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbécilles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles, lassés

de leurs anciennes sottises, et qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthelemi (*a*), dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des christicoles, *Pierre*, fils de *Jone* demeurait à Joppé, chez *Simon* le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière *Dorcas*.

Voyez le chapitre de *Lucien*, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce galiléen (*b*) *au front chauve et au grand nez, qui fut enlevé au troisième ciel.* Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Ecosse, et les gueux de Saint-Médard de Paris, font précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque

(*a*) Bartholomey-fair, où il y a encore des charlatans et des astrologues.

(*b*) Il est fort douteux que *Lucien* ait vu *Paul*, et même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que *Paul*, qui vivait du temps de *Néron*, eût encore vécu jusque sous *Trajan*, temps auquel *Lucien* commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce *Paul* put réussir à former une secte avec son détestable galimatias, pour lequel le cardinal *Bembo* avait un si profond mépris ? nous répondons que sans ce galimatias même, il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre *Fox*, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés quakers, ait eu plus de bon sens que ce *Paul* ? Il y a long-temps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, et que les prudens les gouvernent.

nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumène, pouſſant des ſoupirs, feſant des contorſions, jurant par le fils *qui eſt ſorti du père*, prédiſaient mille malheurs à l'empire, blaſphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la ſecte était ce *Paul* au grand nez et au front chauve, dont *Lucien* ſe moque. Il ſuffit, ce me ſemble, des écrits de ce *Paul*, pour voir combien *Lucien* avait raiſon. Quel galimatias quand il écrit à la ſociété des chrétiens qui ſe formait à Rome dans la fange juive! *La circonciſion vous eſt profitable ſi vous obſervez la loi; mais ſi vous êtes prévaricateurs de la loi, votre circonciſion devient prépuce, &c...... Détruiſons-nous donc la loi par la foi? à Dieu ne plaiſe! mais nous établiſſons la foi...... Abraham a été juſtifié par ſes œuvres; il a de quoi ſe glorifier, mais non devant* DIEU. Ce *Paul*, en s'exprimant ainſi, parlait évidemment en juif et non en chrétien.

Quel diſcours aux Corinthiens! *Nos pères ont été baptiſés en Moïſe dans la nuée et dans la mer.* Le cardinal *Bembo* n'avait-il pas raiſon d'appeler ces épîtres *Epiſtolacies*, et de conſeiller de ne les point lire?

Que penſer d'un homme qui dit aux Theſſaloniciens: *Je ne permets point aux femmes de*

parler dans l'église ; et qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler et prophétiser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage et modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il est chrétien, il enseigne le christianisme, et il va sacrifier sept jours desuite dans le temple de Jérusalem par le conseil de *Jacques*, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates : *Je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire ;* JESUS-CHRIST *ne vous servira de rien.* Et ensuite il circoncit son disciple *Timòthée*, que les Juifs prétendent être fils d'un grec et d'úne prostituée. Il est intrus parmi les apôtres, et il se vante aux Corinthiens, I[ere] épître, chap. IX, d'être aussi apôtre que les autres : *Ne suis-je pas apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur* JESUS-CHRIST? *n'êtes-vous pas mon ouvrage? Quand je ne serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis au moins à votre égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens? n'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui soit notre sœur,* (ou si l'on veut, une sœur qui soit notre femme) *comme font les autres apôtres et les frères de notre Seigneur? Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens?* &c.

Que de choses dans ce passage! le droit

de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués, le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur ; enfin la preuve que JESUS avait des frères, et la présomption que *Marie* ou *Mirja* était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien savoir de quoi il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens, chap. XI. *Ce sont de faux apôtres...... mais ce qu'ils osent, je l'ose aussi. Sont-ils hébreux? je le suis aussi : sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi : sont-ils ministres de* JESUS-CHRIST? *quand ils devraient m'accuser d'impudence, je le suis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux; j'ai été plus repris de justice, plus souvent enfermé dans les cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups de bâton trois fois : j'ai été lapidé une fois : j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer.*

Voilà donc ce *Paul* qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer, sans être noyé ; c'est le tiers de l'aventure de *Jonas*. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa basse jalousie contre *Pierre* et les autres apôtres, et qu'il veut l'emporter sur eux pour avoir été plus repris de justice et plus fouetté qu'eux?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son insolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens : *Je viens à vous pour la troisième fois; je jugerai tout par deux ou trois*

témoins; je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres? IIe épître, chap. XIII.

A quels imbécilles et quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainsi en maître tyrannique? à ceux auxquels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel. Lâche et impudent imposteur! où est ce troisième ciel dans lequel tu as voyagé? est-ce dans Vénus ou dans Mars? Nous rions de *Mahomet* quand ses commentateurs prétendent qu'il alla visiter sept cieux tout de suite dans une nuit. Mais *Mahomet* au moins ne parle pas dans son Alcoran d'une telle extravagance qu'on lui impute; et *Paul* ose dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage!

Quel était donc ce *Paul* qui fait encore tant de bruit, et qui est cité tous les jours à tort et à travers? Il dit qu'il était citoyen romain; j'ose affirmer qu'il ment impudemment. Aucun juif ne fut citoyen romain que sous les *Décius* et les *Philippes*. S'il était de Tarsis, Tarsis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après *Paul*. S'il était de Giscale, comme le dit *Jérôme*, ce village était en Galilée; et jamais les Galiléens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de *Gamaliel*. En

effet, on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent *Etienne*, ce qui eſt l'emploi d'un valet. Les Juifs prétendirent qu'il voulut épouſer la fille de *Gamaliel.* On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'hiſtoire de *Thècle.* Il n'eſt pas étonnant que la fille de *Gamaliel* n'ait pas voulu d'un petit valet chauve, dont les ſourcils ſe joignaient ſur un nez difforme, et qui avait les jambes crochues : c'eſt ainſi que les actes de *Thècle* le dépeignent. Dédaigné par *Gamaliel* et par ſa fille, comme il méritait de l'être, il ſe joignit à la ſecte naiſſante de *Céphas*, de *Jacques*, de *Matthieu*, de *Barnabé*, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raiſon, on jugera que cette cauſe de l'apoſtaſie de ce malheureux juif eſt plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment ſe perſuadera-t-on qu'une lumière céleſte l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleſte ſe ſoit fait entendre à lui, que DIEU lui ait dit : *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu?* Ne rougit-on pas d'une telle ſottiſe ?

Si DIEU avait voulu empêcher que les diſciples de JESUS ne fuſſent perſécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de *Gamaliel?* En ont-ils moins été châtiés depuis que *Saul* tomba de

cheval ? *Saul Paul* ne fut-il pas châtié lui-même ? à quoi bon ce ridicule miracle ? Je prends le ciel et la terre à témoin (s'il eſt permis de ſe ſervir de ces mots impropres le ciel et la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur et de mépris. (*c*)

(*c*) Ce qu'il faut, ce me ſemble, remarquer avec ſoin dans ce juif *Paul*, c'eſt qu'il ne dit jamais que JESUS ſoit Dieu. Tous les honneurs poſſibles, il les lui donne : mais le mot de *Dieu* n'eſt jamais pour lui. Il a été prédeſtiné dans l'Epître aux Romains, chap. IV. Il veut qu'on ait la paix avec DIEU par JESUS, chap. V. Il compte ſur la grâce de DIEU par un ſeul homme qui eſt JESUS. Il appelle ſes diſciples héritiers de DIEU, et cohéritiers de JESUS, même chap. Il n'y a qu'un ſeul verſet dans tous les écrits de *Paul* où le mot de *Dieu* pourrait tomber ſur JESUS ; c'eſt dans cette épître aux Romains, chap. IX. Mais *Eraſme* et *Grotius* ont prouvé que cet endroit eſt falſifié et mal interprété. En effet, il ſerait trop étrange que *Paul* reconnaiſſant JESUS pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une ſeule fois. C'eût été alors un blaſphème.

Pour le mot de *Trinité*, il ne ſe trouve jamais dans *Paul*, qui cependant eſt regardé comme le fondateur du chriſtianiſme.

CHAPITRE XII.

Des Evangiles.

DÈS que les sociétés de demi-juifs demi-chrétiens se furent insensiblement établies dans le bas peuple à Jérusalem, à Antioche, à Ephèse, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après *Vespasien*, chacun de ces petits troupeaux voulut faire son évangile. On en compta cinquante, et il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différens. Tous conviennent seulement que leur JESUS était fils de *Maria* ou *Mirja*, et qu'il fut pendu; et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les métamorphoses d'*Ovide*.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que *Matthieu* lui forge; et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de *Marie*, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste *Pascal* s'écrie: *Cela ne s'est pas fait de concert.* Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De-là vient qu'un évangéliste prétend que le petit JESUS fut élevé en

Egypte ; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem ; celui-ci le fait aller une feule fois à Jérufalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier *Hérode* qui était alors près de fa fin (*a*). L'autre paffe fous filence et l'étoile, et les mages, et le maffacre des innocens.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette contradiction, de faire une concordance ; et cette concordance eft encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Prefque tous ces évangiles, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été vifiblement forgés après la prife de Jérufalem : on en a une preuve bien fenfible dans celui qui eft attribué à *Matthieu*. Ce livre met dans la bouche de JESUS ces paroles aux Juifs : *Vous rendrez compte de tout le fang répandu*

(*a*) Le maffacre des innocens eft affurément le comble de l'ineptie, auffi-bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment *Hérode*, qui fe mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, le détrônât. *Hérode* tenait fon royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'eft pas abfolument fou ? Eft-il poffible qu'on ait propofé à la crédulité humaine de pareilles bêtifes qui font fi au-deffous de Robert le diable, et de Jean de Paris. L'homme eft donc une efpèce bien méprifable, puifqu'elle eft ainfi gouvernée.

depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie fils de Barack, que vous avez tué entre le temple et l'autel.

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un *Zacharie*, fils d'un *Barack*, assassiné entre le temple et l'autel par la faction des zélés. Par-là l'imposture est facilement découverte; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la Bible. Les Grecs et les Romains ne la lisaient guère, et les évangiles leur étaient entièrement inconnus; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'évangile attribué à *Matthieu*, n'a été écrit que très-long-temps après lui par quelque malheureux demi-juif demi-chrétien hellénisté, c'est ce passage fameux : *S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain.* Il n'y avait point d'Eglise du temps de JESUS et de *Matthieu*. Ce mot *Eglise* est grec. L'assemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia*. Cette expression ne fut adoptée par les chrétiens que dans la suite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il est donc clair qu'un faussaire prit le nom de *Matthieu* pour écrire cet évangile en très-mauvais grec. J'avoue qu'il ferait assez comique que *Matthieu*, qui avait été publicain, comparât les païens aux publicains. Mais quel que soit l'auteur de

cette comparaiſon ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple, qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée ſeule eſt deſtructive de toute adminiſtration, et non-ſeulement indigne d'un homme inſpiré de DIEU, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux évangiles de l'enfance; le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape ſur le derrière au petit JESUS ſon camarade, et que le petit JESUS le fit mourir ſur le champ, *Kai para kremei peſon apeidonen.* Une autre fois il feſait de petits oiſeaux de terre glaiſe, et ils s'envolaient. La manière dont il apprenait ſon alphabet était encore tout-à-fait divine. Ces contes ne ſont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de JESUS par le diable, de la tranſfiguration ſur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Auſſi cet évangile de l'enfance fut long-temps en vénération.

Le ſecond livre de l'enfance n'eſt pas moins curieux. *Marie*, emmenant ſon fils en Egypte, rencontre des filles déſolées de ce que leur frère avait été changé en mulet: *Marie* et le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet

ſa forme d'homme, et l'on ne ſait ſi ce malheureux gagna au marché. Chemin feſant la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé *Dumachus* et l'autre *Titus* (*b*). *Dumachus* voulait abſolument voler la ſainte Vierge, et lui faire pis. *Titus* prit le parti de *Marie*, et donna quarante drachmes à *Dumachus* pour l'engager à laiſſer paſſer la famille, ſans lui faire de mal. JESUS déclara à la ſainte Vierge que *Dumachus* ferait le mauvais larron, et *Titus* le bon larron; qu'ils feraient un jour pendus avec lui, que *Titus* irait en paradis, et *Dumachus* à tous les diables.

L'évangile ſelon S[t] *Jacques*, frère aîné de JESUS, ou ſelon *Pierre Barjone*, évangile reconnu et vanté par *Tertullien* et par *Origène*, fut encore en plus grande recommandation. On l'appelait *proto evangelion*, premier évangile. C'eſt peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, et des petits enfans que le premier *Hérode* fit égorger.

Il y a encore une eſpèce d'évangile ou d'actes de *Jean*, dans lequel on fait danſer JESUS avec ſes apôtres la veille de ſa mort; et la choſe eſt d'autant plus vraiſemblable que les thérapeutes étaient en effet dans l'uſage

(*b*) Voilà de plaiſans noms pour des Egyptiens.

de

de danſer en rond, ce qui doit plaire beau-coup au père céleſte. (*c*)

Pourquoi le chrétien le plus ſcrupuleux

(*c*) Il n'eſt point dit dans ſaint *Matthieu* que JESUS-CHRIST danſa avec ſes apôtres ; mais il eſt dit dans ſaint *Matthieu* chap. XXVI, verſ. 30 : *Ils chantèrent un hymne, et allèrent au mont Olivet.*

Il eſt vrai que dans cet hymne on trouve ce couplet : *Je veux chanter, danſez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danſe au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuſes de ce temps-là. Saint *Auguſtin* rapporte cette chanſon dans ſa lettre à *Cérétius.*

Il eſt fort indifférent de ſavoir ſi cette chanſon rapportée par *Auguſtin* eſt vraie ou non ; la voici :

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux ſauver, et je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, danſez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, et je n'ai point du tout été joué.

Ce petit cantique n'eſt autre choſe que ce qu'on appelle du perſifflage en France. Il n'eſt point du tout prouvé que JESUS ait chanté après avoir fait la pâque ; mais il eſt prouvé par tous les évangiles qu'il fit la pâque à la juive, et non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en paſſant ce que milord *Bolingbroke* inſinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de JESUS-CHRIST aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun diſcours, qui ait le moindre rapport au chriſtianiſme d'aujourd'hui, et encore moins au chriſtianiſme de Rome qu'à tous les autres.

rit-il aujourd'hui ſans remords de tous ces évangiles, de tous ces actes qui ne ſont plus dans le canon, et n'oſe-t-il rire de ceux qui ſont adoptés par l'Egliſe ? Ce ſont à peu-près les mêmes contes ; mais le fanatique adore ſous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule ſous un autre.

Enfin, on choiſit quatre évangiles ; et la grande raiſon, au rapport de St *Irénée*, c'eſt qu'il n'y a que quatre vents cardinaux ; c'eſt que DIEU eſt aſſis ſur les chérubins, et que les chérubins ont quatre formes. St *Jérôme* ou *Hiéronyme*, dans ſa préface ſur l'évangile de *Marc*, ajoute aux quatre vents et aux quatre animaux, les quatre anneaux qui ſervaient aux bâtons ſur leſquels on portait le coffre appelé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le *Lazare* ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conſéquemment admettre que quatre évangiles. St *Cyprien* prouve la même choſe par les quatre fleuves qui arroſaient le paradis. Il faudrait être bien impie pour ne pas ſe rendre à de telles raiſons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre évangiles, les pères des deux premiers ſiècles ne citaient preſque jamais que les évangiles nommés aujourd'hui apocryphes. C'eſt une preuve inconteſtable

que nos quatre évangiles ne ſont pas de ceux à qui on les attribue.

Je veux qu'ils en ſoient ; je veux, par exemple, que *Luc* ait écrit celui qui eſt ſous ſon nom. Je dirais à *Luc :* Comment oſes-tu avancer que JESUS naquit ſous le gouvernement de *Cirénius* ou *Quirinus*, tandis qu'il eſt avéré que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après ? Comment as-tu le front de dire qu'*Auguſte* avait ordonné le *dénombrement de toute la terre*, et que *Marie* alla à Bethléem pour ſe faire dénombrer ? Le dénombrement de toute la terre ! quelle expreſſion ! Tu as ouï dire qu'*Auguſte* avait un livre de raiſon qui contenait le détail des forces de l'empire et de ſes finances ; mais un dénombrement de tous les ſujets de l'empire ! c'eſt à quoi il ne penſa jamais ; encore moins un dénombrement de la terre entière ; aucun écrivain romain ou grec ou barbare n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme menſonge ; et il faudra qu'on adore ton livre !

Mais qui a fabriqué ces quatre évangiles ? n'eſt-il pas très-probable que ce ſont des chrétiens helléniſtes, puiſque l'ancien teſtament n'y eſt preſque jamais cité que ſuivant la verſion des Septante, verſion inconnue en Judée. Les apôtres ne ſavaient pas plus le grec que

JESUS ne l'avait ſu. Comment auraient-ils cité les Septante ? il n'y a que le miracle de la pentecôte qui ait pu enſeigner le grec à des juifs ignorans.

Quelle foule de contrariétés et d'impoſtures eſt reſtée dans ces quatre évangiles ! n'y en eût-il qu'une ſeule, elle ſuffirait pour démontrer que c'eſt un ouvrage de ténèbres. N'y eût-il que le conte qu'on trouve dans *Luc*, que JESUS naquit ſous le gouvernement de *Cirénius*, lorſqu'*Auguſte* fit faire le dénombrement de tout l'empire, cette ſeule fauſſeté ne ſuffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris? 1°. Il n'y eut jamais de dénombrement, et aucun auteur n'en parle. 2°. *Cirénius* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naiſſance de ce JESUS. Autant de mots, autant d'erreurs dans les évangiles. Et c'eſt ainſi qu'on réuſſit avec le peuple.

CHAPITRE XIII.

Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, &c.

DES gens de bon sens demandent comment ce tissu de fables qui outrage si platement la raison, et de blasphèmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, put trouver quelque créance? Ils devraient en effet être bien étonnés si les premiers sectaires chrétiens avaient persuadé la cour des empereurs et le sénat de Rome ; mais une canaille abjecte s'adressait à une populace non moins méprisable. Cela est si vrai que l'empereur *Julien* dit dans son discours aux christicoles : *C'était d'abord assez pour vous de séduire quelques servantes, quelques gueux comme Corneille et Serge. Qu'on me regarde comme le plus effronté des imposteurs, si parmi ceux qui embrassèrent votre secte sous Tibère et sous Claude, il y a eu un seul homme de naissance ou de mérite.* (a)

(a) Il est étrange que l'empereur *Julien* ait appelé *Sergius* un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les évangiles, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment, ce qui est assez commun à ceux qui étant chargés des plus grandes affaires veulent encore prendre sur eux le

Les premiers raiſonneurs chrétiens diſaient donc dans les carrefours et dans les auberges aux païens qui ſe mêlaient de raiſonner : Ne ſoyez point effarouchés de nos myſtères :

fardeau de la controverſe. Il ſe trompe, et les Actes des apôtres, qu'il réfute, ſe trompent évidemment auſſi. *Sergius* n'était ni un homme de néant, comme le dit *Julien*, ni proconſul, ni gouverneur de Chypre, comme le diſent les Actes.

Il n'y avait qu'un proconſul en Syrie dont l'île de Chypre dépendait, et c'était ce proconſul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme conſidérable.

Peut-être l'empereur *Julien* veut-il parler d'un autre *Sergius*, que les Actes des apôtres auront mal-adroitement transformé en proconſul ou en propréteur. Ces actes ſont une rapſodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs et les Galiléens ont écrit.

Ils diſent que *Paul* et *Barnabé* trouvèrent à Paphos un juif muſicien, nommé *Bar-jéſu*, qui voulait empêcher le propréteur *Sergius* de ſe faire chrétien. C'eſt au chap. XIII. Enſuite ils diſent que ce *Bar-jéſu* s'appelait *Helmas*, et que *Paul* et *Barnabé* le rendirent aveugle pour quelques jours, et que ce miracle détermina le propréteur à ſe faire chrétien. On ſent aſſez la valeur d'un pareil conte. On n'a qu'à lire le diſcours que tient *Paul* à ce *Sergius*, pour voir que *Sergius* n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que *Paul* et *Barnabé* furent chaſſés de l'île de Chypre. Comment ce *Sergius* qui était le maître les aurait-il laiſſé chaſſer s'il avait embraſſé leur religion ? Mais comment auſſi ce *Sergius* ayant la principale dignité dans l'île, et par conſéquent n'étant point un imbécille, ſe ferait-il fait chrétien tout d'un coup ?

Tous ces contes du tonneau ne ſont-ils pas d'une abſurdité palpable ?

Remarquons ſur-tout que JESUS dans les Actes des apôtres, et dans tous les diſcours de *Paul*, n'eſt jamais regardé que comme un homme, et qu'il n'y a pas un ſeul texte authentique où il ſoit queſtion de ſa prétendue divinité.

vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus ſalutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres ; et pour vous convaincre que notre ſecte eſt la ſeule bonne, c'eſt que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enſeignons, et tout ce qu'a fait notre Seigneur JESUS-CHRIST. N'avez-vous pas entendu parler des ſibylles? Oui, répondent les diſputeurs païens aux diſputeurs galiléens ; toutes les ſibylles ont été inſpirées par *Jupiter* même ; leurs prédictions ſont toutes véritables. Hé bien, repartent les galiléens, nous vous montrerons des vers de ſibylles qui annoncent clairement JESUS-CHRIST, et alors il faudra bien vous rendre.

Auſſitôt les voilà qui ſe mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais compoſés, des vers ſemblables à ceux de notre *Grub ſtreet*, de *Blakmore*, et de *Gibſon*. Ils les attribuent aux ſibylles ; et pendant plus de quatre cents ans ils ne ceſſent de fonder le chriſtianiſme ſur cette preuve qui était également à la portée des trompeurs et des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces fauſſaires puérils mettre ſur le compte des ſibylles juſqu'à des vers acroſtiches qui commençaient tous par les lettres qui compoſent le nom de JESUS-CHRIST.

Lactance nous a conſervé une grande partie de ces rapſodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils feſaient même quelquefois en public. Il eſt vrai qu'ils ne reſſuſcitaient point de morts comme *Eliſée*, ils n'arrêtaient pas le ſoleil comme *Joſué*, ils ne paſſaient point la mer à pied ſec comme *Moïſe*, ils ne ſe feſaient pas tranſporter par le diable comme JESUS, ſur le haut d'une petite montagne de Galilée d'où l'on découvrait toute la terre ; mais ils guériſſaient la fièvre quand elle était ſur ſon déclin, et même la gale lorſque le galeux avait été baigné, ſaigné, purgé, frotté. Ils chaſſaient ſur-tout les démons ; c'était le principal objet de la miſſion des apôtres. Il eſt dit dans plus d'un évangile que JESUS les envoya exprès pour les chaſſer.

C'était une ancienne prérogative du peuple de DIEU. Il y avait, comme on ſait, des exorciſtes à Jéruſalem qui guériſſaient les poſſédés en leur mettant ſous le nez un peu de la racine nommée barath, et en marmottant quelques paroles tirées de la Clavicule de Salomon. JESUS lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aiſé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux ſchellings. Un juif ou un galiléen un peu à ſon aiſe, pouvait chaſſer

dix

dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'osaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un sénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne possédaient rien du tout qui fussent possédés.

Si le diable dut se saisir de quelqu'un, c'était de *Pilate* ; cependant il n'osa jamais en approcher. On a long-temps exorcisé la canaille en Angleterre, et encore plus ailleurs ; mais quoique la secte chrétienne soit précisément établie pour cet usage, il est aboli presque par-tout, excepté dans les Etats de l'obédience du pape, et dans quelques pays grossiers d'Allemagne, malheureusement soumis à des évêques et à des moines.

Les chrétiens s'accréditèrent ainsi dans le petit peuple pendant tout un siècle. On les laissa faire ; on les regarda comme une secte de juifs, et les Juifs étaient tolérés. On ne persécutait ni pharisiens, ni saducéens, ni thérapeutes, ni esséniens, ni judaïtes ; à plus forte raison laissait-on ramper dans l'obscurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient si peu de chose que ni *Flavien Josephe*, ni *Philon*, ni *Plutarque*, ne daignent en parler ; et si *Tacite* en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs, et en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande

facilité d'étendre leur secte. On les rechercha un peu sous *Domitien*; quelques-uns furent punis sous *Trajan*, et ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques-uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE XIV.

Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

LES chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait JESUS toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, et qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de juifs, telle que celle des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de pendre JESUS, que c'était un saint homme envoyé de DIEU, et qu'il était ressuscité.

Ces discours, à la vérité, étaient punis dans Jérusalem; il en coûta même la vie à *Etienne*, à ce qu'ils disent; mais ailleurs cette scission ne produisit que des altercations entre

les juifs rigides et les demi-chrétiens. On disputait ; les chrétiens crurent trouver dans les écritures quelques passages qu'on pouvait tordre en faveur de leur cause. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit JESUS-CHRIST ; ils citaient *Isaïe* qui disait au roi *Achaz* :

„ Une fille, ou une jeune femme (*Alma*) „ (*a*) fera grosse, et accouchera d'un fils „ qui s'appellera *Emmanuel ;* il mangera du „ beurre et du miel, afin qu'il sache rejeter „ le mal et choisir le bien. La terre que vous „ détestez sera délivrée de ses deux rois, „ et le Seigneur sifflera aux mouches qui sont „ à l'extrémité des fleuves d'Egypte, et aux „ abeilles du pays d'Assur. Et il prendra un „ rasoir de louage, et il rasera la tête, le „ poil du pénil, et la barbe du roi d'Assur. „

„ Et le Seigneur me dit : Prenez un grand „ livre, et écrivez en lettres lisibles : *Maher* „ *salal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*. Et „ j'allai coucher avec la prophétesse, et elle „ fut grosse, et elle mit au monde un fils,

(*a*) Par quelle impudente mauvaise foi les christicoles ont-ils soutenu qu'*Alma* signifiait toujours *Vierge ?* Il y a dans l'ancien Testament vingt passages où *Alma* est pris pour femme, et même pour concubine, comme dans le Cantique des cantiques, chap. VI, *Joël*, chap. I. Jusqu'à l'abbé *Tritême*, il n'y a eu aucun docteur de l'Eglise qui ait su l'hébreu, excepté *Origène*, *Jérôme* et *Ephrem*, qui étaient du pays.

„ et le Seigneur me dit : Appelez-le *Maher* „ *ſalal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles.* „

Vous voyez bien, diſaient les chrétiens, que tout cela ſignifie évidemment l'avénement de JESUS-CHRIST. La fille qui fait un enfant, c'eſt la vierge *Marie ; Emmanuel* et *prenez vîte les dépouilles*, c'eſt notre ſeigneur JESUS. Pour le raſoir de louage avec lequel on raſe le poil du pénil du roi d'Aſſur, c'eſt une autre affaire. Toutes ces explications reſſemblent parfaitement à celle de milord *Pierre* dans le conte du tonneau de notre cher doyen *Swift*.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas ſi clairement que vous, que *prenez vîte les dépouilles* et *Emmanuel* ſignifient JESUS, que la jeune femme d'*Iſaïe* ſoit une vierge, et qu'*Alma*, qui exprime également fille ou jeune femme, ſignifie *Maria ;* et ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens diſaient : JESUS eſt prédit par le patriarche *Juda ;* car le patriarche *Juda devait lier ſon ânon à la vigne, et laver ſon manteau dans le ſang de la vigne ;* et JESUS eſt entré dans Jéruſalem ſur un âne ; donc *Juda* eſt la figure de JESUS ; alors les Juifs riaient encore plus fort.

S'ils prétendaient que JESUS était le Shilo qui devait venir quand le ſceptre ne ſerait

plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en disant que depuis la captivité en Babylone, le sceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, et que du temps même de *Saül* la verge n'était pas dans Juda. Ainsi les chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés, détestés, et le sont encore. Ils furent regardés comme des batârds qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, et s'adressèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE XV.

Des fausses citations et des fausses prédictions dans les évangiles.

POUR encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties et d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les évangiles les anciennes prophéties, à tort et à travers. *Matthieu*, ou celui qui prit son nom, dit (*a*) : *Joseph habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accomplir ce qui a été prédit par les prophètes, il s'appellera*

(*a*) *Matth.* chap. III.

Nazaréen. Aucun prophète n'avait dit ces paroles ; *Matthieu* parlait donc au hasard. *Luc* ose dire, au chapitre XXI : *Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées ; et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

La génération passa : et si rien de tout cela n'arriva, ce n'est pas ma faute. *Paul* en dit à peu-près autant à ceux de Thessalonique : *Nous qui vivons et qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

Que chacun s'interroge ici ; qu'il voie si l'on peut pousser plus loin l'imposture et la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des mensonges si grossiers, les pères de l'Eglise ne manquèrent pas de dire que *Luc* et *Paul* avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec JESUS venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté ? (*b*)

(*b*) On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième et huitième siècles,

Il y a dans l'évangile attribué à *Jean* un paſſage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas compoſé par un juif. JESUS dit (*c*) : *Je vous fais un commandement nouveau, c'eſt que vous vous aimiez mutuellement.* Ce commandement, loin d'être nouveau, ſe trouve expreſſément, et d'une manière bien plus forte dans le Lévitique (*d*) : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Enfin, quiconque ſe donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera dans tous les paſſages où l'on allégue l'ancien Teſtament, qu'un manifeſte abus de paroles, et le ſceau du menſonge preſque à chaque page.

CHAPITRE XVI.

De la fin du monde, et de la Jéruſalem nouvelle.

NON-SEULEMENT on a introduit JESUS ſur la ſcène prédiſant la fin du monde pour le temps même où il vivait, mais ce fanatiſme fut celui de tous ceux qu'on nomme

beaucoup de chartres, de donations aux moines commencent ainſi : *Chriſt régnant, la fin du monde approchant, moi, pour le remède de mon ame,* &c.

(*c*) *Jean*, chap. XIII.

(*d*) Lévitiq. chap. XIX.

apôtres et disciples. *Pierre Barjone*, dans la première épître qu'on lui attribue, dit (*a*) *que l'évangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche.*

Dans la seconde épître (*b*) : *Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à *Jean*, dit formellement : *Il y a dès à présent plusieurs ante-christs, ce qui nous fait connaître que voici la dernière heure.*

L'épître qu'on met sur le compte de ce *Thadée* surnommé *Jude*, annonce la même folie (*c*) : *Voilà le Seigneur qui va venir avec des millions de saints pour juger les hommes.*

Enfin, c'est sur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérusalem qui devait descendre du ciel. L'Apocalypse annonça cette prochaine aventure : tous les christicoles la crurent. On fit de nouveaux vers sibyllins dans lesquels cette Jérusalem était prédite ; elle parut même cette ville nouvelle où les christicoles devaient loger pendant mille ans après l'embrasement du monde. Elle descendit du ciel pendant quarante nuits consécutives. *Tertullien* la vit de ses yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront : Est-il possible qu'on

(*a*) Chap. IV.

(*b*) Chap. III.

(*c*) *Jude*, chap. I.

ait perdu ſon temps à réfuter ce conte du tonneau !

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée ! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres impoſteurs, et ce qui précipite encore tous les jours des imbécilles dans les cachots des cloîtres chez les papiſtes ! C'eſt avec ces toiles d'araignée qu'on a tiſſu les liens qui nous ſerrent ; on a trouvé le ſecret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu ! c'eſt pour ces ſottiſes que l'Europe a nagé dans le ſang, et que notre roi *Charles I* eſt mort ſur un échafaud ! O deſtinée ! quand des demi-juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable *Alexandre VI*, et pour ce brave ſcélérat de *Cromwell* ?

CHAPITRE XVII.

Des Allégories.

CEUX qu'on appelle pères de l'Egliſe, s'aviſèrent d'un tour aſſez ſingulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il ſe trouva avec le temps des diſciples qui raiſonnèrent un peu : on prit le parti de leur

dire que tout l'ancien Teſtament n'eſt qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, ſignifie le ſang de JESUS répandu pour nos péchés. *Sara* et ſa ſervante *Agar*, *Lia* la chaſſieuſe, et la belle *Rachel*, ſont la ſynagogue et l'Egliſe. *Moïſe* levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'eſt évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite et à gauche; *Joſeph* vendu par ſes frères, c'eſt JESUS-CHRIST; les baiſers que donne la Sulamite ſur la bouche, &c. dans le Cantique des cantiques, ſont viſiblement le mariage de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne ſavait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore conſtaté; JESUS n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange légiſlateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé; et on tourna tout l'ancien Teſtament en allégories du nouveau. Il n'eſt pas étonnant que des catéchumènes faſcinés par ceux qui voulaient former un

parti, ſe laiſſaſſent ſéduire par ces images qui plaiſent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que tout autre choſe à la propagation du chriſtianiſme, qui s'étendait ſecrétement d'un bout de l'empire à l'autre, ſans qu'alors les magiſtrats daignaſſent preſque y prendre garde.

Plaiſante et folle imagination, de faire de toute l'hiſtoire d'une troupe de gueux, la figure et la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la ſuite des ſiècles !

CHAPITRE XVIII.

Des falſifications et des livres ſuppoſés.

POUR mieux ſéduire les catéchumènes des premiers ſiècles, on ne manqua point de ſuppoſer que la ſecte avait été reſpectée par les Romains et par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas aſſez de forger mille écrits qu'on attribuait à JESUS ; on fit encore écrire *Pilate*. *Juſtin*, *Tertullien*, citent ces actes ; on les inſéra dans l'évangile de *Nicodème*. Voici quelques paſſages de la première lettre de *Pilate* à *Tibère* ; ils ſont curieux.

„ Il eſt arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié,

» que les Juifs par leur envie se sont attiré » une cruelle condamnation : leur Dieu leur » ayant promis de leur envoyer son saint » du haut du ciel, qui serait leur roi à bien » juste titre, et ayant promis qu'il serait fils » d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a envoyé » en effet, moi étant président en Judée. » Les principaux des Juifs me l'ont dénoncé » comme un magicien ; je l'ai cru, je l'ai » bien fait fouetter ; je le leur ai abandonné : » ils l'ont crucifié ; ils ont mis des gardes » auprès de sa fosse ; il est ressuscité le troi- » sième jour. »

Cette lettre très-ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps les chrétiens n'osaient encore imaginer que JESUS fût Dieu ; ils l'appelaient seulement envoyé de DIEU. S'il avait été Dieu alors, *Pilate* qu'ils font parler n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble juif* vivrait encore, *fortassè vir ille nobilis viveret*. On forgea encore une relation de *Pilate* plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée, au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorrhoïsse guérie par JESUS-CHRIST était citoyenne de Césarée ; il a vu sa statue aux pieds de

celle de JESUS-CHRIST. Il y a autour de la base des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorrhoïsse dont le nom était, comme on sait, *Véronique ;* elle y rend compte à *Hérode* du miracle que JESUS-CHRIST a opéré sur elle. Elle demande à *Hérode* la permission d'ériger une statue à JESUS, mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade ; et cela est triste pour *Eusèbe.*

On fit courir un prétendu édit de *Tibère* pour mettre JESUS au rang des Dieux. On supposa des lettres de *Paul* à *Sénèque* et de *Sénèque* à *Paul.* Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution ; c'est une suite non interrompue de fraudes ; les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit sous le nom de *Jean*, l'Apocalypse qui n'est qu'absurde ; un mensonge politique est le livre des constitutions attribué aux apôtres. On veut, au chap. XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes et les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chapitre XXVI ; *qui episcopus est hic vester rex et dynastes.*

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes (*a*), envoyer les meilleurs

(*a*) On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait

plats à l'évêque, s'il n'eſt pas à table. Il faut donner double portion au prêtre et au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, et ſur-tout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXXIV, on met les évêques bien au-deſſus des empereurs et des rois, précepte dont l'Egliſe s'eſt écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præſtat corpore, tantùm ſacerdotium regno.* C'eſt-là l'origine cachée de cette terrible puiſſance que les évêques de Rome ont uſurpée pendant tant de ſiècles. Tous ces livres ſuppoſés, tous

de ces agapes des ſcènes de la plus infame diſſolution, accompagnées de myſtères. Et ce qu'il faut obſerver, c'eſt que les chrétiens s'en accuſaient les uns et les autres. *Epiphane* eſt convaincu que les gnoſtiques, qui étaient parmi eux la ſeule ſociété ſavante, était auſſi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux, au livre premier contre les héréſies :

„ Après qu'ils ſe ſont proſtitués les uns aux autres, ils „ montrent au jour ce qui eſt ſorti d'eux. Une femme en met „ dans ſes mains. Un homme remplit auſſi ſa main de l'éja- „ culation d'un garçon; et ils diſent à DIEU : Nous te „ préſentons cette offrande qui eſt le corps de CHRIST. „ Enſuite hommes et femmes avalent ce ſperme, et s'écrient: „ C'eſt la pâque. Puis on prend du ſang d'une femme qui a „ ſes ordinaires, on l'avale, et on dit : C'eſt le ſang de „ CHRIST. „

Si un père de l'Egliſe a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs inſenſés des adorateurs de *Zeus*, de *Jupiter*, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il ſe peut qu'ils ſe ſoient trompés. Il ſe peut auſſi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, et qu'ils ſe ſoient corrigés dans la ſuite, comme la cour romaine ſubſtitue depuis long-temps la décence aux horribles débauches dont elle fut ſouillée pendant près de cinq cents ans.

ces menfonges qu'on a ofé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidèles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent prefque aucune connaiffance pendant deux cents ans ; ainfi le troupeau groffiffait tous les jours.

CHAPITRE XIX.

Des principales impoftures des premiers chrétiens.

UNE des plus anciennes impoftures de ces novateurs énergumènes, fut le teftament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec de la traduction de *Jean* furnommé St *Chryfoftôme.* Cet ancien livre, qui eft du premier fiècle de notre ère, eft vifiblement d'un chrétien, puifqu'on y fait dire à *Lévi*, à l'article 8 de fon teftament : *Le troifième aura un nom nouveau, parce qu'il fera un roi de Juda, et qu'il fera peut-être d'un nouveau facerdoce pour toutes les nations*, &c. ce qui défigne JESUS-CHRIST qui n'a jamais pu être défigné que par de telles impoftures. On fait encore prédire clairement ce JESUS dans tout l'article 18, après avoir fait dire à

Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes. (*a*)

On ſuppoſa le teſtament de *Moïſe*, d'*Enoch*, et de *Joſeph*, leur aſcenſion ou aſſomption dans le ciel, celle de *Moïſe*, d'*Abraham*, d'*Elda*, de *Moda*, d'*Elie*, de *Sophonie*, de *Zacharie*, d'*Habacuc*.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'*Enoch*, qui eſt le ſeul fondement de tout le myſtère du chriſtianiſme, puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on trouve l'hiſtoire des anges (*b*) révoltés qui ont péché. Il eſt démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent compoſés qu'après cette fable d'*Enoch*, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie : *Jude*, dans ſon épître, cite cet *Enoch* plus d'une fois ; il rapporte ſes propres paroles ; il eſt aſſez dépourvu de ſens pour aſſurer qu'*Enoch*, *ſeptième homme après Adam*, *a écrit des prophéties*.

Voilà donc ici deux impoſtures groſſières avérées, celle du chrétien qui ſuppoſe des livres

(*a*) C'eſt une choſe étonnante qu'il ſoit toujours parlé de la beſtialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs romains qu'un vers de *Virgile* et des paſſages d'*Apulée* où il ſoit queſtion de cette infamie.

(*b*) La fable du péché des anges vient des Indes dont tout nous eſt venu ; elle fut connue des Juifs d'Alexandrie, et des chrétiens qui l'adoptèrent.

livres d'*Enoch*, et celle du chrétien qui ſuppoſe l'épître de *Jude*, dans laquelle les paroles d'*Enoch* ſont rapportées : il n'y eût jamais un menſonge plus groſſier.

Il eſt très-inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces menſonges qui s'accréditèrent inſenſiblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé *Hégéſippe* dont les fables eurent beaucoup de cours, et qui eſt cité par *Tertullien*, et enſuite copié par *Eusèbe*. C'eſt cet *Hégéſippe* qui rapporte que *Jude* était de la race de *David*, que ſes petits-fils vivaient ſous l'empereur *Domitien*. Cet empereur, ſi on le croit, fut très-effrayé d'apprendre qu'il y avait des deſcendans de ce grand roi *David*, leſquels avaient un droit inconteſtable au trône de Jéruſalem, et par conſéquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illuſtres princes; mais ayant vu qu'ils étaient des gueux il les renvoya ſans leur faire de mal.

Pour *Jude*, leur grand-prêtre, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt *Thadée* et tantôt *Lebbée*, comme nos coupeurs de bourſes qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roitelet de la ville d'Edeſſe, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de

ce même *Thadée* auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un évangile, ou quiconque ſe mêlait d'enſeigner ſon petit troupeau naiſſant, imputait à JESUS des diſcours et des actions dont nos quatre évangiles ne parlent pas. C'eſt ainſi que dans les Actes des apôtres, au chapitre XX, *Paul* cite ces paroles de JESUS : *Macarion eſti didonaï mallon i lambanein :* Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne ſe trouvent ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Les voyages de *Pierre*, l'apocalypſe de *Pierre*, les actes de *Pierre*, les actes de *Paul*, de *Thècle*, les lettres de *Paul* à *Sénèque* et de *Sénèque* à *Paul*, les actes de *Pilate*, les lettres de *Pilate*, ſont aſſez connus des ſavans ; et ce n'eſt pas la peine de fouiller dans ces archives du menſonge et de la bêtiſe.

On a pouſſé le ridicule juſqu'à écrire l'hiſtoire de *Claudia Procula* femme de *Pilate*.

Un malheureux, nommé *Abdias*, qui paſſa inconteſtablement pour avoir vécu avec JESUS-CHRIST, et pour avoir été un des plus fameux diſciples des apôtres, eſt celui qui nous a fourni l'hiſtoire du combat de *Pierre* avec *Simon* le prétendu magicien, ſi célèbre chez les premiers chrétiens. C'eſt ſur cette ſeule

imposture que s'est établie la croyance que *Pierre* est venu à Rome ; c'est à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur ; et cela seul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, si une foule de crimes ne l'avait rendue abominable.

Voici donc ce que raconte cet *Abdias* qui se prétend témoin oculaire. *Simon Pierre* étant venu à Rome sous *Néron*, *Simon* le magicien y vint aussi. Un jeune homme, proche parent de *Néron*, mourut ; il fallait bien ressusciter un parent de l'empereur ; les deux *Simons* s'offrirent pour cette affaire. *Simon* le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réussir. *Simon Pierre* l'accepta, et l'autre *Simon* commença ses opérations ; le mort branla la tête ; tout le peuple jeta des cris de joie. *Simon Pierre* demanda qu'on fît silence, et dit : Messieurs, si le défunt est en vie, qu'il ait la bonté de se lever, de marcher, et de causer avec nous ; le mort s'en donna bien de garde ; alors *Pierre* lui dit de loin : *Mon fils, levez-vous, notre Seigneur* JESUS-CHRIST *vous guérit.* Le jeune homme se leva, parla, et marcha ; et *Simon Barjone* le rendit à sa mère. *Simon* son adversaire alla se plaindre à *Néron*, et lui dit que *Pierre* n'était qu'un misérable charlatan et un ignorant. *Pierre* comparut devant l'empereur,

et lui dit à l'oreille : Croyez-moi, j'en fais plus que lui, et pour vous le prouver, faites-moi donner ſecrétement deux pains d'orge ; vous verrez que je devinerai ſes penſées, et qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à *Pierre* ces deux pains, il les cache dans ſa manche. Auſſitôt *Simon* fit paraître deux gros chiens qui étaient ſes anges tutélaires : ils voulurent dévorer *Pierre*, mais le madré leur jeta ſes deux pains ; les chiens les mangèrent et ne firent nul mal à l'apôtre. Eh bien, dit *Pierre*, vous voyez que je connaiſſais ſes penſées, et qu'il ne connaiſſait pas les miennes.

Le magicien demanda ſa revanche ; il promit qu'il volerait dans les airs comme *Dédale* ; on lui aſſigna un jour ; il vola en effet ; mais S[t] *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que *Simon* tomba et ſe caſſa le cou. *Néron*, indigné d'avoir perdu un ſi bon machiniſte par les prières de *Simon Pierre*, ne manqua pas de crucifier ce juif, la tête en bas.

Qui croirait que cette hiſtoire eſt contée par trois chrétiens contemporains ? *Abdias* et *Hégéſippe* la rapportent tout au long. Un nommé *Marcel* l'écrivit auſſi, mais il met *Paul* de la partie ; il ajoute ſeulement que *Simon*, pour convaincre l'empereur de ſon ſavoir-faire, dit à l'empereur : Faites-moi le plaiſir de me

couper la tête, et je vous promets de reſſuſciter le troiſième jour. L'empereur eſſaya la choſe; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troiſième jour devant *Néron* avec la plus belle tête du monde ſur ſes épaules.

Que le lecteur maintenant faſſe une réflexion avec moi; je ſuppoſe que les trois imbécilles *Abdias*, *Hégéſippe* et *Marcel*, qui racontent ces pauvretés, euſſent été moins mal-adroits, qu'ils euſſent inventé des contes plus vraiſemblables ſur les deux *Simons*, ne feraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'Egliſe irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouveraient-ils pas la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les Actes des apôtres, et la vérité des Actes des apôtres par ces mêmes écrits d'*Abdias*, d'*Hégéſippe*, et de *Marcel*? Leurs hiſtoires ſont aſſurément auſſi authentiques que les Actes des apôtres et les Evangiles; elles ſont parvenues juſqu'à nous de ſiècle en ſiècle par la même voie, et il n'y a pas plus de raiſon de rejeter les unes que les autres.

Je paſſe ſous ſilence le reſte de cette hiſtoire, les beaux faits d'*André*, de *Jacques* le majeur, de *Jean*, de *Jacques* le mineur, de *Matthieu*, et de *Thomas*. Lira qui voudra ces inepties.

Le même fanatisme, la même imbécillité, les ont toutes dictées, mais un ridicule trop long est trop insipide. (*c*)

CHAPITRE XX.

Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

DE JUSTIN.

JUSTIN, qui vivait sous les *Antonins*, est un des premiers qui ait eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie ; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux

(*c*) Milord *Bolingbroke* a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres, qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négocians, les cultivateurs, les gens de lettres même, qui aient jamais seulement entendu parler des gestes du bienheureux apôtre *André*, de la lettre de saint *Ignace* le martyr à la vierge *Marie*, et de la réponse de la vierge ? Connaîtrait-on même un seul des livres juifs et des premiers chrétiens, si des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité ? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule et de plus grossier que la fable du voyage de *Simon Barjone* à Rome ? c'est cependant sur cette impertinence qu'est fondée le trône du pape : c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance. C'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du saint siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur Eglise. C'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie. C'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

oracles des sibylles, à la Jérusalem nouvelle, et au séjour que JESUS-CHRIST devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science des Grecs venait des Juifs. Il certifie, dans sa seconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en forme d'incubes et de succubes, coucher avec les hommes et avec les femmes, et que *Socrate* ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la Trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement dans son exposition de la foi, *qu'au commencement il n'y eut qu'un* DIEU *en trois personnes, qui sont le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; que le Père n'est pas engendré, et que le Saint-Esprit procède* (*a*). Mais pour expliquer cette Trinité d'une manière différente de *Platon*, il compare la Trinité à

(*a*) Il est très-vraisemblable que ces paroles ont été en effet ajoutées au texte de *Justin;* car comment se pourrait-il que *Justin*, qui vivait si long-temps avant *Lactance*, eût parlé ainsi de la Trinité, et que *Lactance* n'eût jamais parlé que du Père et du Fils?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la Trinité, qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La Trinité est un dogme de *Platon*, et n'est certainement pas un dogme de JESUS qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

Adam. *Adam*, dit-il, ne fut point engendré; *Adam* s'identifie avec ſes deſcendans; ainſi le Père s'identifie avec le Fils et le S^t Eſprit. Enſuite ce *Juſtin* écrivit contre *Ariſtote*; et on peut aſſurer que, ſi *Ariſtote* ne s'entendait pas, *Juſtin* ne l'entendait pas davantage.

Il aſſure, dans l'article XLIII de ſes réponſes aux orthodoxes, que les hommes et les femmes reſſuſciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement ſouvenir que ſans elles ils n'auraient jamais connu JESUS-CHRIST, puiſqu'ils ne feraient pas nés. Tous les pères, ſans exception, ont raiſonné à peu-près comme *Juſtin*; et pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raiſonnemens. *Locke* et *Newton* n'auraient point fait de religion.

Au reſte ce *Juſtin*, et tous les pères qui le ſuivirent, croyaient, comme *Platon*, à la préexiſtence des ames; et en admettant que l'ame eſt ſpirituelle, une eſpèce de vent, de ſouffle, d'air inviſible, ils la feſaient en effet un composé de matière ſubtile. *L'ame eſt manifeſtement compoſée*, dit *Tatien* dans ſon diſcours aux Grecs; *car comment pourrait-elle ſe faire connaître ſans corps?* *Arnobe* parle encore bien plus poſitivement de la corporalité des ames. » Qui ne voit, dit-il, que ce qui eſt » immortel et ſimple, ne peut ſouffrir aucune

» douleur?

„ douleur ? L'ame n'eſt autre choſe que le „ ferment de la vie, l'électuaire d'une choſe „ diſſoluble : „ *fermentum vitæ, rei diſſociabilis glutinum.*

CHAPITRE XXI.

De Tertullien.

L'AFRICAIN *Tertullien* parut après *Juſtin.* Le métaphyſicien *Mallebranche*, homme célèbre dans ſon pays, lui donne ſans détour l'épithète de fou ; et les écrits de cet africain juſtifient *Mallebranche.* Le ſeul ouvrage de *Tertullien* qu'on liſe aujourd'hui, eſt ſon Apologie pour la religion chrétienne. *Abadie*, *Houteville* (*a*), la regardent comme un chef-d'œuvre, ſans qu'ils en citent aucun paſſage. Ce chef-d'œuvre conſiſte à injurier les Romains au lieu de les adoucir ; à leur imputer des crimes, et à produire avec pétulance des aſſertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (chap. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois des enfans à *Saturne*, malgré les

(*a*) *Abadie* et *Houteville* n'étaient-ils pas auſſi fous que *Tertullien* ?

défenses expresses des empereurs sous peine de la vie (*b*). C'était une occasion de louer la sagesse romaine, et non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on fesait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains : c'étaient les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, et c'est de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) jusqu'à dire : *Amenez-moi votre vierge céleste qui promet des pluies, et votre Esculape qui conserve la vie à ceux qui la doivent perdre quelque temps après : s'ils ne confessent pas qu'ils sont des diables, (n'osant mentir devant un chrétien) versez le sang*

(*b*) Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de *Tertullien* aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse et la bonté de leurs lois en immolant des enfans secrétement ?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend dans ce même chap. IX, que plusieurs dames romaines avalaient le sperme de leurs amans. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion ?

Tertullien était réellement fou ; son livre du manteau en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parce que les serpens changent leur peau, et les paons leurs plumes. C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnemens.

de ce chrétien téméraire; qu'y a-t-il de plus manifeste? qu'y a-t-il de plus prouvé?

A cela tout lecteur sage répond: Qu'y a-t-il de plus extravagant et de plus fanatique que ce discours? Comment des statues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des diables? En quel temps, en quel lieu a-t-on vu un pareil prodige? Il fallait que *Tertullien* fût bien sûr que les Romains ne liraient pas sa ridicule apologie, et qu'on ne lui donnerait pas des statues d'Esculape à exorciser, pour qu'il osât avancer de telles absurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, est très-remarquable. *Nous prions* DIEU, dit-il, *pour les empereurs et pour l'empire; mais c'est que nous savons que la dissolution générale qui menace l'univers, et la consommation des siècles en sera retardée.*

Misérable! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, si tu avais cru que le monde dût subsister encore?

Que *Tertullien* veut-il dire dans son latin absolument barbare? Entend-il le règne de mille ans? entend-il la fin du monde annoncée par *Luc* et par *Paul*, et qui n'était point arrivée? entend-il qu'un chrétien peut par sa prière empêcher DIEU de mettre fin à l'univers, quand DIEU a résolu de briser son ouvrage?

N'eſt-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner?

Une obſervation beaucoup plus importante, c'eſt qu'à la fin du ſecond ſiècle, il y avait déjà des chrétiens très-riches. Il n'eſt pas étonnant qu'en deux cents années, leurs miſſionnaires ardens et infatigables euſſent attiré enfin à leur parti des gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas aſſiſter aux cérémonies inſtituées pour la proſpérité de l'empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens et autres non-conformiſtes ont fait en France, et font chez nous; ils s'enrichiſſaient. Leurs agapes étaient de grands feſtins; on leur reprochait déjà le luxe et la bonne chère. *Tertullien* en convient (chap. XXXIX): „ Oui, dit-il, mais „ dans les myſtères d'Athènes et d'Egypte, „ ne fait-on pas bonne chère auſſi? Quelque „ dépenſe que nous faſſions, elle eſt utile et „ pieuſe, puiſque les pauvres en profitent. „ *Quantiſcumque ſumptibus conſtet, lucrum eſt pietatis, ſiquidem inopes refrigerio iſto juvamus.*

Enfin le fougueux *Tertullien* ſe plaint de ce qu'on ne perſécute pas les philoſophes, et de ce qu'on réprime les chrétiens (chap. XLVI). „ Y a-t-il quelqu'un, dit-il, qui force „ un philoſophe à ſacrifier, à jurer par vos „ dieux? „ *Quis enim philoſophum ſacrificare aut*

dejerare, &c. Cette différence prouve évidemment que les philosophes n'étaient pas dangereux, et que les chrétiens l'étaient. Les philosophes se moquaient avec tous les magistrats, des superstitions populaires ; mais ils ne fesaient pas un parti, une faction dans l'empire ; et les chrétiens commençaient à composer une faction si dangereuse, qu'à la fin elle contribua à la destruction de l'empire romain. On voit par ce seul trait, qu'ils auraient été les plus cruels persécuteurs, s'ils avaient été les maîtres : leur secte insociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté pour ravir la liberté au reste du genre humain.

Déjà *Rutilius*, préfet de Rome (*c*), disait de cette faction demi-juive et demi-chrétienne :

Atque utinam numquàm Judæa subacta fuisset
Pompeii armis imperioque Titi !
Latiùs excisæ pestis contagia serpunt ;
Victoresque suos natio victa premit.

Plût aux Dieux que Titus, plût aux Dieux que Pompée,
N'eussent jamais dompté cette infame Judée !
Ses poisons parmi nous en sont plus répandus :
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

(*c*) Milord *Bolingbroke* se trompe ici. *Rutilius* vivait plus d'un siècle après *Justin* ; mais cela même prouve combien tous les honnêtes romains étaient indignés des progrès de la

On voit par ces vers que les chrétiens osaient étaler le dogme affreux de l'intolérance ; ils criaient par-tout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire ; et on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la nécessité de les exterminer, ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eut très-peu de condamnations à mort, comme l'avoue *Origène* dans sa réponse à *Celse*, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyse des autres écrits de *Tertullien* : nous n'examinerons point son livre qu'il intitule *le Scorpion*, parce que les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions ; ni son livre sur les manteaux, dont *Mallebranche* s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'ame : non-seulement il cherche à prouver

superstition. Elle fit des progrès prodigieux au troisième siècle ; elle devint un Etat dans l'Etat ; et ce fut une très-grande politique dans *Constance Chlore* et dans son fils, de se mettre à la tête d'une faction devenue si riche et si puissante. Il n'en était pas de même du temps de *Tertullien*. Son apologétique faite par un homme si obscur en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine *Anne*. Aucun romain n'a parlé de ce *Tertullien*. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faste, était alors très-ignoré. Cette faction a prévalu, à la bonne heure ; il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte sur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne soit point tyrannique ; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice et à sa cruauté.

qu'elle eſt matérielle, comme l'ont penſé tous les pères des trois premiers ſiècles ; non-ſeulement il s'appuie de l'autorité du poëte *Lucrèce : Tangere enim ac tangi niſi corpus nulla poteſt res* ; mais il aſſure que l'ame eſt figurée et colorée. Voilà les champions de l'Egliſe ; voilà ſes pères. Au reſte, n'oublions pas qu'il était prêtre et marié : ces deux états n'étaient pas encore des ſacremens, et les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent aſſez puiſſans et aſſez ambitieux pour avoir dans une partie de l'Europe une milice qui, étant ſans famille et ſans patrie, fût plus ſoumiſe à ſes ordres.

CHAPITRE XXII.

De Clément d'Alexandrie.

CLEMENT, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnoſtiques*. Etait-il d'une de ces ſectes qui diviſèrent les chrétiens, et qui les diviſeront toujours? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnoſtiques?* Quoi qu'il en ſoit, la ſeule choſe qui puiſſe inſtruire et plaire dans ſes ouvrages, c'eſt cette profuſion de vers d'*Homère*, et même d'*Orphée*: de *Muſée*, d'*Héſiode*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, et de *Ménandre*, qu'il cite à la vérité mal à

propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des pères des trois premiers siècles qui ait écrit dans ce goût ; il étale dans son exhortation aux nations et dans ses stromates, une grande connaissance des anciens livres grecs, et des rites asiatiques et égyptiens ; il ne raisonne guère, et c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poëtes et par des romanciers pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres pères, et à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt ; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre JESUS soit fils de DIEU, vous avez votre *Bacchus*, votre *Hercule*, qui sont fils de DIEU : si notre JESUS a été transporté par le diable sur une montagne, vos géans ont jeté des montagnes à la tête de *Jupiter*.

Si vous ne voulez pas croire que notre JESUS ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'*Anius* aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin, et en huile. Le parallèle est très-long et très-exact des deux côtés.

Le plus ſingulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte *Clément* d'Alexandrie dans ſon exhortation, c'eſt celui de *Bacchus* aux enfers. *Bacchus* ne ſavait pas le chemin; un nommé *Polimnus*, que *Pauſanias* et *Higin* appellent autrement, s'offrit à le lui enſeigner, à condition qu'à ſon retour, *Bacchus* (qui était fort joli) le payerait en faveurs, et qu'il ſouffrirait de lui ce que *Jupiter* fit à *Ganimède*, et *Apollon* à *Hyacinthe*. *Bacchus* accepta le marché; il alla aux enfers; mais à ſon retour, il trouva *Polimnus* mort; il ne voulut pas manquer à ſa promeſſe; et rencontrant un figuier auprès du tombeau de *Polimnus*, il tailla une branche bien proprement en priape, il ſe l'enfonça au nom de ſon bienfaiteur dans la partie deſtinée à remplir ſa promeſſe, et n'eut rien à ſe reprocher.

De pareilles extravagances, communes à preſque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'eſt écarté de la vraie religion, de la vraie philoſophie, qui eſt l'adoration d'un Dieu ſans aucun mélange, quiconque, en un mot, s'eſt pu livrer aux ſuperſtitions, n'a pu dire que des choſes inſenſées.

Mais en bonne foi ces fables miléſiennes étaient-elles la religion romaine? Le ſénat

a-t-il jamais élevé un temple à *Bacchus* se sodomisant lui-même ? *Ganimède* a-t-il eu des temples ? *Adrien*, à la vérité, fit ériger un temple à son ami *Antinoüs*, comme *Alexandre* à *Ephestion* ; mais les honorait-on en qualité de gitons ? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inscription fût à *Antinoüs* pédéraste ? Les pères de l'Eglise s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appelaient gentils : mais que les gentils avaient de représailles à faire ! et qu'un prétendu *Joseph* mis dans la grande confrérie par un ange ; et qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des incestueuses, des prostituées ; et qu'un *Paul* voyageant au troisième ciel ; et qu'un mari et sa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à *Simon Barjone*, fournissaient aux gentils de terribles armes ! Les anges de Sodome ne valent-ils pas bien *Bacchus* et *Polimnus* ?

Le bon sens est le même dans ce *Clément* que dans tous ses confrères (*a*). DIEU, selon lui, a fait le monde en six jours, et s'est reposé le septième, parce qu'il y a sept étoiles errantes ; parce que la petite ourse est composée de sept étoiles, ainsi que les pléïades ; parce qu'il y a sept principaux anges ; parce que la lune change de face tous les sept

(*a*) Stromat. VI.

jours ; parce que le septième jour est critique dans les maladies. C'est-là ce qu'ils appellent la vraie philosophie, *tein aletein philosophian gnostiken*. Voilà, encore une fois, les gens qui se préfèrent à *Platon* et à *Cicéron ;* et il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédans, que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement ?

CHAPITRE XXIII.

D'Irénée.

IRENÉE, à la vérité, n'a ni science, ni philosophie, ni éloquence ; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient *Justin*, *Tertullien*, et les autres ; il croit avec eux que l'ame est une figure légère et aérienne ; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre On voit dans son cinquième livre, ch. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, et combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisin dans cette belle ville (*a*) ; il attend l'antechrist au

(*a*) Chaque cep produisait dix mille grappes, chaque grappe dix mille raisins, chaque raisin dix mille amphores.

bout de ces mille années, et explique merveilleusement le chiffre 666, qui eſt la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'Egliſe.

Mais une choſe aſſez importante, et qu'on n'a peut-être pas àſſez relevée, c'eſt qu'il aſſure que JESUS eſt mort à cinquante ans paſſés, et non pas à trente et un ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des Evangiles.

Irénée (*b*) atteſte les Evangiles pour garans de cette opinion; il prend à témoins tous les vieillards qui ont vécu avec *Jean*, et avec les autres apôtres; il déclare poſitivement qu'il n'y a que ceux qui ſont venus trop tard pour connaître les apôtres, qui puiſſent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre ſa coutume, à ces preuves de fait un raiſonnement aſſez concluant.

L'évangile de *Jean* fait dire à JESUS : *Votre père Abraham a été exalté pour voir mes jours; il les a vus, et il s'en eſt bien réjoui :* et les Juifs lui répondirent : „Es-tu fou? tu n'as „ pas encore cinquante ans, et tu te vantes „ d'avoir vu notre père *Abraham*?„

Irénée conclut de-là que JESUS était près de ſa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainſi. En effet, ſi JESUS avait été alors

(*b*) *Irénée*, liv. II, chap. XXII., édition de Paris, 1710.

âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin, puisque *Irénée* appelle en témoignage tous les Evangiles, et tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les Evangiles de ce temps-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puisqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raisonnables.

CHAPITRE XXIV.

D'Origène et de la Trinité.

CLEMENT d'Alexandrie avait été le premier savant parmi les chrétiens. *Origène* fût le premier philosophe. Mais quelle philosophie que celle de son temps ! Il fut au rang des enfans célèbres, et enseigna de très-bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique ; les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêques de Rome, on ne compte pas un seul homme illustre ; ce qui est très-remarquable. Cette Eglise, qui devint ensuite si puissante et si fière, tint tout des Egyptiens et des Grecs.

Il y avait sans doute une grande dose de folie dans la philosophie d'*Origène*, puisqu'il s'avisa de se couper les testicules. *Epiphane* a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de servir de *Ganimède* à un éthiopien, ou de sacrifier aux dieux, et qu'il avait sacrifié pour n'être point sodomisé par un vilain éthiopien. (*a*)

Si c'est-là ce qui le détermina à se faire eunuque, ou si ce fut une autre raison, c'est ce que je laisse à examiner aux savans qui entreprendront l'histoire des eunuques; je me borne ici à l'histoire des sottises de l'esprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *non-sens*, au galimatias de la Trinité qu'on avait oublié depuis *Justin*. On commençait dès-lors chez les chrétiens à regarder le fils de *Marie* comme Dieu, comme une émanation du père, comme le premier *Eon*, comme identifié en quelque sorte avec le père; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du S[t] Esprit. On ne s'était pas avisé de falsifier je ne sais quelle épitre attribuée à *Jean*, dans laquelle on inséra ces paroles ridicules: *Il y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et l'Esprit saint*. Serait-ce ainsi qu'on

(*a*) Epiph. heres. 64, chap. II.

devrait parler de trois fubftances ou perfonnes divines, compofant enfemble le DIEU créateur du monde? dirait-on qu'ils donnent témoignage? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore : *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'efprit, l'eau, et le fang, et ces trois ne font qu'un* (*b*). On ajouta encore dans d'autres copies, *et ces trois font un en Jéfus*. Aucun de ces paffages, tous différens les uns des autres, ne fe trouve dans les anciens manufcrits, aucun des pères des trois premiers fiècles ne les cite; et

(*b*) On fe tourmente beaucoup pour favoir fi ces paroles font de *Jean*, ou fi elles n'en font pas. Ceux des chrifticoles qui les rejettent, atteftent l'ancien manufcrit du vatican où elles ne fe trouvent point. Ceux qui les admettent fe prévalent de manufcrits plus nouveaux. Mais fans entrer dans cette difcuffion inutile, ou ces lignes font de *Jean*, ou elles n'en font pas. Si elles en font, il fallait enfermer *Jean* dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait un; s'il n'en eft pas l'auteur, elles font d'un fauffaire bien fot et bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers chrifticoles que les fuppofitions hardies. On ne pouvait en découvrir la fauffeté, tant ces œuvres de menfonge étaient rares, tant la faction naiffante les dérobait avec foin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs myfteres.

Nous avons déja remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette fecte était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les faints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux! ils difaient : Nous devons prêcher le chriftianifme dans toute la terre, et ils ne montraient à perfonne les écrits dans lefquels ce chriftianifme eft contenu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la falle de Weftminfter réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, et qui ne voudraient pas montrer fon teftament?

d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falſifications? comment pourront-ils entendre que l'eſprit, l'eau, et le ſang, ſont la Trinité, et ne ſont qu'un? eſt-ce parce qu'il eſt dit que JESUS ſua ſang et eau, et qu'il rendit l'eſprit? quel rapport de ces trois choſes à un Dieu en trois hypoſtaſes?

La Trinité de *Platon* était d'une autre eſpèce; on ne la connaît guère; la voici telle qu'on peut la découvrir dans ſon Timée. Le *Demiourgos* éternel eſt la première cauſe de tout ce qui exiſte; ſon idée archétype eſt la ſeconde; l'ame univerſelle, qui eſt ſon ouvrage, eſt la troiſième. Il y a quelque ſens dans cette opinion de *Platon*. DIEU conçoit l'idée du monde, DIEU le fait, DIEU l'anime; mais jamais *Platon* n'a été aſſez fou pour dire que cela compoſait trois perſonnes en DIEU. *Origène* était platonicien; il prit ce qu'il put de *Platon*; il fit une Trinité à ſa mode. Ce ſyſtême reſta ſi obſcur dans les premiers ſiècles, que *Lactance*, du temps de l'empereur *Conſtantin*, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'Egliſe, et s'adreſſant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la Trinité; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX du liv. IV de ſes Inſtitutions: *Peut-être quelqu'un me demandera comment nous*

adorons un ſeul Dieu, quand nous aſſurons qu'il y en a deux, le père et le fils; mais nous ne les diſtinguons point, parce que le père ne peut pas être ſans ſon fils, et le fils ſans ſon père.

Le Saint Eſprit fut entièrement oublié par *Lactance*, et quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère, et par manière d'acquit, au concile de Nicée; car après avoir fait la déclaration auſſi ſolennelle qu'inintelligible de ce dogme ſon ouvrage, que le fils eſt conſubſtantiel au père, le concile ſe contente de dire ſimplement : *Nous croyons auſſi au Saint Eſprit.* (*c*)

On peut dire qu'*Origène* jeta les premiers fondemens de cette métaphyſique chimérique qui n'a été qu'une ſource de diſcorde, et qui était abſolument inutile à la morale. Il eſt évident qu'on pouvait être auſſi honnête homme, auſſi ſage, auſſi modéré, avec une hypoſtaſe qu'avec trois, et que ces inventions

(*c*) Quel malheureuſe équivoque que ce Saint Eſprit, cet *agion pneuma* dont ces chriſticoles ont fait un troiſième Dieu! ce mot ne ſignifiait que ſouffle. Vous trouverez dans l'évangile attribué à *Jean*, chap. XX, v. 22 : *Quand il dit ces choſes, il ſouffla ſur eux, et leur dit : recevez le Saint Eſprit.*

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens de ſouffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient enſorceler. Voilà donc l'origine du troiſième Dieu de ces énergumènes; y a-t-il rien au fond de plus blaſphématoire et de plus impie; et les muſulmans n'ont-ils pas raiſon de les regarder comme d'infames idolatres?

théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à DIEU, aussi-bien qu'aux anges et à toutes les ames ; et il dit que DIEU le père et DIEU le fils sont deux substances différentes ; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le Saint Esprit, et le Saint Esprit plus grand que les anges. Il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même ; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père, mais l'image de la vérité par rapport à nous ; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père ; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières ; que le fils apporta du ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de *Marie*, et qu'en montant au ciel, il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge *Marie*, en accouchant du fils de DIEU, se délivra d'un arrière-faix comme une autre ; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif ; car on sait bien que rien n'est si impur qu'un arrière-faix. Le dur et pétulant *Jérôme* lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beaucoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de *Jérôme* ; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures,

et annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient déſoler le monde pour des argumens.

N'oublions pas qu'*Origène* ſe ſignala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'Ecriture en allégories ; et il faut avouer que ces allégories ſont fort plaiſantes. La graiſſe des ſacrifices eſt l'ame de JESUS-CHRIST ; la queue des animaux ſacrifiés eſt la perſévérance dans les bonnes œuvres. S'il eſt dit dans l'Exode, chap. XXXIII, que DIEU met *Moïſe* dans la fente d'un rocher, afin que *Moïſe* voie le derrière de DIEU, mais non pas ſon viſage ; cette fente de rocher eſt JESUS-CHRIST, au travers duquel on voit DIEU le père par derrière. (*d*)

En voilà, je penſe, aſſez pour faire connaître les pères, et pour faire voir ſur quels fondemens on a bâti l'édifice le plus monſtrueux qui ait jamais déshonoré la raiſon.

(*d*) C'était une très-ancienne croyance ſuperſtitieuſe chez preſque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux tels qu'ils ſont ſans mourir. C'eſt pourquoi *Sémélé* fut conſumée pour avoir voulu coucher avec *Jupiter* tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, ſe trouve dans ce verſet de l'Exode : „ Tu „ ne pourras voir que mon derrière. „ Le livre des Nombres, chap. XII, dit expreſſément que DIEU ſe feſait voir à *Moïſe* comme un ami à un ami ; qu'il voyait DIEU face à face, et qu'ils ſe parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens ſe tirent d'affaire en diſant qu'il faut entendre un paſſage dans le ſens propre, et l'autre dans un ſens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des veſſies de cochons par le nez, dans le ſens figuré et dans le ſens propre ?

Cette raifon a dit à tous les hommes : La religion doit être claire, fimple, univerfelle, à la portée de tous les efprits, parce qu'elle eft faite pour tous les cœurs ; fa morale ne doit point être étouffée fous le dogme ; rien d'abfurde ne doit la défigurer. En vain la raifon a tenu ce langage ; le fanatifme a crié plus haut qu'elle.

CHAPITRE XXV.

Des martyrs.

POURQUOI les Romains ne perfécutèrent-ils jamais pour leur religion aucun de ces malheureux juifs abhorrés, ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs fuperftitions, leur laifsèrent-ils leurs rites et leurs lois ? et d'où vient que vers le troifième fiècle, ils traitèrent les chrétiens iffus des Juifs avec quelque févérité ? n'eft-ce point parce que les Juifs, occupés de vendre des chiffons et des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire ; et que les chrétiens intolérans étaient poffédés de cette rage (*a*) ?

(*a*) Il n'y a rien certainement à répondre à cette affertion de milord *Bolingbroke*. Il eft démontré que les anciens Romains ne perfécutèrent perfonne pour fes dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commife que par les chrétiens,

On punit en effet au troisième siècle quelques-uns des plus fanatiques ; mais en si petit nombre qu'aucun historien romain n'a daigné en parler. Les Juifs révoltés sous *Vespasien*, sous *Trajan*, sous *Adrien*, furent toujours cruellement châtiés, comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite ville de Jérusalem, dont on abolit jusqu'au nom, parce qu'elle avait été toujours le centre de la révolte ; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfans sous les murs du capitole, et dans toutes les provinces de l'empire.

Les prêtres d'*Isis* furent punis à Rome sous *Tibère* ; leur temple fut démoli, parce que ce temple était un marché de prostitution, et un repaire de brigands : mais on permit aux prêtres et prêtresses d'*Isis* d'exercer leur métier par-tout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en procession de ville en ville ; ils fesaient des miracles, guérissaient les maladies, disaient la bonne aventure, dansaient

et sur-tout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore il y a dix mille juifs à Rome qui sont très-protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent JESUS comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'Eglise de Saint-Pierre, ou dans la place Navone, que trois font trois, et que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire ; et ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

la danſe d'*Iſis* avec des caſtagnettes. C'eſt ce qu'on peut voir amplement dans *Apulée*. Nous obſerverons ici que ces mêmes proceſſions ſe ſont perpétuées juſqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques reſtes de ces anciens vagabonds qu'on appelle *Zingari*, et chez nous *Gipſy*, qui eſt l'abrégé d'égyptien, et qu'on a, je crois, nommés *Bohèmes* en France. La ſeule différence entre eux et les Juifs, c'eſt que les Juifs ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, ſe ſont maintenus ainſi que les Banians; et que les troupes d'*Iſis* étant en très-petit nombre, ſont preſque anéanties.

Les magiſtrats romains, qui donnaient tant de liberté aux Iſiaques et aux Juifs, en uſaient de même avec toutes les autres ſectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome. *Dignus Roma locus, quò deus omnis eat.* Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune ſecte n'était aſſez folle pour vouloir ſubjuguer les autres; ainſi toutes vivaient en paix.

La ſecte chrétienne fut la ſeule qui ſur la fin du ſecond ſiècle de notre ère, oſat dire qu'elle voulait donner l'excluſion à tous les rites de l'empire, et qu'elle devait non-ſeulement dominer, mais écraſer toutes religions; les chriſticoles ne ceſſaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux: belle définition

de l'Etre des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices !

Les enthousiastes qui prêchaient dans les assemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était impossible que parmi tant de têtes échauffées, il ne se trouvât des insensés qui insultassent les prêtres des dieux, qui troublassent l'ordre public, qui commissent des indécences punissables. C'est ce que nous avons vu arriver chez tous les sectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu sous les empereurs.

Les magistrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois à des cruautés indignes ; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoique assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien *Marcel*, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse : *Je ne veux servir que* JESUS-CHRIST *le roi éternel ; je renonce aux empereurs.* Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse ? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'Etat de la guerre ;

et le duc de *Marlborough* ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que *Polyeucte* en Arménie, le jour où l'on rendait grâces aux dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé ?

Quand le diacre *Laurent* refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques ; quand, ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent ; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur ? n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté ? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire *Laurent*, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé *Grégoire* de Nysse fait l'éloge de St *Théodore* qui s'avisa de brûler dans Amazée le temple de *Cibèle*, comme on dit qu'*Erostrate* avait brûlé le temple de *Diane*. On a osé faire un saint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand supplice. On nous fait adorer ce que nous punissons par le dernier supplice.

Tous les martyres d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de siècle en siècle, ressemblent tellement à la Légende dorée, qu'en vérité il

n'y a pas un seul de ces contes qui ne fasse pitié. Un de ces premiers contes est celui de *Perpétue* et de *Félicité*. *Perpétue* vit une échelle d'or qui allait jusqu'au ciel. (*Jacob* n'en avait vu qu'une de bois ; cela marque la supériorité de la loi nouvelle.) *Perpétue* monte à l'échelle ; elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ses brebis, et qui lui donne une cuillerée de lait caillé ; après trois ou quatre visions pareilles, on expose *Perpétue* et *Félicité* à un ours et à une vache.

Un bénédictin français, nommé *Ruinart*, croyant répondre à notre savant compatriote *Dodwel*, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *Actes sincères*. *Ruinart* commence par le martyre de *Jacques*, frère aîné de JESUS, rapporté dans l'histoire ecclésiastique d'*Eusèbe*, trois cents trente années après l'événement.

Ne cessons jamais d'observer que DIEU avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un juif très-dévot ; il ne cessait de prier et de sacrifier dans le temple juif, même après la descente du St Esprit ; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste :* on le prie de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que JESUS était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de JESUS. Il ne manqua pas

de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde ; et il fut lapidé.

Que dirons-nous de la conversation d'*Ignace* avec l'empereur *Trajan*, qui lui dit : *Qui es-tu, esprit impur?* et de la bienheureuse *Symphorose* qui fut dénoncée à l'empereur *Adrien* par ses dieux lares? et de *Polycarpe* à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? et du soulier de la martyre S[te] *Epipode* qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de S[t] *Cassien*, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? et de S[te] *Potamienne*, qui n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine?

Et de *Pionius*, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment?

Et du comédien *Genest*, qui devint chrétien en jouant une farce (*b*) devant l'empereur *Dioclétien*, et qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les

(*b*) Il contrefesait le malade, disent les Actes sincères. *Je suis bien lourd*, disait *Genest*, — *Veux-tu qu'on te fasse raboter?* — *Non ; je veux qu'on me donne l'extrême-onction des chrétiens.* Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur le champ. Vous remarquerez que du temps de *Dioclétien* l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'Eglise latine.

chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident pour aller réprimer la sédition de Bagaudes, qui était déjà réprimée; et qui fut martyrisée toute entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit, deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité, mais qui est inconnu, (et c'est grand dommage) assure que son ami St. *Théodote*, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier *Théodote* rencontra un curé de la ville d'Ancire dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage: il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt ſept vierges chrétiennes d'Ancire, de ſoixante et dix ans chacune, *à être livrées aux brutales paſſions des jeunes gens de la ville.* La légende ne manque pas de remarquer que ces damoiſelles étaient très-ridées ; et ce qui eſt fort étonnant, c'eſt que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un ſeul qui, ayant en ſa perſonne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces ſept vieilles n'euſſent pas ſubi le ſupplice qu'il leur deſtinait, les fit prêtreſſes de *Diane ;* ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent ſans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la ſtatue de *Diane* dans le lac voiſin ; elles étaient toutes nues, car c'était ſans doute l'uſage que la chaſte *Diane* ne fût jamais ſervie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrſes, précédaient le char, ſelon la remarque judicieuſe de l'auteur, qui prend ici *Diane* pour *Bacchus ;* mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

St *Théodote* tremblait que ces ſept vierges ne ſuccombaſſent à quelques tentations : il était en prière, lorſque ſa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les ſept vieilles

dans le lac ; il remercia DIEU d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir : il allait d'églises en églises, car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions ; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir : l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil ; c'était, ne vous déplaise, Ste *Thécuse*, qui lui dit en propres mots : *Mon cher Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient mangés par des poissons ?*

Théodote s'éveille ; il résout de repêcher les saintes du fond du lac, au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir : le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite ; c'était, comme chacun sait, St *Soziandre*, ancien ami de *Théodote*, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout ; un orage violent mêlé de foudres et d'éclairs, et accompagné

d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et promptement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de *Théodote* fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand *Théodote* eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles grâces notre Seigneur JESUS comble ses serviteurs; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela; enfin il fut pendu.

Son ami *Fronton* le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : Monsieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette histoire admirable est une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jésuite *Bollandus* et du bénédictin *Ruinart* ?

Ces contes de vieilles me dégoûtent; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens suppliciés en divers temps, comme des séditieux qui avaient l'insolence d'être intolérans et d'insulter le

gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre et la méritaient bien. Ce que je plains, c'eſt de pauvres femmes imbécilles, ſéduites par ces non-conformiſtes. Ils étaient bien coupables d'abuſer de la facilité de ces faibles créatures et d'en faire des énergumènes; mais les juges qui en firent mourir quelques-unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eût peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer ſur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis ſi long-temps déployées les uns contre les autres. Il ſemble que ſur-tout les papiſtes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers ſiècles pour juſtifier les maſſacres dont leur Egliſe s'eſt ſouillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes perſécutions contre les premiers chrétiens, c'eſt qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la ſecte, eut toujours publiquement une école du chriſtianiſme ouverte, comme le lycée, le portique, et l'académie d'Athènes. Il y eut une ſuite de profeſſeurs chrétiens. *Pantène* ſuccéda publiquement à un *Marc*, qu'on a pris mal à propos pour *Marc* l'apôtre. Après *Pantène* vient *Clément* d'Alexandrie, dont la chaire fut enſuite occupée par *Origène* qui laiſſa une foule de diſciples. Tant qu'ils ſe bornèrent à ergoter, ils

furent paiſibles ; mais lorſqu'ils s'élevèrent contre les lois et la police publique, ils furent punis. On les réprima ſur-tout ſous l'empire de *Décius* ; *Origène* même fut mis en priſon. *Cyprien* évêque de Carthage ne diſſimula pas que les chrétiens s'étaient attiré cette perſécution. » Chacun d'eux, *dit-il dans ſon livre des tombés*, » court après les biens et les honneurs avec » une fureur inſatiable. Les évêques ſont ſans » religion, les femmes ſans pudeur ; la friponnerie règne ; on jure, on ſe parjure ; les » animoſités diviſent les chrétiens ; les évêques » abandonnent les chaires pour courir aux » foires, et pour s'enrichir par le négoce ; » enfin nous nous plaiſons à nous ſeuls, et » nous déplaiſons à tout le monde. »

Il n'eſt pas étonnant que ces chrétiens euſſent de violentes querelles avec les partiſans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles ; qu'elles cauſaſſent ſouvent des troubles violens, et qu'enfin ils s'attiraſſent une perſécution. Le fameux juriſconſulte *Ulpien* avait regardé la ſecte comme une faction très-dangereuſe, qui pouvait un jour ſervir à la ruine de l'État, en quoi il ne ſe trompa point.

CHAPITRE XXVI.

Des miracles.

Après les merveilles orientales de l'ancien Testament; après que dans le nouveau, DIEU emporté fur une montagne par le diable, en eft defcendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin, qu'il a féché un figuier, parce que ce figuier n'avait pas de figues fur la fin de l'hiver, qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles chofes, il n'eft pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre-Simon Barjone a très-bien fait de reffufciter la couturière *Dorcas*; c'eft bien le moins qu'on puiffe faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidèles. Mais je ne paffe point à *Simon-Pierre Barjone* d'avoir fait mourir de mort fubite *Ananie* et fa femme *Saphire*, deux bonnes créatures, qu'on fuppofe avoir été affez fottes pour donner tous leurs biens aux apôtres. Leur crime était d'avoir retenu de quoi fubvenir à leurs befoins preffans.

O *Pierre!* ô apôtres défintéreffés! quoi! déjà vous perfuadez à vos dirigés de vous donner leur bien! De quel droit raviffez-vous

ainsi toute la fortune d'une famille ? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre secte, et de la rapine la plus punissable ! Venez à Londres faire le même manége, et vous verrez si les héritiers de *Saphire* et d'*Ananie* ne vous feront pas rendre gorge, et si le grand juré vous laissera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré. Mais vous les avez séduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque chose pour eux ! Lâches ravisseurs, vous osez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim ! Ils ont menti, dites-vous. Etaient-ils obligés de vous dire leur secret ? Si un escroc vient me dire ; avez-vous de l'argent ? je ferai très-bien de lui répondre : je n'en ai point. Voilà en un mot le plus abominable miracle qu'on puisse trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche ; et si la chose était vraie, ce serait la plus exécrable des choses vraies.

Il est doux d'avoir le don des langues ; et tous les pères de l'Eglise eurent ce don. La plus grande preuve que nous en ayons, c'est qu'*Augustin* ne sut jamais l'hébreu et savait très-mal le grec.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui se laissaient toujours couper la tête pour dernier prodige. *Origène*, à la vérité,

dans ſon premier livre contre *Celſe*, dit que les chrétiens ont des viſions, mais il n'oſe prétendre qu'ils reſſuſcitent des morts.

Le chriſtianiſme opéra toujours de grandes choſes dans les premiers ſiècles. S[t] *Jean*, par exemple, enterré dans Ephèſe, remuait continuellement dans ſa foſſe ; ce miracle utile dura juſqu'au temps de l'évêque d'Hippone, *Auguſtin* (*a*). Les prédictions, les exorciſmes ne manquaient jamais ; *Lucien* même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien *Peregrinus*, qui eut la vanité de ſe brûler : *Dès qu'un joueur de gobelets habile ſe fait chrétien, il eſt sûr de faire fortune aux dépens des ſots fanatiques auxquels il a affaire.*

Les chrétiens feſaient tous les jours des miracles, dont aucun romain n'entendit jamais parler. Ceux de *Grégoire* le thaumaturge, ou le merveilleux, ſont en effet dignes de ce ſurnom. Premièrement, un beau vieillard deſcend du ciel pour lui dicter le catéchiſme qu'il doit enſeigner. Chemin feſant il écrit une lettre au diable ; la lettre parvient à ſon adreſſe ; et le diable ne manque pas de faire ce que *Grégoire* lui ordonne.

Deux frères ſe diſputent un étang ; *Grégoire* ſèche l'étang, et le fait diſparaître pour apaiſer

(*a*) *Auguſtin*, tome III, page 189.

la noise. Il rencontre un charbonnier et le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand ; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de *Grégoire*. Un miracle plus rare, c'est qu'un jour les païens couraient après *Grégoire* et son diacre pour leur faire un mauvais parti ; les voilà qui se changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai *Protée*. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties ? et comment se peut-il que *Fleuri* les ait copiées dans son histoire ecclésiastique ? Est-il possible qu'un homme qui avait quelque sens, et qui raisonnait tolérablement sur d'autres sujets, ait rapporté sérieusement que DIEU rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrît S[t] *Félix* de Nole pendant la persécution ? (*b*)

(*b*) Voyez sur tous ces miracles les VI et VII livres de *Fleuri*. Voyez plutôt le recueil des miracles opérés à Saint-Médard à Paris, présenté au roi de France *Louis XV*, par un nommé *Carré de Montgeron*, conseiller au parlement de Paris. Les convulsionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. *Fatio* et *Daudé* ne prétendirent-ils pas ressusciter un mort chez nous en 1707 ? La cour de Rome ne canonise-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent des saints qui ont fait des miracles dont elle se moque ? et combien de miracles fesaient nos moines avant que sous un *Henri VIII* on eût étalé dans la place publique tous les instrumens de leurs abominables impostures ?

On me répondra que *Fleuri* s'est borné à transcrire ; et moi je répondrai qu'il ne fallait pas transcrire des bêtises injurieuses à la Divinité, qu'il a été coupable s'il les a copiées sans les croire, et qu'il a été un imbécille s'il les a crues.

CHAPITRE XXVII.

Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Les chrétiens furent bien plus souvent tolérés et même protégés, qu'ils n'essuyèrent de persécutions. Le règne de *Dioclétien* fut pendant dix-huit années entières un règne de paix et de faveurs signalées pour eux. Les principaux officiers du palais, *Gorgonius* et *Dorothée*, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils sacrifiassent aux dieux de l'empire pour entrer dans les emplois publics. Enfin *Prisca*, femme de *Dioclétien*, était chrétienne ; aussi jouissaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples, ni autels à DIEU ; et passant de la simplicité d'une église pauvre et cachée à la magnificence d'une église opulente et pleine

d'oſtentation, ils étalaient des vaſes d'or et des ornemens éblouiſſans ; quelques-uns de leurs temples s'élevaient ſur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait ſur le palais impérial ; et, comme le remarque *Euſèbe*, tant de proſpérité avait produit l'inſolence, l'uſure, la molleſſe, et la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit *Euſèbe*, qu'envie, médiſance, diſcorde et ſédition.

Ce fut cet eſprit de ſédition qui laſſa la patience du céſar *Maximien-Galère*. Les chrétiens l'irritèrent préciſément dans le temps que *Dioclétien* venait de publier des édits fulminans contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainſi : *Nous avons appris depuis peu que des manichéens, ſortis de la Perſe notre ancienne ennemie, inondent notre monde.*

Ces manichéens n'avaient encore cauſé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie et dans l'Afrique ; mais ils ne diſputaient que contre les chrétiens ; et il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains et la ſecte de *Manès*. Les différentes ſectes des chrétiens, au contraire, gnoſtiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, oppoſées les unes aux autres, et toutes ennemies de la

religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme? Cette secte, qui était un mélange de l'ancienne religion des mages et du christianisme, était très-dangereuse, sur-tout en Orient, pour l'Eglise naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré avec la secte des chrétiens, fesait déjà beaucoup d'impression.

La théologie obscure et sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques qui se payaient de paroles. Enfin, puisqu'au bout d'un siècle, le fameux pasteur d'Hippone, *Augustin*, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. *Manès* avait été crucifié en Perse, si l'on en croit *Condhémir*; et les chrétiens amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un second.

Je sais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéisme; mais enfin il y en eut un sanglant; et il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc ensuite la cause de

la disgrâce des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur assez philosophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en solitaire, et pour ne s'en repentir jamais?

Les chrétiens étaient attachés à *Constance le pâle*, père du célèbre *Constantin*, qu'il eut d'une servante de sa maison, nommée *Hélène*. (*a*)

Constance le protégea toujours ouvertement. On ne sait si le césar *Galérius* fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient sur lui à *Constance le pâle*, ou s'il eut quelque autre sujet de se plaindre d'eux; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtissent une église qui offusquait son palais. Il sollicita long-temps *Dioclétien* de faire abattre cette église et de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. *Dioclétien* résista; il assembla enfin un conseil composé des principaux officiers de l'empire. Je me souviens d'avoir lu dans l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, que *cet empereur avait la malice de ne point consulter quand il voulait faire du bien, et de consulter quand il s'agissait de faire du mal.* Ce que *Fleuri* appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand

(*a*) Cette *Hélène*, dont on a fait une sainte, était *stabularia*, préposée à l'écurie chez *Constance Chlore*, comme l'avouent *Eusèbe*, *Ambroise*, *Nicéphore*, *Jérôme*. La chronique d'Alexandrie appelle *Constantin* bâtard; *Zozime* le certifie; et certainement on n'aurait point parlé ainsi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur si puissant, s'il y avait eu le moindre doute sur sa naissance.

éloge

éloge d'un fouverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par foi-même? un grand cœur alors ne confulte perfonne ; mais dans les actions de rigueur, un homme jufte et fage ne fait rien fans confeil.

L'églife de Nicomédie fut enfin démolie en 303 ; mais *Dioclétien* fe contenta de décerner que les chrétiens ne feraient plus élevés aux dignités de l'empire ; c'était retirer fes grâces, mais ce n'était point perfécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'infolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer, et de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni, comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors *Prifca*, femme de l'empereur, n'ofa plus protéger des féditieux ; elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduifait qu'au fanatifme et à la révolte. *Galérius* fut alors en pleine liberté d'exercer fa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Arménie et dans la Syrie ; il s'y fit des foulèvemens ; les chrétiens mêmes furent accufés d'avoir mis le feu au palais de *Galérius*. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, et qui avaient brûlé des temples comme ils l'avaient fait fouvent, avaient auffi brûlé le palais ; cependant il eft très-faux qu'il

y eût eu une persécution générale contre eux. Il faut bien qu'on n'eût sévi que légalement contre les réfractaires, puisque *Dioclétien* ordonna qu'on enterrât les suppliciés, ce qu'il n'aurait point fait, si on avait persécuté sans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du christianisme. Cela eût été aussi insensé et aussi horrible que la Saint-Barthelemi, que les massacres d'Irlande, et que la croisade contre les Albigeois; car alors un cinquième ou un sixième de l'empire était chrétien. Une telle persécution eût forcé cette sixième partie de l'empire de courir aux armes, et le désespoir qui l'eût armée l'aurait rendue terrible.

Des déclamateurs comme *Eusèbe* de Césarée, et ceux qui l'ont suivi, disent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'historien *Zozime* n'en dit pas un seul mot? Pourquoi *Zonare* chrétien ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération ecclésiastique ne nous a pas conservé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus massacres, que la légende impute vaguement à *Dioclétien*, il y aurait prodigieusement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus

grand mépris pour ces impostures, et on cesserait de regarder *Dioclétien* comme un persécuteur.

C'est en effet sous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier *Théodote*, la prétendue légion thébaine immolée, le petit *Romain* né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue, et vingt autres aventures pareilles que les vieilles radoteuses de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits enfans.

CHAPITRE XXVIII.

De Constantin.

Quel est l'homme qui ayant reçu une éducation tolérable puisse ignorer ce que c'était que *Constantin*? Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers : avait-il plus de droit à l'empire que *Maxence* élu par le sénat ou par les armées romaines ?

Quelque temps après il vient en Gaule et ramasse des soldats chrétiens attachés à son père ; il passe les Alpes, grossissant toujours

son armée ; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, et qu'on a vu dans les nuées un étendard et une croix céleste où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce signe ;* car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens, qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, et DIEU aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant, malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien ; il se contenta en bon politique de donner liberté de conscience à tout le monde ; et il fit une profession si ouverte du paganisme, qu'il prit le titre de grand pontife : ainsi il est démontré qu'il ménageait les deux religions ; en quoi il se conduisait très-prudemment dans les premières années de sa tyrannie. Je me sers ici du mot de tyrannie sans aucun scrupule ; car je ne me suis pas accoutumé à reconnaître pour souverain un homme qui n'a d'autres droits que la force ; et je me sens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare qui a fait assassiner son beau-père *Maximien-Hercule* à Marseille, sur le prétexte le moins spécieux ; et l'empereur *Licinius* son beau-frère à Thessalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran sans doute celui qui fait égorger son fils *Crispus*, étouffer sa femme *Fausta*, et qui souillé de meurtres et de parricides, étalant le faste le plus révoltant, se livrait à tous les plaisirs dans la plus infame mollesse.

Que de lâches flatteurs ecclésiastiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ses crimes ; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand homme, un saint, parce qu'il s'est fait plonger trois fois dans une cuve d'eau ; un homme de ma nation et de mon caractère, et qui a servi une souveraine vertueuse ne s'avilira jamais jusqu'à prononcer le nom de *Constantin* sans horreur.

Zozime rapporte, et cela est bien vraisemblable, que *Constantin* aussi faible que cruel, mêlant la superstition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le christianisme l'expiation de ses forfaits. A la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, et lui saurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent et des honneurs ; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grâce un cœur si fourbe et si inhumain ; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'*Urie* chez les Juifs, et le meurtrier de sa femme et de son fils chez les chrétiens.

A

Ce caractère de *Conſtantin*, ſon faſte et ſes cruautés ſont aſſez bien exprimés dans ces deux vers qu'un de ſes malheureux courtiſans nommé *Ablavius* afficha à la porte du palais :

Saturni aurea ſecla quis requirat ?
Sunt hæc gemmea, ſed neroniana.

Qui peut regretter le ſiècle d'or de Saturne ?
Celui-ci eſt de pierreries, mais il eſt de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet *Ablavius* du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par *Conſtantin* en pleine liberté, aſſaſſinèrent *Candidien*, fils de l'empereur *Galérius*, un fils de l'empereur *Maximien*, âgé de huit ans, ſa fille âgée de ſept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte ? Ils pourſuivirent long-temps la vieille impératrice *Valerie*, veuve de *Galérius*, qui fuyait leur vengeance. Il l'atteignirent à Theſſalonique, la maſſacrèrent et jetèrent ſon corps dans la mer. C'eſt ainſi qu'ils ſignalèrent leur douceur évangélique ; et ils ſe plaignent d'avoir eu des martyrs !

CHAPITRE XXIX.

Des querelles chrétiennes avant Conſtantin et ſous ſon règne.

AVANT, pendant, et après *Conſtantin*, la ſecte chrétienne fut toujours diviſée en pluſieurs ſectes, en pluſieurs factions et en pluſieurs ſchiſmes. Il était impoſſible que des gens qui n'avaient aucun ſyſtême ſuivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo* (*a*) ſi fauſſement imputé depuis aux apôtres, différant entre eux de nation, de langage et de mœurs, fuſſent réunis dans la même créance.

Saturnin, *Baſilide*, *Carprocate*, *Euphrate*, *Valentin*, *Cerdon*, *Marcion*, *Harmogène*, *Hermias*, *Juſtin*, *Tertullien*, *Origène*, eurent tous des opinions contraires; et tandis que les magiſtrats

(*a*) Ce *Credo*, ce ſymbole appelé le ſymbole des apôtres, n'eſt pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut compoſé au cinquième ſiècle par le prêtre *Rufin*. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces et de morceaux: c'eſt-là qu'il eſt dit que JESUS après ſa mort deſcendit aux enfers. Nous eûmes une grande diſpute du temps d'*Edouard VI*, pour ſavoir s'il était deſcendu en corps et en ame; nous décidâmes que l'ame ſeule de JESUS avait été prêcher en enfer, tandis que ſon corps était dans ſon ſépulcre: comme ſi en effet on avait mis dans un ſépulcre le corps d'un ſupplicié, comme ſi l'uſage n'avait pas été de jeter ces corps à la voirie. Je voudrais bien ſavoir ce que ſon ame ſerait allée faire en enfer. Nous étions bien ſots du temps d'*Edouard VI*.

romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, et se combattre du fond de leurs cachots : c'était bien là le plus sensible et le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discorde : on se disputa ce qu'on appelait une dignité d'évêque, avec le même emportement et les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante antipapes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les *Urbains*, les *Jeans*, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à *Cyprien* qui fut élu. *Novatien* disputa l'évêché de Rome à *Corneille ;* chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déjà troubler Rome ; et les compilateurs théologiques osent s'étonner aujourd'hui que *Décius* ait fait punir quelques-uns de ces perturbateurs ! Cependant *Décius*, sous lequel *Cyprien* fut supplicié, ne punit ni *Novatien* ni *Corneille ;* on laissa ces rivaux obscurs se déclarer la guerre, comme on laisse des chiens se battre dans une basse-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du

Du temps de *Constantin* il y eut un pareil schisme à Carthage ; deux anti-papes africains, ou anti-évêques, *Cécilien* et *Majorin* se disputèrent la chaire qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. *Donat* succéda à *Majorin*, et forma le premier les schismes sanglans qui devaient souiller le christianisme. *Eusèbe* rapporte qu'on se battait avec des massues, parce que JESUS, dit-on, avait ordonné à *Pierre* de remettre son épée dans le fourreau. Dans la suite on fut moins scrupuleux ; les donatistes et les cyprianistes se battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une scène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'*Alexandre* et d'*Arius*, d'*Athanase* et d'*Eusebe*, pour savoir si JESUS était précisément de la même substance que DIEU, ou d'une substance semblable à DIEU.

CHAPITRE XXX.

Arianisme et Athanasianisme.

QUE JESUS ait été semblable à DIEU, ou consubstantiel à DIEU, cela est également absurde et impie.

Qu'il y ait trois personnes dans une substance, cela est également absurde.

Qu'il y ait trois Dieux dans un Dieu, cela est également absurde.

Rien de tout cela n'était un systême chrétien, puisque rien de toute cette doctrine ne se trouve dans aucun évangile, seul fondement reconnu du christianisme. Ce ne fut que quand on voulut platoniser qu'on se perdit dans ces idées chimériques. Plus le christianisme s'étendit, plus ses docteurs se fatiguèrent à le rendre incompréhensible. Les subtilités sauvèrent ce que le fond avait de bas et de grossier.

Mais à quoi servent toutes ces imaginations métaphysiques? qu'importe à la société humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en DIEU une personne ou trois ou quatre mille? en sera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas? La religion qui est la soumission à la Providence,

et l'amour de la vertu, a-t-elle donc besoin de devenir ridicule pour être embrassée ?

Il y avait déjà long-temps qu'on disputait sur la nature du *Logos*, du Verbe inconnu, quand *Alexandre*, pape d'Alexandrie, souleva contre lui l'esprit de plusieurs papes, en prêchant que la Trinité était une monade. Au reste ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques et aux prêtres. *Alexandre* était évêque : le prêtre *Arius* se mit à la tête des mécontens : il se forma deux partis violens: et la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, *Arius* soutint que JESUS avait été créé, et *Alexandre* qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril était celle du Thabor, et si la lumière du Thabor et de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputans. Le père et le fils occupèrent les esprits, et le Saint-Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier *Arius* par son parti. *Eusèbe*, évêque de Nicomédie, protecteur d'*Arius*, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe ; la querelle devint violente ;

l'évêque *Alexandre*, et le diacre *Athanaſe* qui ſe ſignalait déjà par ſon inflexibilité et par ſes intrigues, remuèrent toute l'Egypte. L'empereur *Conſtantin* était deſpotique et dur; mais il avait du bon ſens; il ſentit tout le ridicule de la diſpute.

On connaît aſſez cette fameuſe lettre qu'il fit porter par *Ozius* aux chefs des deux factions. *Ces queſtions*, dit-il, *ne viennent que de votre oiſiveté curieuſe; vous êtes diviſés pour un ſujet bien mince. Cette conduite eſt baſſe et puérile, indigne d'hommes ſenſés.* La lettre les exhortait à la paix; mais il ne connaiſſait pas encore les théologiens.

Le vieil *Ozius* conſeilla l'empereur d'aſſembler un concile nombreux. *Conſtantin*, qui aimait l'éclat et le faſte, convoqua l'aſſemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête, et couvert de pierreries. *Ozius* y préſida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la ſecte papiſte ont prétendu depuis que cet *Ozius* n'avait préſidé qu'au nom du pape de Rome *Sylveſtre*. Cet inſigne menſonge qui doit être placé à côté de la donation de *Conſtantin*, eſt aſſez confondu par les noms des députés de *Sylveſtre*, *Titus* et *Vincent*, chargés de ſa procuration. Les papes romains étaient, à la vérité, regardés comme les évêques de la ville

impériale, et comme les métropolitains des villes ſuburbicaires dans la province de Rome; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité ſur les évêques de l'Orient et de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dreſſa un formulaire dans lequel le nom de Trinité n'eſt pas ſeulement prononcé. *Nous croyons en un ſeul* DIEU *et en un ſeul ſeigneur* JESUS-CHRIST, *fils unique de* DIEU, *engendré du Père et non fait*, *conſubſtantiel au Père* : après ces mots inexplicables on met par ſurérogation : *Nous croyons auſſi au Saint-Eſprit ;* ſans dire ce que c'eſt que ce Saint-Eſprit, s'il eſt engendré, s'il eſt fait, s'il eſt créé, s'il procède, s'il eſt conſubſtantiel. Enſuite on ajoute, *anathème à ceux qui diſent qu'il y a eu un temps où le Fils n'était pas.*

Mais ce qu'il y eut de plus plaiſant au concile de Nicée, ce fut la déciſion ſur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarraſſés ſur le choix des évangiles et des autres écrits. On prit le parti de les entaſſer tous ſur un autel, et de prier le Saint-Eſprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le Saint-Eſprit ne manqua pas d'exaucer ſur le champ la requête des pères (*a*). Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes ſous

(*a*) Cela eſt rapporté dans l'appendix des actes du concile, pièce qui a toujours été réputée authentique.

l'autel ; c'eſt un moyen infaillible de connaître la vérité ; c'eſt ce qui eſt rapporté dans l'appendix des actes de ce concile ; c'eſt un des faits de l'hiſtoire eccléſiaſtique des mieux avérés.

Notre ſavant et ſage *Midleton* a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Egypte, dans laquelle il eſt dit que non-ſeulement dix-ſept évêques, mais encore deux mille prêtres, proteſtèrent contre la déciſion du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de *Conſtantin* qu'il exilât *Arius* et trois ou quatre évêques vaincus ; mais enſuite *Athanaſe* ayant été élu évêque d'Alexandrie, et ayant trop abuſé du crédit de ſa place, les évêques et *Arius* exilés furent rappelés, et *Athanaſe* exilé à ſon tour. De deux choſes l'une : ou les deux partis avaient également tort, ou *Conſtantin* était très-injuſte. Le fait eſt que les diſputeurs de ce temps-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci, et que les princes du quatrième ſiècle reſſemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière ni eux, ni leurs miniſtres, et qui exilent à tort et à travers. Heureuſement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler ; et ſi nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où *Arius* fut réhabilité, et *Athanase* condamné. *Eusèbe* de Nicomédie allait faire entrer pompeusement son ami *Arius* dans l'église de Constantinople; mais un saint catholique, nommé *Macaire*, pria DIEU avec tant de ferveur et de larmes, de faire mourir *Arius* d'apoplexie, que DIEU, qui est bon, l'exauça. Ils disent que tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement; cela est difficile : ces gens-là n'étaient pas anatomistes. Mais S[t] *Macaire* ayant oublié de demander la paix de l'Eglise chrétienne, DIEU ne la donna jamais. *Constantin* quelque temps après mourut entre les bras d'un prêtre arien; apparemment que S[t] *Macaire* avait encore prié DIEU.

CHAPITRE XXXI.

Des enfans de Conftantin, et de Julien le Philofophe, furnommé l'apoftat par les chrétiens.

LES enfans de *Conftantin* furent auffi chrétiens, auffi ambitieux, et auffi cruels que leur père ; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, *Conftantin II*, *Conftantius* et *Conftant*. L'empereur *Conftantin I* avait laiffé un frère, nommé *Jules*, et deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par égorger le père, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, et bientôt défunis. *Conftant* fit affaffiner *Conftantin* fon frère aîné, et il fut enfuite tué lui-même.

Conftantius demeuré feul maître de l'empire, avait exterminé prefque tout le refte de la famille impériale. Ce *Jules* qu'il avait fait mourir, laiffait deux enfans, l'un nommé *Gallus*, et l'autre le célèbre *Julien*. On tua *Gallus*, et on épargna *Julien*, parce qu'ayant du goût pour la retraite et pour l'étude, on jugea qu'il ne ferait jamais dangereux.

S'il eft quelque chofe de vrai dans l'hiftoire,

il eſt vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, *Conſtantin* et *Conſtantius* ſon fils, furent des monſtres de deſpotiſme et de cruauté. Il ſe peut, comme nous l'avons déjà inſinué, que dans le fond de leur cœur ils ne cruſſent aucun Dieu; et que, ſe moquant également des ſuperſtitions païennes et du fanatiſme chrétien, ils ſe perſuadaſſent malheureuſement que la Divinité n'exiſte pas, parce que ni *Jupiter* le crétois, ni *Hercule* le thébain, ni JESUS le juif, ne ſont des dieux.

Il eſt poſſible auſſi que des tyrans qui joignent preſque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été ſéduits et encouragés au crime, par la croyance où étaient alors tous les chrétiens ſans exception, que trois immerſions dans une cuve d'eau avant la mort, effaçaient tous les forfaits, et tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuſe croyance a été plus funeſte au genre humain que les paſſions les plus noires.

Quoi qu'il en ſoit, *Conſtantius* ſe déclara orthodoxe, c'eſt-à-dire arien; car l'arianiſme prévalait alors dans tout l'Orient contre la ſecte d'*Athanaſe;* et les ariens, auparavant perſécutés, étaient dans ce temps-là perſécuteurs.

Athanaſe fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville

d'Arles, dans un troisième tenu à Milan ; il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant *Julien*, dont *Constantius* avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine *Elisabeth* fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame *Marie*, et comme en France *Charles IX* força le grand *Henri IV* d'aller à la messe après la Saint-Barthelemi. *Julien* était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse, qui produisit tant de grands hommes, et qui n'en eut jamais un méchant, secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition; la secte enfin des *Caton*, des *Marc-Aurèle* et des *Epictète*.

Ce fut une chose honteuse et déplorable que ce grand homme se vît réduit à cacher tous ses talens sous *Constantius*, comme le

premier des *Brutus* sous *Tarquin*. Il feignit d'être chrétien et presque imbécille pour sauver sa vie. Il fût même forcé d'embrasser quelque temps la vie monastique. Enfin *Constantius*, qui n'avait point d'enfans, déclara *Julien* césar, mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une espèce d'exil ; il y était presque sans troupes et sans argent, environné de surveillans, et presque sans autorité.

Différens peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant *César*, et comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux; et à la tête d'une armée très-faible en nombre, mais animée de son courage, il défit une multitude prodigieuse de barbares, prit leur chef prisonnier, les poursuivit jusqu'à la forêt Hercinienne, se fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient pris les barbares, et leur imposa des tributs.

A cette conduite de *César*; il joignit les vertus de *Titus* et de *Trajan*, fesant venir de

tout côté du blé pour nourrir les peuples dans des campagnes dévaſtées, feſant défricher ces campagnes, rebâtiſſant les villes, encourageant la population, les arts et les talens, par des priviléges, s'oubliant lui-même, et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Conſtantius pour récompenſe voulut lui ôter les Gaules où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y oppoſa; elle proclama *Julien* empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de *Conſtantius*, lorſqu'il allait marcher contre les Perſes.

Julien le ſtoïcien, ſi ſottement nommé l'apoſtat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité eſt telle, que les hiſtoriens chrétiens ſont obligés d'avouer qu'il vécut ſur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais ſa philoſophie ne ſe démentit. Il commença par réformer dans le palais de Conſtantinople le luxe de *Conſtantin* et de *Conſtantius*. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de peſantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduiſit preſqu'à rien ces préſens onéreux. La frugale ſimplicité du philoſophe n'ôta rien à la majeſté et à la juſtice du ſouverain. Tous les abus et tous

les brigandages de la cour furent réformés ; mais il n'y eut que deux concuſſionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il eſt vrai, à ſon baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la ſuperſtition ; donc au moins par ce reproche on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choiſi celle de l'empire romain ? pourquoi aurait-il été coupable de ſe conformer à celle des *Scipion* et des *Céſar*, plutôt qu'à celle des *Grégoire* de Nazianze et des *Théodoret ?* Le paganiſme et le chriſtianiſme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la ſecte de ſes pères : et il avait grande raiſon en politique, puiſque ſous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que ſous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de perſécuter les chrétiens, il voulut apaiſer leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que ſa cinquante-deuxième lettre. » Sous mon prédéceſſeur pluſieurs » chrétiens ont été chaſſés, empriſonnés, » perſécutés ; on a égorgé une grande multi- » tude de ceux qu'on nomme hérétiques, à » Samozate, en Paphlagonie, en Bithinie, en » Galatie, en pluſieurs autres provinces ; on » a pillé, on a ruiné des villes. Sous mon » règne, au contraire, les bannis ont été

» rappelés, les biens confisqués ont été
» rendus. Cependant ils sont venus à ce
» point de fureur, qu'ils se plaignent de ce
» qu'il ne leur est plus permis d'être cruels,
» et de se tyranniser les uns les autres. »

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent.

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé *George*, le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens; il se fesait suivre par des satellites; il battait les païens de ses mains; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comment *Julien* parle aux Alexandrins dans son épître dixième.

» Quoi! au lieu de me réserver la con-
» naissance de vos outrages, vous vous êtes
» laissés emporter à la colère! vous vous êtes
» livrés aux mêmes excès que vous reprochez
» à vos ennemis! *George* méritait d'être traité
» ainsi, mais ce n'était pas à vous d'être ses
» exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait
» demander justice, &c. »

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'histoire ecclésiastique, que l'esprit de parti et de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de *Julien*, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de

ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'Etre des êtres qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans *Grégoire* de Nazianze et dans *Théodoret*, que *Julien* jeta tout son sang vers le ciel en disant, *Galiléen, tu as vaincu.* Quelle misère! quelle absurdité! *Julien* combattait-il contre JESUS? et JESUS était-il le Dieu des Perses?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux *Grégoire* de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si *Julien* avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement *Julien* était un plus grand homme que *Mahomet*, qui a détruit la secte chrétienne dans toute l'Asie et dans toute l'Afrique : mais tout cède à la destinée; et un arabe sans lettres a écrasé la secte d'un juif sans lettres, ce qu'un grand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que *Mahomet* vécut assez et *Julien* trop peu.

Les christicoles ont osé dire que *Julien* n'avait vécu que trente et un ans, en punition de son impiété; et ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXII.

Considérations sur Julien.

JULIEN, ſtoïcien de pratique, et d'une vertu ſupérieure à celle de ſa ſecte même, était platonicien de théorie : ſon eſprit ſublime avait embraſſé la ſublime idée de *Platon*, priſe des anciens Chaldéens, que DIEU exiſtant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce DIEU immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres ſemblables à lui, des images de ſplendeur auxquels il ordonna de créer les ſubſtances mortelles ; ainſi DIEU fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique ſyſtême n'était pas prouvé ; mais une telle imagination vaut ſans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les ſources du Nil et de l'Euphrate, qui ſont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre, un arbre qui donne la connaiſſance du bien et du mal, une femme tirée de la côte d'un homme, un ſerpent qui parle, un chérubin qui garde la porte, et toutes les dégoûtantes rêveries dont la groſſièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Auſſi faut-il voir dans *Cyrille* avec quelle éloquence *Julien* confondit ces abſurdités.

abſurdités. *Cyrille* eut aſſez d'orgueil pour rapporter les raiſons de *Julien*, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de DIEU d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaiſſance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de ſe nourrir de ce fruit néceſſaire. La diſtinction du bien et du mal, du juſte et de l'injuſte, était le lait dont DIEU devait nourrir des créatures ſorties de ſes mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman aſiatique de la Genèſe avait eu la moindre étincelle d'eſprit, il aurait ſuppoſé deux arbres dans le paradis; les fruits de l'un nourriſſaient l'ame, et feſaient connaître et aimer la juſtice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de paſſions funeſtes: l'homme négligea l'arbre de la ſcience, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juſte, une image ſenſible du fréquent abus que les hommes font de leur raiſon. Je m'étonne que *Julien* ne l'ait pas propoſée; mais il dédaignait trop ce livre pour deſcendre à le corriger.

C'eſt avec très-grande raiſon que *Julien* mépriſe ce fameux Décalogue que les Juifs regardaient comme un code divin. C'était en effet une plaiſante légiſlation, en comparaiſon des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère et l'homicide. Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue ? Quelle pitié de faire deſcendre DIEU au milieu des éclairs et des tonnerres, ſur une petite montagne pelée, pour enſeigner qu'il ne faut pas être voleur ! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu qui avait ordonné de voler les Egyptiens, et qui leur propoſait l'uſure avec les étrangers comme leur plus digne récompenſe, et qui avait récompenſé le voleur *Jacob* ; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu de défendre le larcin.

C'eſt avec beaucoup de ſagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, ſur leſquelles les chriſticoles appuyaient leurs rêveries, et la verge de Judà qui ne manquerait point entre les jambes, et la fille ou la femme qui fera un enfant, et ſur-tout ces paroles attribuées à *Moïſe*, leſquelles regardent *Joſué*, et qu'on applique ſi mal à propos à JESUS : DIEU *vous ſuſcitera un prophète ſemblable à moi.* Certainement un prophète ſemblable à *Moïſe*, ne veut pas dire

DIEU et fils de DIEU. Rien n'eſt ſi palpable, rien n'eſt ſi fort à la portée des eſprits les plus groſſiers.

Mais *Julien* croyait ou feignait de croire par politique aux divinations, aux augures, à l'efficacité des ſacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philoſophes; il fallait opter entre la démence des chriſticoles et celle des païens.

Je penſe que ſi ce grand homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des ſuperſtitions les plus groſſières, et qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux et des hommes, et à lui adreſſer tous les hommages.

Mais *Cyrille* et *Grégoire*, et les autres prêtres chrétiens profitèrent de la néceſſité où il ſemblait être de profeſſer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens et les athanaſiens ſe réunirent contre lui; et le plus grand homme, qui peut-être ait jamais été, devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIII.

Des chrétiens jusqu'à Théodose.

APRÈS la mort de *Julien*, les ariens et les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines fanatiques sortirent des déserts de la Thébaïde pour souffler le feu de la discorde, ne parlant que de miracles extravagans tels qu'on les trouve dans l'histoire des papas du désert; insultant les empereurs, et montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur sage qui, pour éteindre s'il se pouvait toutes ces querelles, donna une liberté entière de conscience, et la prit pour lui-même; ce fut *Valentinien I.* De son temps toutes les sectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, se bornant à s'anathématiser sans s'égorger; païens, juifs, athanasiens, ariens, macédoniens, donatistes, cyprianistes, manichéens, apollinaristes, tous furent étonnés de leur tranquillité. *Valentinien* apprit à tous ceux qui sont nés pour gouverner, que si deux sectes déchirent

un Etat, trente fectes tolérées laiffent l'Etat en repos.

Théodofe ne penfa pas ainfi, et fut fur le point de tout perdre; il fut le premier qui prit parti pour les athanafiens; et il fit renaître la difcorde par fon intolérance. Il perfécuta les païens et les aliéna. Il fe crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths fur la rive droite du Danube; et par cette malheureufe précaution, prife contre fes peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation des empereurs, s'abandonnèrent à la fureur de la perfécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné et affaffiné un collégue de *Théodofe*, nommé *Gratien*, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules et de l'Efpagne. Je ne fais quel *Prifcillien* en Efpagne, ayant dogmatifé comme tant d'autres, et ayant dit que les ames étaient des émanations de DIEU, quelques évêques efpagnols, qui ne favaient pas plus que *Prifcillien* d'où venaient les ames, le déférèrent lui et fes principaux fectateurs au tyran *Maxime*. Ce monftre, pour faire fa cour aux évêques dont il avait befoin pour fe maintenir dans fon ufurpation, fit condamner à mort *Prifcillien* et fept de fes partifans. Un évêque, nommé *Itace*, fut affez barbare pour leur faire donner la

queftion en fa préfence. Le peuple toujours fot et toujours cruel, quand on lâche la bride à fa fuperftition, affomma dans Bordeaux à coups de pierres une femme de qualité qu'on difait être prifcillianifte.

Ce jugement de *Prifcillien* eft plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit fous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à DIEU, en fe fouillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens depuis ce temps furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire qu'ils laifsèrent envahir par vingt nations barbares, mais en perfécutant tantôt les fectateurs de l'antique religion, et tantôt leurs frères qui ne penfaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible et de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque *Cyrille* que les chrétiens appellent St *Cyrille*? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par fa beauté et par fon efprit; fon nom était *Hypatie*: élevée par le philofophe *Théon* fon père, elle occupa la chaire qu'avait eue fon père et fut applaudie pour fa fcience autant qu'honorée pour fes mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonfurés de *Cyrille*, fuivis d'une troupe de fanatiques, l'allèrent faifir

dans la chaire où elle dictait ses leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent, et la brûlèrent, sans que *Cyrille* le saint leur fît la plus légère réprimande, et sans que le dévot *Théodose*, souillé du sang des peuples de Thessalonique (*a*), condamnât cet excès d'inhumanité.

(*a*) Rien ne caractérise mieux les prêtres du christianisme que les louanges prodiguées par eux si long-temps à *Théodose* et à *Constantin*. Il est certain que *Théodose* était un des plus méchans hommes qui eussent gouverné l'empire romain; puisqu'après avoir promis une amnistie entière pendant six mois aux citoyens de Thessalonique, ce cantabre aussi perfide que cruel invita ces citoyens à des jeux publics, dans lesquels il fit égorger hommes, femmes, enfans, sans qu'il en réchappât un seul. Peut-on n'être pas saisi de la plus violente indignation contre les panégyristes de ce barbare, qui s'extasient sur sa pénitence? Il fut vraiment, disent-ils, plusieurs mois sans entendre la messe. N'est-ce pas insulter à l'humanité entière que d'oser parler d'une telle satisfaction? si les auteurs des massacres d'Irlande avaient passé six mois sans entendre la messe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En est-on quitte pour ne point assister à une cérémonie aussi idolâtre que ridicule, lorsqu'on est souillé du sang de sa patrie?

Quant à *Constantin*, je suis de l'avis du consul *Ablavius*, qui déclara que *Constantin* était un *Néron*.

CHAPITRE XXXIV.

Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme.

LES disputes des anathèmes, les persécutions, ne cessèrent d'inonder l'Eglise chrétienne. Ce n'était pas assez d'avoir uni dans JESUS la nature divine avec la nature humaine, on s'avisa d'agiter la question si *Marie* était mère de DIEU. Ce titre de mère de DIEU parut un blasphème à *Nestorius*, évêque de Constantinople. Son sentiment était le plus probable : mais comme il avait été persécuteur, il trouva des évêques qui le persécutèrent. On le chassa de son siége au concile d'Ephèse ; mais aussi trente évêques de ce même concile déposèrent ce S[t] *Cyrille* l'ennemi mortel de *Nestorius*, et tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas assez ; il fallut savoir précisément si ce JESUS avait eu deux natures, deux personnes, deux ames, deux volontés ; si, quand il fesait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces questions ne méritaient d'être traitées que par *Rabelais*, ou par

notre

notre cher doyen *Swift*, ou par *Punch*. Cela fit trois partis dans l'empire, par le fanatiſme d'un *Eutychès*, miſérable moine ennemi de *Neſtorius*, et combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces diſputes, monaſtères oppoſés à monaſtères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, et ſouvent empereurs à empereurs.

Pendant que les deſcendans des *Camille*, des *Brutus*, des *Scipions*, des *Catons*, mêlés aux Grecs et aux barbares, barbotaient ainſi dans la fange de la théologie, et que l'eſprit de vertige était répandu ſur la face de l'empire romain ; des brigands du Nord qui ne ſavaient que combattre, vinrent démembrer ce grand coloſſe devenu faible et ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques ; il fallut prendre leur religion, et mener ces bêtes de ſomme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque ſecte tâchèrent de ſéduire leurs vainqueurs ; ainſi les princes oſtrogoths, viſigoths et bourguignons, ſe firent ariens ; les princes francs furent athanaſiens.

L'empire romain d'Occident détruit, fut partagé en provinces ruiſſelantes de ſang, qui continuèrent à s'anathématiſer avec une ſainteté réciproque. Il y eut autant de confuſion

et une abjection aussi misérable dans la religion que dans l'empire.

Les méprisables empereurs de Constantinople affectèrent de prétendre toujours sur l'Italie, et sur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au septième siècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les sectes chrétiennes dans l'Asie, dans l'Afrique et dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométisme était sans doute plus sensé que le christianisme. On n'y adorait point un juif en abhorrant les Juifs; on n'y appelait point une juive mère de DIEU; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois Dieux font un Dieu; enfin on n'y mangeait pas ce Dieu qu'on adorait, et on n'allait pas rendre à la selle son Créateur. Croire un seul DIEU tout-puissant, était le seul dogme; et si on n'y avait pas ajouté que *Mahomet* est son prophète, c'eût été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, et par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler *Mahomet* l'organe de DIEU, puisqu'en effet il avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un DIEU.

Les musulmans par les armes et par la parole

firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople, et les chrétiens resserrés dans quelques provinces d'Occident continuèrent à disputer et à se déchirer.

CHAPITRE XXXV.

Discours sommaire des usurpations papales. (a)

CE fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de *Théodoric* et de *Charlemagne* qui fut signalé par quelques bonnes lois ; encore *Charlemagne*, moitié franc, moitié germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de *Charlemagne*, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain

(*a*) Milord ne parle pas de la tyrannie des papes. *Grégoire* sur-tout, surnommé *le grand*, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il lui dit : *Je veux qu'on force tous les païens de la Sardaigne à se convertir.*

et de ressembler aux califes qui réunissaient les droits du trône et de l'autel. Les divisions des princes et l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome *Grégoire VII*, fut celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, *Guillaume* de Normandie qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de *Grégoire VII*, et empêcha quelque temps que nous ne payassions le denier de St *Pierre*, que nous avions donné d'abord comme une aumône, et que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté; et lorsque les papes, si peu puissans par leur petit territoire, devinrent les maîtres de l'Europe par les croisades et par les moines; lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs et de rois, et qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi *Jean sans terre*, se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat *Pandolphe*, s'obliger lui et ses successeurs à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs (*b*); ce qui fesait presque le revenu

(*b*) Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter.

de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de ſigner ce traité, le plus infame des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre ; c'eſt une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

CHAPITRE XXXVI.

De l'excès épouvantable des perſécutions chrétiennes.

Il ne faut pas croire que les nouveaux dogmes inventés chaque jour, ne contribuaſſent beaucoup à fortifier les uſurpations des papes. Le *hocus pocus* (*a*), ou la tranſſubſtantiation, dont le nom ſeul eſt ridicule, s'établit peu à peu après avoir été inconnu aux premiers ſiècles du chriſtianiſme. On peut ſe figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine, qui feſait un Dieu avec quatre paroles, et non-ſeulement un Dieu, mais autant de Dieux qu'il voulait : avec quel reſpect voiſin de l'adoration, ne devait-on

(*a*) Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un eſcamotage de charlatan. Ce ſont deux mots latins abrégés, ou plutôt eſtropiés, d'après ces paroles de la meſſe latine, *hoc eſt corpus meum*.

pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces fesseurs de Dieux? Il était le souverain des prêtres, il l'était des rois; il était Dieu lui-même; et à Rome encore, quand le pape officie, on dit le *vénérable* porte le *vénérable*.

Cependant au milieu de cette fange dans laquelle l'espèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces nouveautés: ils savaient que dans les premiers siècles de l'Eglise, on n'avait jamais prétendu changer du pain en Dieu dans le souper du Seigneur; que la cène faite par JESUS avait été un agneau cuit avec des laitues, que cela ne ressemblait nullement à la communion de la messe; que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur; que même encore sous *Charlemagne*, le fameux concile de Francfort les avait proscrites.

Plusieurs autres articles les révoltaient; ils osaient même douter quelquefois que le pape, tout Dieu qu'il était, pût de droit divin déposer un roi, pour avoir épousé sa commère ou sa parente au septième degré. Ils rejetaient donc secrétement quelques points de la créance chrétienne, et ils en admettaient d'autres non moins absurdes; semblables aux animaux, qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, et qui avaient la vie dans une partie

de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités ? On avait dans l'Orient employé dix siècles de persécutions à exterminer les manichéens ; et sous la régence d'une impératrice *Théodora*, dévote et barbare (*b*), on en avait fait périr plus de cent mille dans les supplices. Les Occidentaux entendant confusément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'Eglise papiste, et à les poursuivre avec la même barbarie. C'est ainsi qu'un *Robert* de France fit brûler à ses yeux le confesseur de sa femme et plusieurs prêtres.

Quand les Vaudois et les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

(*b*) Est-il possible que cette horrible proscription, cette Saint-Barthelemi anticipée soit si peu connue ! elle s'est perdue dans la foule. Cependant *Fleuri* n'omet pas cette horreur dans son livre quarante-huitième, sous l'année 850 ; il en parle comme d'un événement très-ordinaire. *Bayle*, à l'article PAULICIENS, aurait bien dû en faire quelque mention ; d'autant plus que les Pauliciens échappés à ce massacre, se joignirent aux musulmans, et les aidèrent à détruire ce détestable empire d'Orient qui savait proscrire et qui ne savait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'est que cette furie de *Théodora* fut déclarée sainte, et qu'on a long-temps célébré sa fête dans l'Eglise grecque.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles ?

Lorſqu'enſuite les diſciples de notre *Wiclef*, de *Jean Hus*, et enfin ceux de *Luther* et de *Zuingle*, voulurent ſecouer le joug papal, on ſait que l'Europe preſque entière fut bientôt partagée en deux eſpèces, l'une de bourreaux et l'autre de ſuppliciés. Les réformés firent enſuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième et cinquième ſiècles ; après avoir été perſécutés, ils devinrent perſécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les diſputes ſur le chriſtianiſme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été ſaccagée : les maſſacres d'Irlande ſont comparables à ceux de la Saint-Barthelemi ; et je ne ſais s'il y eut plus d'abominations commiſes, plus de ſang répandu en France qu'en Irlande. La femme de *Sir Henri Spotvood* (*c*), ſœur de ma biſaïeule,

(*c*) Milord *Bolingbroke* a bien raiſon de comparer les maſſacres d'Irlande à ceux de la Saint-Barthelemi en France : je crois même que le nombre des aſſaſſinats irlandais ſurpaſſa celui des aſſaſſinats français.

Il fut prouvé juridiquement par *Henri Shampart*, *James Shaw* et autres, que les confeſſeurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication et la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les proteſtans avec les femmes et les

fut égorgée avec deux de ses filles. Ainsi dans cet examen j'ai toujours à venger le genre humain et moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations, ont été plus rares que ceux dont les Espagnols et les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction et de carnage au martyre de Ste *Potamienne*, de Ste *Barbe*, de St *Pionius*, et de St *Eustache*? Nous avons nagé dans le sang, comme des tigres acharnés, pendant des siècles, et nous osons flétrir les *Trajan* et les *Antonin* du nom de persécuteurs.

enfans qu'ils pourraient mettre à mort; et que les mêmes confesseurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux ressembler au saint peuple juif, quand DIEU lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord *Mackguire*, lorsqu'il fut pris, une bulle du pape *Urbain VIII*, du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémission de tous les crimes, et les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chasteté.

Le chancelier *Clarendon* et le chevalier *Temple* disent que depuis l'automne de 1641 jusqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille protestans d'assassinés, et qu'on n'épargna ni les enfans, ni les femmes. Un irlandais nommé *Brook*, zélé pour son pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre vingt-quinze mille victimes en vingt et un mois.

Il m'eſt arrivé quelquefois de repréſenter à des prêtres l'énormité de toutes ces déſolations dont nos aïeux ont été les victimes ; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits : je leur diſais que c'eſt un blaſphème de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant et de ſi horribles poiſons, a été planté des mains de DIEU même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baiſſer les yeux et rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE XXXVII.

Excès de l'Egliſe romaine.

Ce n'eſt que dans l'Egliſe romaine incorporée avec la férocité des deſcendans des Huns, des Goths et des Vandales, qu'on voit cette ſérie continue de ſcandales et de barbaries inconnues chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont par-tout abuſé, parce qu'ils ſont hommes. Il fut même et il eſt encore chez les brames des fripons et des ſcélérats, quoique cette ancienne ſecte ſoit ſans contredit la plus honnête de toutes. L'Egliſe romaine l'a emporté en crimes ſur toutes les

fectes du monde, parce qu'elle a eu des richesses et du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obscènes, parce que pour mieux gouverner les hommes elle s'est interdit le mariage, qui est le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* et à la pédérastie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, et à ce qui s'est passé peu d'années avant ma naissance. Y eut-il jamais un brigand qui respectât moins la foi publique, le sang des hommes, et l'honneur des femmes, que ce *Bernard Van-Gallen*, évêque de Munster, qui se fesait soudoyer tantôt par les Hollandais contre ses voisins, tantôt par *Louis XIV* contre les Hollandais? Il s'enivra de vin et de sang toute sa vie. Il passait du lit de ses concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut et carnassière. Le sot peuple cependant se mettait à genoux devant lui, et recevait humblement sa bénédiction.

J'ai vu un de ses bâtards qui, malgré sa naissance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que son père et beaucoup plus dissolu : je sais qu'il assassina une de ses maîtresses.

Je demande s'il n'est pas probable que l'évêque marié à une allemande femme de bien, et son fils né en légitime mariage et

bien élevé, auraient mené l'un et l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque chose au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouse et d'une mère respectée, si les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'assassinats commis par des prêtres n'ai-je pas vus en Italie, il n'y a pas quarante ans ? je n'exagère point ; il y avait peu de jours où un prêtre corse n'allât, après avoir dit la messe, arquebuser son ennemi ou son rival derrière un buisson ; et quand l'assassiné respirait encore, le prêtre lui offrait de le confesser et de lui donner l'absolution. C'est ainsi que ceux que le pape *Alexandre VI* fesait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis*.

Je lisais hier ce qui est rapporté dans nos histoires, d'un évêque de Liége, du temps de notre *Henri V*. Cet évêque n'est appelé que *Jean sans pitié*. Il avait un prêtre qui lui servait de bourreau ; et après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille personnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upsal, nommé *Troll*, qui de concert avec le roi de Danemarck *Christian II*, fit massacrer devant

lui quatre-vingt-quatorze fénateurs, et livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'Etat chrétien où les prêtres n'aient étalé des fcènes à peu-près femblables.

On me dira que je ne parle que des crimes eccléfiaftiques, et que je paffe fous filence ceux des féculiers. C'eft que les abominations des prêtres, et fur-tout des prêtres papiftes, font un plus grand contrafte avec ce qu'ils enfeignent au peuple; c'eft qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux, s'il eft poffible, celui de l'hypocrifie; c'eft que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils font coupables. Ils infultent au genre humain; ils perfuadent à des imbécilles de s'enterrer vivans dans un monaftère. Ils prêchent une vêture, ils adminiftrent leurs huiles; et au fortir de là ils vont fe plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'eft ainfi que l'Eglife fut gouvernée depuis les fureurs d'*Athanafe* et d'*Arius* jufqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; penfe-t-on qu'il y ait eu un feul de ces monftres qui ait cru les dogmes impertinens qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un feul pape qui, pour peu qu'il ait eu de fens commun, ait cru l'incarnation de DIEU, la mort de DIEU, la réfurrection de DIEU, la

trinité de DIEU, la tranſſubſtantiation de la farine en DIEU, et toutes ces odieuſes chimères qui ont mis les chrétiens au-deſſous des brûtes? certes ils n'en ont rien cru; et parce qu'ils ont ſenti l'horrible abſurdité du chriſtianiſme, ils ſe ſont imaginé qu'il n'y a point de DIEU. C'eſt-là l'origine de toutes les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés; prenons-y garde, c'eſt l'abſurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

JE conclus que tout homme ſenſé, tout homme de bien, doit avoir la ſecte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiſte qu'on ne révère pas aſſez* (*a*), eſt le ſeul nom qu'on doive prendre. Le ſeul évangile qu'on doive lire, c'eſt le grand livre de la nature, écrit de la main de DIEU, et ſcellé de ſon cachet. La ſeule religion qu'on doive profeſſer eſt celle *d'adorer* DIEU *et d'être honnête homme*. Il eſt auſſi impoſſible que cette religion pure et éternelle produiſe du mal, qu'il était impoſſible que le fanatiſme chrétien n'en fît pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion

(*a*) *N. B.* Ces paroles ſont priſes des caractériſtiques du lord *Shaftesbury*.

naturelle : *Je ſuis venue apporter, non pas la paix, mais le glaive :* au lieu que c'eſt la première confeſſion de foi qu'on met dans la bouche d'un juif qu'on a nommé le CHRIST.

Les hommes ſont bien aveugles et bien malheureux de préférer une ſecte abſurde, ſanguinaire, ſoutenue par des bourreaux, et entourée de bûchers ; une ſecte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richeſſes ; une ſecte particulière qui n'eſt reçue que dans une petite partie du monde ; à une religion ſimple et univerſelle qui, de l'aveu même des chriſticoles, était la religion du genre humain du temps de *Seth*, d'*Enoch*, de *Noé*. Si la religion de leurs premiers patriarches eſt vraie, certes la ſecte de JESUS eſt fauſſe. Les ſouverains ſe ſont ſoumis à cette ſecte, croyant qu'ils en ſeraient plus chers à leurs peuples, en ſe chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils ſe feſaient les premiers eſclaves des prêtres, et ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à ſe rendre indépendans.

Et quel roi, je vous prie, quel magiſtrat, quel père de famille n'aimera pas mieux être le maître chez lui, que d'être l'eſclave d'un prêtre ?

Quoi ! le nombre innombrable des citoyens

moleftés, excommuniés, réduits à la mendicité, égorgés, jetés à la voirie, le nombre des princes détrônés et affaffinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes! et fi on les entr'ouvre, on n'a pas encore renverfé cette idole funefte!

Que mettrons-nous à la place? dites-vous: quoi! un animal féroce a fucé le fang de mes proches: je vous dis de vous défaire de cette bête; et vous me demandez ce qu'on mettra à fa place! vous me le demandez! vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui fe contentaient tranquillement de leurs cérémonies et de leurs facrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les efprits par des dogmes, qui ne difputèrent jamais aux magiftrats leur puiffance, qui n'introduifirent point la difcorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! Je vous réponds, DIEU, la vérité, la vertu, des lois, des peines et des récompenfes. Prêchez la probité et non le dogme. Soyez les prêtres de DIEU, et non d'un homme.

Après avoir pefé devant DIEU le chriftianifme dans les balances de la vérité, il faut le pefer dans celles de la politique. Telle eft la miférable condition humaine, que le vrai n'eft pas toujours avantageux. Il y aurait du danger

et

et peu de raiſon à vouloir faire tout d'un coup du chriſtianiſme ce qu'on a fait du papiſme. Je tiens que dans notre île on doit laiſſer ſubſiſter la hiérarchie établie par un acte de parlement, en la ſoumettant toujours à la légiſlation civile, et en l'empêchant de nuire. Il ſerait ſans doute à déſirer que l'idole fût renverſée, et qu'on offrît à DIEU des hommages plus purs ; mais le peuple n'en eſt pas encore digne. Il ſuffit pour le préſent que notre Egliſe ſoit contenue dans ſes bornes. Plus les laïques ſeront éclairés, moins les prêtres pourront faire du mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs, et de les amener peu à peu juſqu'à être citoyens. (*b*)

(*b*) Il n'eſt pas poſſible à l'eſprit humain, quelque dépravé qu'il puiſſe être, de répondre un mot raiſonnable à tout ce qu'a dit milord *Bolingbroke*. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai eſſayé d'imaginer ce que les chriſticoles pourraient alléguer de plauſible, et je ne l'ai pu trouver. Ce livre eſt un foudre qui écraſe la ſuperſtition. Tout ce que nos *divines* (*) ont à faire, c'eſt de ne prêcher jamais que la morale, et de rendre à jamais le papiſme exécrable à toutes les nations. Par-là ils ſeront chers à la nôtre. Qu'ils faſſent adorer un DIEU, et qu'ils faſſent déteſter une ſecte abominable fondée ſur l'impoſture, la perſécution, la rapine et le carnage ; une ſecte l'ennemie des rois et des peuples, et ſur-tout l'ennemie de notre conſtitution, de cette conſtitution la plus heureuſe de l'univers. Il a été donné à milord *Bolingbroke* de détruire des démences

(*) *Divine* en anglais ſignifie théologien.

TRADUCTION

D'une lettre de milord Bolingbroke, à milord Cornsburi.

Ne foyez point étonné, Milord, que *Grotius* et *Pafcal* aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la paffion de fe diftinguer, et fur-tout celle de dominer fur l'efprit des autres, ont corrompu bien des génies, et obfcurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellens confeillers de loi, foutenir les caufes les plus mauvaifes. Notre *Wifton*, bon géomètre et très-favant homme, s'eft rendu très-ridicule par fes fyftêmes. *Defcartes* était certainement un excellent géomètre pour fon temps; cependant quelles fottifes énormes n'a-t-il pas dites en phyfique et en métaphyfique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de fon monde?

théologiques, comme il a été donné à *Newton* d'anéantir les erreurs phyfiques. Puiffe bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen.*

A Londres, le 18 mars 1767, MALLET. (*)

(*) C'eft le nom du traducteur français des œuvres de *Bolingbroke.*

Le docteur *Clarke* passera toujours pour un métaphysicien très-profond, mais cela n'empêche pas que la partie de son livre qui regarde la religion ne soit sifflée de tous les penseurs.

J'ai lu il y a quelque mois le manuscrit du commentaire de l'Apocalypse de *Newton*, que m'a prêté son neveu *Conduit*. Je vous avoue que sur ce livre je le ferais mettre à Bedlam, si je ne savais d'ailleurs qu'il est dans les choses de sa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'*Augustin* évêque d'Hippone, c'est-à-dire que je le jugerais digne de Bedlam sur quelques-unes de ses contradictions et de ses allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On est tout étonné de lire dans son sermon sur le septième psaume ces belles paroles : „ Il est clair que le nombre de quatre a rapport „ au corps humain, à cause des quatre élémens, des quatre qualités dont il est composé, le froid, le chaud, le sec et l'humide. „ Le nombre de quatre a rapport au vieil „ homme et au vieux Testament, et celui de „ trois a rapport au nouvel homme et au „ nouveau Testament. Tout se fait donc par „ quatre et par trois qui font sept; et quand „ le nombre de sept jours sera passé, le huitième sera le jour du jugement. „

Les raiſons que donne *Auguſtin* pourquoi DIEU dit à l'homme, aux poiſſons et aux oiſeaux : Croiſſez et multipliez, et ne le dit point aux autres animaux, ſont encore excellentes. Cela ſe trouve à la fin des confeſſions d'*Auguſtin*, et je vous exhorte à les lire.

Paſcal était aſſez éloquent, et était ſur-tout un bon plaiſant. Il eſt à croire qu'il ſerait devenu même un bon géomètre ; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie et le comique qui règnent dans ſes *Lettres provinciales* ; mais ſa mauvaiſe ſanté le rendit bientôt incapable de faire des études ſuivies. Il était extrêmement ignorant ſur l'hiſtoire des premiers ſiècles de l'Egliſe, ainſi que ſur preſque toute autre hiſtoire. Quelques janſéniſtes même m'avouèrent lorſque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien Teſtament tout entier ; et je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Paſcal n'avait lu aucun des livres des jéſuites dont il ſe moque dans ſes lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-royal qui lui fourniſſaient les paſſages qu'il tournait ſi bien en ridicule.

Ses penſées ſont d'un enthouſiaſte, et non d'un philoſophe. Si le livre qu'il méditait eût été compoſé avec de pareils matériaux,

il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur du sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non-seulement à cause de son peu de science, mais parce que son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie qui fut courte. C'est une chose bien singulière, que *Pascal* et *Abadie*, les deux défenseurs de la religion chrétienne que l'on cite le plus, soient tous deux morts fous. *Pascal*, comme vous savez, croyait toujours voir un précipice à côté de sa chaise, et *Abadie* courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de son quartier. C'est une des raisons qui ont engagé notre pauvre doyen *Swift* à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de *Grotius*, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de *Pascal*, mais il était savant; j'entends savant de cette pédanterie qui entasse beaucoup de faits, et qui possède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne est superficiel, sec, aride, et aussi pauvre en raisonnement qu'en éloquence, supposant toujours ce qui est en question, et ne le prouvant jamais. Il pousse même quelquefois la faiblesse du raisonnement jusqu'au plus grand ridicule.

Connaissez-vous, Milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier, au chapitre XXII de son

premier livre ? Il prétend que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Histape* et dans les sibylles. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philosophes, *Ovide* et *Lucain*. Enfin il pousse l'extravagance jusqu'à citer des astronomes, qu'il appelle astrologues, lesquels, dit-il, ont remarqué que le soleil s'approche insensiblement de la terre, ce qui est un acheminement à la destruction universelle (1). Certainement ces astrologues avaient très-mal remarqué ; et *Grotius* les citait bien mal à propos.

Il s'avise de dire, au chap. XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité et de l'antiquité de la religion des Juifs, était la circoncision. C'est une opération, dit-il, si douloureuse, et qui les rendait si ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le symbole de leur religion, s'ils n'avaient pas su que DIEU l'avait expressément ordonnée.

Il est pourtant vrai que les Ismaélites et les autres Arabes, les Egyptiens, les Ethiopiens, avaient pratiqué la circoncision long-temps

(1) Il n'est pas impossible qu'en vertu des perturbations que les planètes causent dans l'orbite de la terre, elle ne se rapproche continuellement du soleil, qu'il n'existe pour la terre une équation séculaire. Cette question ne peut être encore décidée, et il s'en fallait beaucoup qu'on pût en savoir quelque chose du temps de *Grotius*.

avant les Juifs, et qu'ils ne pouvaient se moquer d'une coutume que ces Juifs avaient prise d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la secte juive, en fesant une longue énumération des peuples qui croyaient l'existence des ames et leur immortalité. Il ne voit pas que c'est cela même qui démontre visiblement la grossièreté stupide des Juifs, puisque dans leur Pentateuque, non-seulement l'immortalité de l'ame est inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre au mot *ame*, ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que *Grotius*, au chapitre XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de *Jonas* vraisemblable, cite un mauvais poëte grec, *Licophron*, selon lequel *Hercule* demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais *Hercule* fut bien plus habile que *Jonas*, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, et de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril et des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige; et il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète *Jonas* et du prophète *Hercule*.

Je m'étonne que ce savant batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même *Hercule* qui passa le détroit de Calpé et d'Abila dans

ſa taſſe, pour nous prouver le paſſage de la mer Rouge à pied ſec; car aſſurément il eſt auſſi beau de naviguer dans un gobelet que de paſſer la mer ſans vaiſſeau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus mépriſable que ce traité de la religion chrétienne de *Grotius*. Il me paraît de la force de ſes harangues au roi *Louis XIII* et à la reine *Anne* ſa femme. Il dit à cette reine, lorſqu'elle fut groſſe, qu'elle reſſemblait à la juive *Anne* qui eut des enfans dans ſa vieilleſſe. Que les dauphins, en feſant des gambades ſur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; et que le petit Dauphin dont elle était groſſe, en remuant dans ſon ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naiſſance du Dauphin, il dit à *Louis XIII: La conſtellation du dauphin eſt du préſage le plus heureux chez les aſtrologues. Il a autour de lui l'aigle, pégaſe, la flèche, le verſeur d'eau et le cygne. L'aigle déſigne clairement que le Dauphin ſera un aigle en affaires; pégaſe montre qu'il aura une belle cavalerie; la flèche ſignifie ſon infanterie: on voit par le cygne qu'il ſera célébré par les poëtes, les hiſtoriens et les orateurs; et les neuf étoiles qui compoſent le ſigne du Dauphin, marquent évidemment les neuf muſes qu'il cultivera.*

Ce *Grotius* fit une tragédie de *Joſeph* qui eſt toute entière dans ce grand goût, et une autre

tragédie

tragédie de *Sophonphonée*, dont le ſtyle eſt digne du ſujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne ; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur auſſi mauvais politique que mauvais raiſonneur. Vous ſavez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les ſectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été ſocinien, comme tant de gens le lui ont reproché ; je ne me ſoucie point de ſavoir s'il a cru JÉSUS éternellement engendré dans le temps, ou conſubſtantiel, ou non conſubſtantiel ; ce ſont des choſes qu'il faut renvoyer avec milord *Pierre* à l'auteur du *conte du tonneau*, et qu'un eſprit de votre trempe n'examinera jamais ſérieuſement. Vous êtes né, Milord, pour des choſes plus utiles, pour ſervir votre patrie, et pour mépriſer ces rêveries ſcolaſtiques, &c.

LETTRE

DE MILORD CORNSBURI

A MILORD BOLINGBROKE.

PERSONNE n'a jamais mieux développé que vous, Milord, l'établiſſement et les progrès de la ſecte chrétienne. Elle reſſemble dans ſon origine à nos quakers. Le platoniſme vint bientôt après mêler ſa métaphyſique chimérique et impoſante au fanatiſme des Galiléens. Enfin, le pontife de Rome imita le deſpotiſme des califes. Je crois que depuis notre révolution, l'Angleterre eſt le pays où le chriſtianiſme fait le moins de mal. La raiſon en eſt que ce torrent eſt diviſé chez nous en dix ou douze ruiſſeaux, ſoit presbytériens, ſoit autres diſſenters, ſans quoi il nous aurait peut-être ſubmergés.

C'eſt un mal que nos évêques ſiégent en parlement comme barons ; ce n'était pas là leur place. Rien n'eſt plus directement contraire à l'inſtitut primitif. Mais quand je vois des évêques et des moines ſouverains en Allemagne, et un vieux godenot à Rome ſur le trône des *Trajans* et des *Antonins*, je

pardonne à nos ſauvages ancêtres qui laiſsèrent nos évêques uſurper des baronies.

Il eſt certain que notre Egliſe anglicane eſt moins ſuperſtitieuſe et moins abſurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoiſonnent qu'avec cinq ou ſix drogues, au lieu que les montebanks papiſtes empoiſonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de ſageſſe dans le feu czar *Pierre I*, d'abolir dans ſes vaſtes Etats la dignité de patriarche. Mais il était le maître ; les princes catholiques ne le ſont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome et reprendre ſon patrimoine, ſans exciter contre lui tous les ſouverains de l'Europe méridionale. Ces meſſieurs ſont comme le Dieu des chrétiens, fort jaloux.

La ſecte ſubſiſtera donc, et la mahométane auſſi pour faire contre-poids. Les dogmes de celle-ci ſont bien moins extravagans. L'incarnation et la trinité ſont d'une abſurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papiſtique, la confeſſion des filles à des hommes eſt d'une indécence et d'un danger, qui ne nous frappe pas aſſez dans des climats où nous laiſſons tant de liberté au ſexe. Cela ſerait abominable dans tout l'Orient. Comment oſerait-on

mettre une jeune fille tête à tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles ſont gardées avec un ſoin ſi ſcrupuleux?

Vous ſavez quels déſordres ſouvent funeſtes cette infame coutume produit tous les jours en Italie et en Eſpagne. La France n'en eſt pas exempte. L'aventure du curé de Verſailles eſt encore toute fraîche. Ce drôle volait ſes pénitens dans la poche, et débauchait ſes pénitentes : on s'eſt contenté de le chaſſer; et le duc d'Orléans lui fit une penſion. Il méritait la corde.

C'eſt une plaiſante choſe que les ſacremens de l'Egliſe romaine. On en rit à Paris comme à Londres; mais, tout en riant, on s'y ſoumet. Les Egyptiens riaient ſans doute de voir des ſinges et des chats ſur l'autel; mais ils ſe proſternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. *Cicéron* écrivit contre les augures, et les augures ſubſiſtèrent; ils burent le meilleur vin du temps d'*Horace*. *Pontificum potiore cænis*. Ils le boiront toujours. Ils ſeront dans le fond du cœur de votre avis; mais ils ſoutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs et d'argent en public, et tant de plaiſirs en ſecret. Vous éclairerez le petit nombre; mais le grand nombre ſera pour eux. Il en eſt aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris,

dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du temps de l'empereur *Adrien*. Vous connaissez sa lettre à *Servianus* écrite d'Alexandrie.

Tous n'ont qu'un dieu. Chrétiens, Juifs, et tous les autres l'adorent avec la même ardeur; c'est l'argent.

Voilà le dieu du pape et de l'archevêque de Kenterbury.

Fin du Tome second.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome second.



